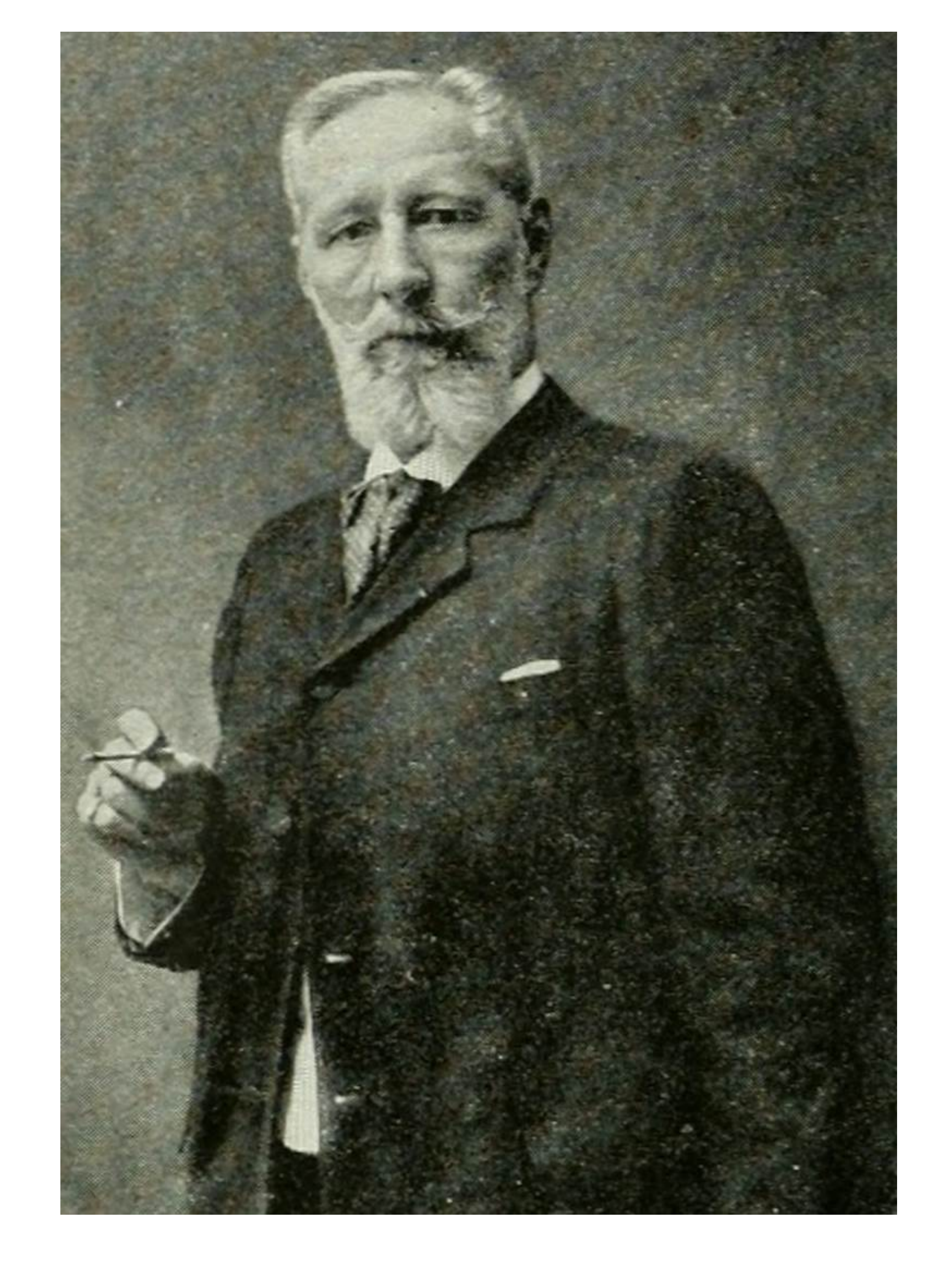
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Eugène-Melchior de Vogüé

JEAN D'AGRÈVE

(1898)

Table des matières

AUBE

ISEUT.

Jour et Mort d'un vol semblable
Vont sur notre amour s'abattre…

(*Tristan et Iseut*, Acte II.)

— Admirable légende ! C'est grand dommage que ces beaux cas de passion ne se produisent plus dans notre monde civilisé !

D'un air avantageux et d'un ton catégorique, de l'air et du ton d'un homme qui a toisé l'univers, jaugé le possible, remis chaque chose à sa place, le petit baron laissa tomber cette conclusion en posant sur la cheminée la tasse de thé qu'il achevait de vider. Et il se fit dans le salon un silence d'acquiescement, l'adhésion résignée qui accueille au passage les vérités trop évidentes : aphorismes sur l'élévation de la température, la mort inévitable, les inconvénients de la presse, la cherté croissante de la vie.

Ce salon est l'un des bureaux d'esprit et de sentiment où quelques Parisiens de marque font chaque jour, entre cinq et sept, la cote des idées courantes, comme les agents de change font à la Bourse, entre midi et trois, la cote des valeurs demandées. Les gens pressés, et tous le sont à Paris, passent là quelques instants, entre le Bois et le club, entre une course d'affaires et une corvée mondaine, pour contrôler, affiner et poinçonner dans ce milieu distingué la somme d'aperçus qu'ils ont recueillie en lisant le journal du matin.

Les habitués de l'aimable parlote venaient de « s'expliquer » abondamment sur *Tristan et Iseut*. Une partie de la société s'était transportée à Bruxelles, l'avant-veille,

pour entendre au théâtre de la Monnaie le drame wagnérien. D'où le sujet à l'ordre du jour. Tout chauds de leurs impressions, les revenants de Belgique discutaient l'œuvre musicale et le vieux trésor de poésie qui en a fourni le thème. Naturellement, la conversation avait dévié sur les choses de l'amour. Des spécialistes, hommes et femmes, avaient énoncé quelques remarques ingénieuses sur ses transformations à travers les âges ; et le petit baron résumait l'opinion générale en classant parmi les phénomènes préhistoriques la passion surhumaine des amants de Cornouaille.

— Oui, ajouta tristement le romancier attitré du salon, nous ne pouvons même plus feindre dans nos livres ces sentiments dévastateurs de la vie et plus forts que la mort : on nous accuserait d'être en dehors de la réalité, de la sacro-sainte réalité. Heureux les vieux confrères qui travaillaient sur la matière de Bretagne ! Dans mon prochain roman…

— Dans votre prochain roman, mon pauvre ami, vous serez un peu plus essoufflé, – interrompit cavalièrement la comtesse, – et les amants dont vous tirerez les ficelles le seront aussi !

Une personne sur le retour, qui dissimulait son âge et montrait plus volontiers sa vaste lecture, y alla de son darwinisme. – Ainsi, soupira-t-elle, la sélection aurait accru toutes les puissances de l'homme, sauf la puissance décroissante du désir ! C'est triste.

— Pardonnez-moi, madame. Je crois plutôt que l'empire de la loi morale, mieux accepté, refrène aujourd'hui cette puissance monstrueuse du désir. Ces explosions de l'individualisme se produisent encore dans les basses classes, sous la forme de tragédies brutales et rapides ; à un certain niveau social, la moralité ambiante ne les tolère plus.

En lui-même comme autour de lui, l'homme moderne a triomphé des forces aveugles de la nature.

Ceci fut dit par un jeune homme grave. Il tenait l'emploi des néo-chrétiens ; il était venu de la Suisse romande pour réussir à Paris.

— Heureusement qu'il y a Ibsen, fit une des croqueuses de gâteaux, très élégante sous des bandeaux signalétiques. Heureusement que l'amour défie encore le monde, au pôle Nord !

— Vas-y voir ! murmura un membre du Petit-Club. Vous nous venez ici de chez le grand couturier, très bien ficelées, ma foi ! Vous ne pouvez raisonnablement exiger qu'on vous traite comme ces dames du mythe, vêtues de peaux de bêtes. Et puis, on nous la baille belle avec les histoires armoricaines ; ça n'est peut-être jamais arrivé, ça n'arrive qu'à l'Opéra, et allemand encore : le seul lieu où l'on ait le droit de nous raser avec ces brûle-toujours.

On échangea d'autres observations, graves ou plaisantes, profondes ou lestes. Toutes attestèrent la conviction découragée de ces messieurs et de ces dames : il y avait beau temps qu'elle était perdue, la recette du philtre versé par Brangien dans la coupe d'Iseut.

— Demandez plutôt au sage Nestor, dit le membre du Petit-Club en se levant pour prendre congé.

Qui ne connaît en Europe Nestor du Plantier, diplomate d'âge mûr, oracle en disponibilité, « le dernier de la tradition », comme il se nomme lui-même ? Redevable à un père helléniste de son prénom de bon augure, à un oncle industriel de la fortune qui lui ouvrit la carrière, il fut longtemps l'un des plus notoires dans ce petit compagnonnage de bo-

hémiens corrects, perpétuellement voiturés de Pétersbourg à Madrid, de Washington à Pékin, avec quartier général à Paris, et qu'on retrouve partout les mêmes, autour de la même table de whist, de la même table à thé, courtisant les mêmes femmes, rédigeant la même dépêche, ébruitant les mêmes secrets d'État surpris dans les mêmes journaux. Dégoûté, dit-il, de ce gouvernement, qui l'a remercié, disent ses collègues, il est devenu l'un des meubles indispensables du salon où ses rhumatismes ont pris retraite. Il y vient, assure-t-il, pour ne pas laisser rouiller ses facultés d'observation. On les sent très actives encore dans sa parole, où les vérités d'expérience se glissent sous le couvert du paradoxe, dans ses yeux exercés à tout saisir et à ne rien rendre des impressions curieusement guettées. Il prétend qu'un diplomate digne de ce nom doit se faire des yeux à la ressemblance des petits miroirs accrochés aux fenêtres des maisons hollandaises, ces *espions* qui apportent dans la chambre tous les tableaux de la rue et ne livrent à la rue aucune révélation sur l'intérieur de la chambre. – C'est la théorie. Dans la pratique, ce chevalier du Silence est le plus indiscret des hommes, quand les femmes l'en prient ; capable de sacrifier son meilleur ami à un succès de causerie devant la cheminée ; bon camarade, au demeurant, fort avisé, sérieux d'esprit et de cœur lorsque les choses en valent la peine.

Interpellé par son jeune ami, ce personnage parut remonter du fond de quelque souvenir.

— Je vous écoute, dit-il, je vous admire. Vous semblez croire qu'aux temps fabuleux du roi Mark, ou à toute autre époque lointaine, la passion symbolisée dans la légende de Tristan était un accident normal, fréquent ; et vous paraissez bien assurés que cet accident ne peut plus se manifester chez un contribuable de la troisième république. Je les retrouve,

ici comme partout, les deux sottes turlutaines qui faussent tous nos jugements, les deux gangrènes dont nous mourons depuis cent ans : croyance à l'égalité des hommes, à leurs mêmes aptitudes dans un même temps ; croyance à leur perfectibilité, ou du moins à un changement de l'animal humain sous les diverses grimaces sociales qui ont modifié les visages. Tenez, le dernier mot de vos débats est dans l'axiome émis par Balzac : « Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre. » Je vous engage à le méditer. Un grand amour est un chef-d'œuvre d'un certain ordre, aussi irréalisable pour le commun des hommes que les chefs-d'œuvre de peinture ou de poésie, de politique ou de guerre. À combien d'entre nous est-il donné de peindre le plafond de la Sixtine, d'écrire *Phèdre* ou le *Misanthrope,* de gagner la bataille d'Austerlitz, de concevoir et d'exécuter les desseins d'un Richelieu ou d'un Bismarck ? Comme les élus du génie, ceux de l'amour absolu sont des exceptions, toujours clairsemées à travers les siècles, toujours improbables et toujours possibles à chaque époque. Oh ! je sais bien que c'est là une des vérités les plus désagréables à nos amours-propres : plus encore que notre esprit, notre cœur a la vanité de sa force. Il se pipe, l'imbécile.

Les chefs-d'œuvre de l'amour sont rares, et il y a de grandes chances pour qu'ils restent inconnus. On ne les fait pas pour la gloire, comme les autres ; ils fuient la lumière, dont ils meurent. Le monde distrait passe sur eux comme le voyageur sur une mine de diamants, sans les voir, ou sans les distinguer des vulgaires cailloux. Quand le monde commence à parler d'un grand amour, méfiez-vous. En cette matière, tout ce qu'on expose est par là même éliminé du concours : puisqu'elle n'existe plus dès qu'elle cesse de vivre pour soi seule, la fleur de nuit, la fleur de silence.

Les chefs-d'œuvre de l'amour sont d'autant plus rares qu'il y faut être deux. Croyez-m'en, mesdames les Iseuts, il n'y a pas un Tristan sur cent mille candidats. Et vous, messieurs les Tristans, il n'y a pas une Iseut sur…, dirai-je un plus gros ou un moindre chiffre ? Soyons galants. Moi qui vous parle, après une assez longue et assez minutieuse inspection de la planète, je n'ai rencontré qu'un seul cas de l'amour-type. Je n'ai connu que deux êtres dévoués à leur funeste bonheur par une prédestination évidente. Seuls ils m'ont donné la vision quasi réelle d'une puissance de la nature, substituant son arrêt aux caprices qui forment habituellement ces sortes de liens. Je pensais à eux, avant-hier, je croyais entendre leur voix dans la musique de Wagner. Le gueux ! Il est cause que vous m'avez traîné jusqu'au fond du Brabant, moi qui ne bouge plus, et que j'ai fait un exécrable dîner, hors de mon régime, talonné par votre peur de manquer l'ouverture. N'importe, je lui pardonne ; car il n'y a pas à dire, c'est un fier remueur des océans qui dorment en nous, ce poseur insupportable dont j'ai tant ri jadis, à Munich, quand il nous recevait avec sa robe de chambre jaune. Je lui pardonne : il a orchestré le cri que je ne puis oublier, ni confondre avec un autre, l'ayant entendu une fois.

— Oh ! contez-nous cela, mon cher ministre, contez-nous cela !

Les femmes se rapprochèrent, avec des mouvements de chattes qui ont flairé un bol de lait.

— Allons ! bon ! murmura le membre du Petit-Club en se rasseyant d'un air résigné, – il va nous placer une de ses bonnes fortunes exotiques !

— Non, mon cher monsieur. Dans l'ancienne carrière, nous aimions comme nous faisions toute chose, avec correc-

tion et discrétion : ce qui exclut le chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas de votre serviteur indigne, mais d'un sien ami, d'un homme qui fut de mes meilleurs amis. Raison suffisante pour que je ne satisfasse pas la curiosité de ces dames.

Ces dames insistèrent, jurant qu'elles mettraient en quarantaine leur cher ministre s'il ne sortait pas son histoire.

— Mais elle vous intéresserait moins que vous ne croyez ! Vous n'y trouveriez même pas un petit potin à colporter ! Ces pauvres amants sont morts et oubliés depuis longtemps. Je parierais que personne ici ne les a connus. Voyons, quelqu'un se souvient-il d'un brillant officier de marine qui fit beaucoup parler de lui quand il disparut de la scène parisienne, il y a de cela près de quinze ans, et d'une femme de la société dont le nom fut murmuré à cette occasion ?

— La bonne plaisanterie ! Vous pensez donc que nous n'avons rien à faire ? Qui se souvient à Paris des morts d'il y a quinze ans ? Mais ceci même doit lever vos scrupules : il n'y aura pas plus d'indiscrétion qu'à nous raconter les amours des momies de Thèbes.

— Pour vous. Pour moi, j'hésite comme devant une profanation…

— J'ai failli attendre ! s'écria la comtesse. Allons, finissez-en, déballez vos cadavres, sinon je vous bannis pour un mois de ma table et de ma loge. – Et elle menaça du regard son vieux sigisbée, sachant bien qu'il ne refusait jamais rien à ses caprices tyranniques.

— Vous le voulez toutes ? Je capitule. Voici mes conditions. Notre douce hôtesse nous réunira après-demain à dîner. Il y aura de la pintade aux céleris, mon faible. Je

m'exécuterai ensuite. Je modifierai quelques noms, quelques circonstances, pour dérouter votre malignité. Et notre romancier sera exclu ce soir-là : le traître ne manquerait pas de me piller sans pudeur.

L'accusé protesta avec énergie. Lui, qui ne portait même pas un carnet dans le monde !

— Au fait, j'ai tort, et je ne crains rien. Mon histoire est si simple, si monotone, qu'à la reproduire vous perdriez votre renom d'habile homme ; elle ne serait pas de vente. Votre clientèle ne se divertit guère à regarder couler de l'eau profonde : il lui faut des cascades. Donc, à jeudi soir : j'apporterai mes documents, vous jugerez sur pièces. Je ne sais pas inventer ; et si même j'avais ce don, j'en serais découragé par tout ce que j'ai vu. La vie m'a montré en tout genre des réalités qui passent les inventions des plus fertiles dramaturges.

M. du Plantier tint parole, le surlendemain. Il tira d'un portefeuille une liasse de lettres et des cahiers couverts d'une écriture serrée.

— Vous saurez tout à l'heure comment ces papiers sont venus dans mes mains. Permettez-moi un court préambule pour vous en donner la clef. Je laisserai ensuite mon ami raconter ce qu'il a voulu mettre là de son cœur, ce qu'il n'a révélé à personne. J'ai soupçonné l'événement qui a bouleversé sa vie : jamais il ne m'en a fait confidence ; à moi, ni à nul autre homme, j'en suis certain. Sa tombe seule a parlé.

J'avais connu Jean d'Agrève sur les bancs du collège Sainte-Barbe, où nous fîmes nos études ensemble. Je le retrouvai plus tard enseigne à bord du *Château-Renault,* le sta-

tionnaire que notre division du Levant détachait au Pirée ; j'étais moi-même alors secrétaire à la légation d'Athènes. Notre liaison d'enfance se resserra à cette époque ; elle a persisté, solide et confiante, jusqu'à la disparition de Jean.

Je le revois encore dans la division des petits, à Sainte-Barbe, ce nouveau qui avait attiré sur sa tête toute la hargne flottante dans une cour de collège. Il apportait à la vie commune le caractère qu'on y tolère le plus difficilement. Sauvage comme un merle, insociable et silencieux d'habitude, des élans subits d'expansion naïve le livraient sans défense à ses bourreaux. Les enfants d'abord, les hommes plus tard, s'acharnent d'instinct contre ces natures où ils devinent une force à briser, un cœur tendre à torturer. Dès le premier jour, nous fûmes tous ligués pour civiliser le *Bédouin ;* on lui donnait ce sobriquet parce qu'il nous arrivait de Bédouin, un petit bourg du Comtat accroché aux croupes méridionales du mont Ventoux.

D'Agrève avait grandi là, dans une morose gentilhommière des hautes garrigues. Sa famille, d'une ancienneté sans éclat, était attachée depuis des siècles à cette terre pauvre. Ce sont des pays de bonne race, disait-il, sève de Provence fortifiée de sève de montagne, gens solides et doux qui voient des chênes sur leurs têtes et des oliviers sous leurs pieds. La vieille souche, ensevelie dans ce pli de roches, y accumulait des forces que nul de ses rejetons n'avait encore dépensées au dehors. Jean tenait de son ascendance provençale une sensibilité de cœur et une vivacité d'esprit qui semblaient combattues, refrénées en lui par l'influence du sang maternel. Sa mère était une Bretonne du pays de Léon, fille d'une lignée de marins ; M. d'Agrève le père avait rencontré et épousé Mlle de Kermaheuc durant un séjour à Toulon. J'attribuais au hasard de cette union les contrastes de mon

ami, fait de brume et de lumière, de mélancolie et d'ardeur. Ses désirs et ses dégoûts de l'action, sa paresse méditative brusquement secouée par la recherche de l'aventure, les soudains abandons de confiance et de gaîté qui rompaient sa retenue farouche, tout en lui me donnait l'impression d'un chaud rayon de soleil brisé sous les vagues froides de l'Océan. Je m'expliquais les singularités de Jean par sa double origine, puisque c'est aujourd'hui l'explication à la mode pour la formation mystérieuse de l'homme intérieur ; mais que le diable m'emporte si je sais, et si d'autres savent, pour celui-là comme pour beaucoup de ses pareils, où il avait pris le métal mal fondu de l'armure qu'il apportait au combat de ce monde.

L'hostilité du début entre Jean et moi fit place à une cordiale camaraderie quand je le connus mieux ; autant du moins qu'on pouvait être camarade avec lui. Puis, nous nous perdîmes de vue au sortir du collège, comme il arrive, en allant chacun par nos chemins séparés. Orphelin de bonne heure, d'Agrève était confié aux soins de son oncle maternel, l'amiral de Kermaheuc. Le brave amiral estimait que la mer avait été faite pour porter les Kermaheuc, et que tous les Kermaheuc avaient été faits pour la mer ; il dirigea impérieusement de ce côté l'éducation de son neveu. Jean se laissa pousser à l'École navale, sans résistance et sans enthousiasme ; il nous quitta, – c'était… oui, c'était en 1859, – il entra au *Borda*. J'appris trois ans après que l'aspirant embarquait sur l'*Atalante,* pour une longue campagne dans les mers de Chine.

Je le revis, comme je vous le disais, en 1866, quand le *Château-Renault* vint mouiller au Pirée. Le jeune enseigne était mûri par la vue réfléchie d'une moitié du globe et par l'exercice de son métier. J'observai une fois de plus, non

sans quelque humiliation, la supériorité que ce métier donne aux marins sur les autres jeunes gens, à égalité d'âge et d'intelligence. Chaque nuit, pendant quatre heures, ils portent une responsabilité qu'on attend vingt-cinq ou trente ans dans les autres carrières ; durant ces heures, des centaines de vies humaines sont confiées à l'attention continue de leur cerveau, à la sûreté de leur regard, à la décision rapide de leur commandement. Cela met vite du plomb dans la tête. La règle et la solitude achèvent de former les moines du couvent errant.

Jean avait médité, tandis que nous, ses camarades terriens, nous nous laissions vivre au fil de notre jeunesse. Il avait beaucoup lu. Quand je lui montrai mon Athènes, je découvris un esprit prompt à toutes les curiosités, muni d'idées personnelles sur l'histoire, sur l'art ; une sensibilité frémissante à toutes les apparitions de beauté, à tous les souffles de poésie. Elle s'échappait brusquement, comme jadis chez l'écolier ; il la refoulait aussitôt, du coup de gouvernail dont il eût redressé son navire allant à la dérive. Ce fut une des meilleures années de ma vie, et de la sienne aussi, sans doute, le bon temps que nous passâmes en vagabondages à travers la Grèce. L'émulation qui naît des longs et libres entretiens entre deux jeunes intelligences avivait en nous la fièvre de voir, de comprendre, de jouir des choses.

À mesure qu'il se livrait davantage, mis en confiance par mon amitié, je discernais les traits saillants de sa personne morale et j'en concevais quelque inquiétude pour son avenir. Sous la gravité naturelle, accrue par la discipline du métier, qui donnait à mon ami une assiette si ferme, on devinait une exaltation d'autant plus véhémente qu'elle était plus durement comprimée. « Nous avons tous au fond de nous un fou qu'il faut enfermer », disait-il parfois ; et il souriait de ma

prédiction, lorsque je répliquais : Le fou trop étroitement verrouillé brisera tout à l'intérieur de sa prison. – L'immense et vague attente commune à tous les jeunes hommes prenait chez lui la forme d'une puissance de rêve effrayante, tant on sentait son désir disproportionné aux satisfactions que nous pouvons espérer de la meilleure vie. Je m'en rendais compte, lorsque j'essayais de remplir mon *irremplissable,* comme je l'appelais par taquinerie amicale, lorsque je proposais à son admiration les idées, les œuvres, les reliques de beauté que je croyais les mieux faites pour charmer en lui le penseur et l'artiste. Idées sublimes, sentiments ardents, réalisations parfaites de la beauté dans la nature et dans l'art, tout tombait dans son âme comme de la paille sur un brasier ; il s'enflammait un instant, il en jouissait violemment, et, aussitôt la jouissance dévorée, il s'élançait au delà, à la poursuite silencieuse d'un type connu de lui seul, antérieur et supérieur à tout ce qu'il rencontrait dans ses explorations. On eût dit que cette âme avait pris l'habitude du regard marin, toujours tendu pour chercher ce qui va surgir aux extrêmes limites de l'horizon, au delà du cercle visible. « C'est notre malheur, à nous autres gens de mer, de mesurer tout à une échelle infinie. » – Je me souviens de ce propos où il résumait ses observations sur lui-même.

Avec cela, – explique qui pourra cette contradiction, si c'en est une, – la raison de cet imaginatif était bien la plus sévère réaliste que j'aie rencontrée. Soumis extérieurement, par déférence d'homme bien élevé, à toutes les conventions qui règlent nos rapports sociaux, notre vie intellectuelle et sentimentale, Jean ne leur attribuait aucune valeur lorsqu'il n'en pouvait pas vérifier les fondements. Il ne se payait jamais de mots ; il les rejetait quand il ne trouvait pas une réalité correspondante, sans se laisser impressionner par l'autorité attachée à ces mots, par l'acceptation universelle

de leur pouvoir. Que de fois il désespéra nos amis de l'École d'Athènes, avec ses jugements directs sur les objets de leurs études, avec son insouciance des opinions orthodoxes ! Aucun raisonnement abstrait ne maîtrisait cet esprit, qui allait par ses propres chemins, dans son indépendance hautaine.

Dirai-je que je fus très étonné quand je retrouvai mon grave d'Agrève, trois ans plus tard, organisant à Paris les bals légendaires du ministère de la Marine ? L'amiral de Kermaheuc avait reçu ce département dans l'un des derniers cabinets de l'Empire. Il prit son neveu comme officier d'ordonnance et se complut à le mettre en relief. Jean passa sans transition de l'isolement contemplatif du carré au brillant tourbillon où s'étourdissait l'Empire finissant. Le jeune marin obtint un vif succès dans un monde que sa supériorité originale séduisit de prime abord ; il y fut distingué, bientôt adopté et choyé par les femmes en vedette aux Tuileries, à Compiègne. C'est presque toujours le cas dans une société frivole, où chacun est las du voisin parce que tous sonnent le même creux ; elle fait grand accueil à l'animal d'une autre espèce, à l'homme qui lui apporte des acquisitions personnelles ; elle se jette sur lui comme l'essaim de frelons sur le nid d'abeilles, pour le vider et s'en assimiler le miel. Jean se laissa vider de bonne grâce. Par une de ces brusques détentes dont il était coutumier, il se livra avec emportement au courant de plaisir qui l'entraînait. À le voir si enragé de fêtes et d'aventures galantes, on eût dit un matelot qui tirait sa bordée.

La fête ne dura guère pour cet invité venu trop tard : vous savez comment elle s'acheva. D'Agrève gagna ses galons de lieutenant de vaisseau au fort d'Issy, où il commandait une compagnie de fusiliers marins. Après la guerre, il embarqua pour des croisières lointaines, aux Antilles, dans le

Pacifique ; et, de nouveau, la protection de l'amiral lui ménagea une situation exceptionnelle à Paris ; ancien camarade du Maréchal, M. de Kermaheuc fit agréer son neveu dans la maison militaire du Président.

Ces temps lointains ne vous représentent, j'en suis sûr, que de fastidieuses querelles politiques, la morne défaite d'un personnel usé sur les positions prises d'assaut par de nouvelles couches sociales. Ainsi se construit d'abord la carcasse de l'histoire, pour les générations qui enterrent leurs devancières ; de la période révolue, elles ne voient qu'un squelette maussade sur une planche de manuel ; jusqu'au jour où les mémoires intimes viennent égayer et compléter une physionomie qui se ranime dans le passé. Éclairée en dessous par ces dépositions, la présidence du Maréchal apparaîtra comme la dernière alliance de la vie élégante et de la vie des grandes affaires dans notre pays ; comme un dernier sourire officiel de la société polie avant le *panmuflisme,* ainsi que vous dites aujourd'hui. Temps charmant, plein d'illusions heureuses pour ceux qui allaient mourir. Le grouillement des Réservoirs donnait l'impression d'une foire où se coudoyaient gaîment tous les mondes, tous les partis, où s'enchevêtraient toutes les intrigues d'intérêt, d'ambition, de plaisir. Sur cet amusant théâtre de Versailles, les reines des Tuileries avaient ressaisi le sceptre ; elles luttaient bravement, elles aussi, contre de nouvelles couches, contre les jeunes femmes de leur monde qui aspiraient à les détrôner. On avait le choix entre les deux équipes, disait Jean.

Il reprit à Versailles et à l'Élysée l'existence dont il avait goûté durant son court passage à la rue Royale, sous l'Empire ; non plus avec la fougue du jeune matelot qui découvrait la vie élégante, mais avec l'expérience et le dilettantisme de la maturité. Il fit le tour des femmes de Paris : vous

savez bien, cette vaillante petite armée où ce sont, comme dans les vieilles troupes, toujours les mêmes qui se font tuer ; par les mêmes adversaires, par les quelques hommes très en vue comme l'était alors d'Agrève. Il se fût singularisé s'il eût pris sa retraite avant d'avoir l'engagement obligatoire avec chacune de ces victimes complaisantes. Tout en recueillant sur ce champ d'opérations les bénéfices et les charges de sa situation, Jean s'intéressait d'esprit à la pièce qu'il avait sous les yeux ; pourvu d'une bonne loge, avec accès dans les coulisses, il regardait en spectateur amusé la comédie humaine.

Quand je le revis alors, tranquillement installé dans ce train quotidien, je me demandai si l'usure mondaine n'avait pas détruit chez celui-là, comme chez nous tous, le ressort intérieur que j'avais connu si vigoureux, l'originalité native qui faisait jadis l'attrait de mon petit camarade à Sainte-Barbe, de mon compagnon en Grèce. Eh quoi ! lui, aussi, l'enfant de montagne trempé par la mer, l'indomptable rêveur d'impossible, la vie l'aurait dompté ? – Ainsi, lui disais-je, le *Bédouin* est bien mort, l'*irremplissable* est gavé ?

— Non, faisait Jean, mais il accepte le vide. Que veux-tu ? Dans notre temps, il n'est si dur caillou qui résiste au frottement de la vague sociale ; à force de le rouler, elle en fait un galet poli comme les autres. On se révolte, on se raccroche aux lambeaux de son idéal en se déchirant les mains, on en demande la réalisation à ces braves figurantes de l'amour, à nos bons pantins de la politique, de l'art, de la pensée ; puis on vieillit, on se soumet, on accepte. Il faut bien vivre la vie de tout le monde.

Il la vivait même un peu plus que tout le monde, disait la chronique des salons, fort occupée de ses liaisons notoires et

de quelques passions moins apparentes. Passions violentes et brèves, où le Jean d'autrefois se retrouvait avec l'ardeur, l'inquiétude et la mobilité de sa flamme de fond, avec ce beau trésor de niaiserie, comme il l'appelait lui-même ensuite, où il puisait sans cesse de quoi dorer et adorer un instant les figurines d'argile qu'il brisait après désillusion.

Une mission à l'étranger m'éloigna de France. La retraite du Maréchal me fit croire que tout allait changer dans la vie de mon ami. Je lui écrivis pour m'informer de ses projets. Il me répondit : « Ne te mets pas en peine de moi. Porté sur le testament pour la croix, recommandé aux archevêques de la rue Royale, je me fais caser à l'état-major de la marine. Et je suis le conseil que mon excellent patron donnait à ce nègre : je continue. » La lettre de Jean me le montrait de plus en plus acclimaté dans ses fonctions de grand chef des élégances mondaines. Quelques boutades de lassitude, singulièrement âcres, étaient les seuls indices où je reconnusse l'épine du sauvageon, si bien transformé par la greffe sociale.

Il gardait son activité d'esprit : mais Paris avait opéré sur son intelligence ce travail auquel nul n'échappe. L'atmosphère parisienne attire à fleur de cerveau et disperse en étincelles rapides, éparses, la pensée concentrée que les hommes comme d'Agrève ont ramassée dans la solitude. « C'est une ville où l'aiguille de la boussole s'affole, disait-il : déviée de tous côtés, elle frémit sans cesse à la recherche d'une orientation. »

À l'Élysée, sa curiosité s'était portée sur les machines politiques dont il voyait de près le maniement. Éloignée et rassasiée de ce spectacle, elle se passionna pour le mouvement des idées, elle se divertit au bruit des mots qui en tiennent lieu, aux disputes des cercles artistiques et littéraires.

C’était l’époque où se développait, dans une société définitivement écartée des affaires publiques, cette grande manie de bel esprit qui tourne aujourd’hui vos têtes, mes bonnes amies. On voyait poindre les nouveaux talents, Maupassant, Loti, Bourget, on prenait parti pour les jeunes écoles qui s’insurgeaient contre le réalisme ou pour celles qui en outraient les procédés, on saluait les messies intellectuels importés d’un tas de pays bizarres. Il n’y avait de risettes que pour les gens de plume, dans ces mêmes salons où les pontifes de l’Assemblée nationale plaçaient auparavant leurs discours du lendemain. Et nous autres, pauvres diables de profanes, nous fûmes obligés de nous frotter de littérature et d’art, de devenir experts en tout genre de bibelots, sous peine de démériter à vos yeux. Jean parut donner dans ces engouements, peut-être parce que c’était la consigne chez la divinité qu’il servait à ce moment-là. On lui attribua quelques essais anonymes, publiés dans une revue en faveur ; écrits soigneusement lavés à l’eau douce, où rien ne trahissait l’âpreté de mer dont cette âme avait été imprégnée.

Bref, je le croyais décidément parti comme nous tous, parti pour n’arriver nulle part ; pour devenir et rester ce que nous sommes, ce qu’est ici votre humble et négligeable serviteur : un meuble de salon, très décoratif d’abord, et devant lequel plus d’une s’est agenouillée, meuble bientôt fané, démodé, où elles s’assoient sans façons, meuble toléré par habitude et finalement oublié dans un coin, jusqu’au jour où les déménageurs de M. de Borniol l’emportent dans l’inattention générale.

Mon jugement était trop hâtif. Au commencement de 1883, je revins chercher à Paris ma nomination de ministre au Caire. Je courus chez Jean : il avait disparu, on était depuis quelques mois sans nouvelles de lui dans les maisons

qu'il fréquentait le plus assidûment. Je me renseignai au ministère de la Marine : le lieutenant d'Agrève s'était fait attacher au port de Toulon, il sollicitait un commandement à la mer. En réponse à la lettre où je le sommais de me donner signe de vie, mon ami m'écrivit ces lignes :

« Port-Cros des Îles d'Or.

« Le Bédouin n'est pas mort, mon bon, ou du moins il est ressuscité. Tu sais bien, toi, vieil Oriental, qu'on ne les civilise jamais. Le tien vague présentement dans une île sauvage. S'ennuyant de s'amuser à Paris, il a pris la fuite vers un port, un de ces lieux que j'ai toujours aimés, parce qu'ils vous disent à toute heure par toutes leurs voix qu'on s'envole de là pour on ne sait où. S'ennuyant nonobstant à Toulon, il est venu se terrer dans le maquis de Port-Cros, l'île où j'ai loué une case et pris la succession des anciens cénobites. Dès que mes affaires de service, qui sont nulles, me laissent le loisir de quitter l'Arsenal, je fais voile pour mon ermitage, et je relève à peu de frais le marquisat des Îles d'Or. Tu ignores où Port-Cros se place ? Tu l'apprendras. Un vrai paradis terrestre, tu en jugeras. Tu vas, me dis-tu, administrer notre humiliation en Égypte ; tu n'aurais pas la barbarie de t'embarquer à Marseille avant de venir me serrer la main. Pousse jusqu'à Hyères ; tu verras en face de toi les trois îles qui ferment si gracieusement l'horizon de la rade. Port-Cros est celle du milieu. Tu affréteras une barque aux Salins, et, si la mer t'est propice, tu seras en deux ou trois heures dans le sanatorium où je me guéris de la névrose parisienne. Viens, cela nous rajeunira ; tu te croiras dans l'Archipel, au temps lointain où le perdreau grec nous attirait à Imbros, à Limni, où nous en faisions de si beaux abatis

dans les fourrés de laurier-rose. Mon île ressemble paradoxalement à ses sœurs de la mer Égée, on jurerait qu'elle vient de les quitter, qu'elle arrive tout droit d'Orient pour nous chanter nos chansons de jeunesse. Comme là-bas, jadis, j'ai à t'offrir des perdreaux, des faisans, de vraies bêtes naturelles qui ne doivent rien à aucun garde-chasse. J'ai du poisson frais, des primeurs qu'on paierait au poids de l'or chez Chevet, j'ai même une maison, et charmante, pour abriter mon vieux ministre. Et j'ai toujours ma vieille amitié pour lui.

JEAN D'AGRÈVE. »

Je lui répondis, autant qu'il m'en souvient, par des plaisanteries sur ce sanatorium, une ambulance où le blessé avait dû entrer à la suite d'un coup de couteau dans la région du cœur ; quelques semaines de convalescence, et il n'y paraîtrait plus : les Parisiennes verraient revenir le beau soldat sur la ligne de bataille. Ces taquineries me valurent une autre lettre, d'un ton légèrement piqué. Le d'Agrève natif s'y débondait, avec l'absolu de ses jugements, l'exagération qui en gâtait la perspicacité, ce quelque chose de rêche et d'intransigeant par quoi il s'aliénait la sympathie des gens pondérés. Voici cette lettre :

« Toi aussi ? Tu baisses. Ils sont dix imbéciles, elles sont vingt sottes qui m'ont adressé la même épître. Vous voilà bien tous, avec vos idées et vos phrases de roman. Qu'il se produise de grands changements dans un homme, qu'on le voie dépouiller une livrée sociale et retrouver sa vraie nature, c'est toujours, à vous en croire, l'effet d'un coup soudain, d'un drame de cœur, d'une crise de vie enseignée à la

Comédie-Française ou à l'Odéon. Autant que j'ai pu observer, c'est le contraire qui arrive. À l'instant où l'on s'y attend le moins, l'homme d'emprunt que l'on était s'abat, crevé par une myriade de coups d'épingles ; une série de petits chocs a désagrégé le plâtras du mur, il tombe sous la chiquenaude d'un enfant. Te rappelles-tu notre ascension au couvent des Météores, en Thessalie ? La corde du panier où l'on nous hissait était pourrie, elle servait toujours ; nous demandâmes au caloyer quand on la changeait. – Quand elle casse, nous dit le moine. – Et nous fîmes réflexion qu'il n'y avait pas de sécurité, même pour les maigres, que la corde casserait une fois, très vraisemblablement pendant un voyage où le monsieur hissé ne serait pas plus lourd que son devancier. Crois-moi, il faut beaucoup de jours vides et pareils pour faire la nuit de Jouffroy, pour pousser un Pascal à Port-Royal, un Rancé à la Trappe. Un beau matin, en se faisant la barbe, – premier ennui qui annonce tous les ennuis de la journée, – on voit dans le miroir un autre homme : on a mué, revêtu une nouvelle peau, et c'est le plus souvent la vieille peau trouvée au berceau.

« J'ignore si tu es psychologue. Non ; tu reviens de l'étranger, tu n'as pas eu le temps ! Quand j'ai quitté Paris, c'était la grande fureur, la cocarde à la mode que devait arborer tout homme soigneux de son attitude. Au cas où tu donnerais dans ce sport, je te livre gratis une autre observation d'expérience. Chaque individu, M. de la Palisse te l'aurait dit avant moi, apporte à la mise commune de la vie sa complexion particulière, produit combiné de ses humeurs physiques, de son éducation, de son atavisme, de je ne sais plus quoi encore. Ce qu'elle a de plus individuel s'atténue, s'efface dans la force de l'âge, parfois jusqu'à disparaître temporairement sous le travail de la volonté, sous le frottement des milieux. Passé trente ans, un Français bien élevé

devient Monsieur tout le monde. À l'approche du déclin, il se produit une réviviscence des parties que l'on croyait mortes ; le vrai tuf de l'homme émerge à nouveau, de dessous les eaux de la jeunesse qui se retirent. Pour ceux qui ont foi à l'atavisme, aux influences de race, il semble que nos ancêtres se relèvent en nous et nous ressaisissent au moment où nous allons les rejoindre. J'ai vu des compatriotes d'origine étrangère, nivelés leur vie durant dans la banalité française, chez qui l'Italien, l'Anglais, l'Allemand réapparaissaient sur le tard. Ce phénomène de régression précède et annonce cet autre fait d'observation courante, le retour du vieillard à l'enfance ; il concorde avec le réveil pathologique du mal héréditaire qui guette en secret chacun de nous, qui va se déclarer chez le vieillard et l'emporter.

« Tu es poli, tu me diras que je ne suis pas encore au cadre de réserve. Non ; mais les quarante ans vont sonner, et j'ai des campagnes qui comptent double. Je mue, je quitte leur peau de louage, je retrouve mon vrai moi sous le travesti. Et puis, vois-tu, c'est trop fastidieux, ce mensonge colossal, universel, de la vie sociale, de la vie parisienne et mondaine en particulier. Il y a un juif de Hongrie à qui l'on devrait dresser des statues, uniquement parce qu'il a trouvé ce titre pour un livre : *les Mensonges conventionnels de la civilisation*. Un jour est venu, – pourquoi le jeudi, si c'était un jeudi, plutôt que le lundi, je n'en sais rien, – où j'ai pris en dégoût, jusqu'à l'asphyxie, mes exercices de singe dressé dans un cirque. Toujours entendre et proférer des mots qui ne traduisent aucune réalité, qui contredisent le plus souvent l'évidence intime ! Toujours lire dans le journal, notre souverain maître, ce qu'on sait être la parodie de la vérité ; et penser que tout un peuple se nourrit exclusivement de ce pain empoisonné, et se voir dans l'obligation d'acquiescer ! Celui qui céderait à la tentation folle de promener sur le boulevard

la vérité toute nue, les gardiens de la paix l'arrêteraient pour attentat aux mœurs. Toujours tendre à des drôles la main qu'on voudrait leur mettre sur la figure ; ou, malheur pire encore, être la proie perpétuelle des fâcheux qui ne vous voleraient pas un sou, qui vous dérobent sans pitié votre temps, votre intelligence, votre force d'attention.

« Et pourquoi subir ces misères, grand Dieu ! quand on ne recherche aucun des lots que les gagnants décrochent à la foire, quand on n'a dessein ni de s'enrichir, ni de gouverner ses semblables, ni de les étonner par de prétendus chefs-d'œuvre, ni de remplir son cœur avec les sentiments qu'ils peuvent offrir ?

« J'ai essayé de m'intéresser au gouvernement des hommes. J'ai vu de près comment ça se triturait, lorsque j'étais aide de cuisine à l'Élysée. Il m'a paru que les faits menaient souverainement d'honnêtes doctrinaires qui croient les diriger. Il m'a paru qu'à ce jeu la prime était trop forte pour les charlatans et les coquins, habiles à flatter et à duper un despote cent fois plus exigeant que Louis XIV. Tu connais mes rengaines : je sais que leur absolu te fait sourire ; ton métier t'affermit dans la persuasion que tout se tasse à la longue et se raccommode avec des pièces mal jointes, comme tes convictions, affreux orléaniste qui sers une république et n'es au fond qu'un affreux sceptique. Vis seulement deux cents ans, ce que je te souhaite, et tu verras que j'ai raison. Ce pauvre peuple eut la fière idée, voilà tantôt un siècle, qu'il se porterait mieux s'il se coupait la tête, que le monde entier l'imiterait et serait parfaitement heureux. Depuis lors, le tronc décapité ne fait plus que des gestes réflexes ; il se rajuste maladroitement des têtes artificielles, il les arrache aussitôt dans un spasme de révolte ; quoi que tu en dises, ça ne se recolle pas, une tête coupée, ça ne s'achète pas au marché

électoral, ça ne se retrouve pas dans le bric-à-brac de famille : c'est un legs des siècles qu'on ne remplace plus, quand on l'a jeté à l'égout. Et sans tête on ne peut pas marcher. Tirez-vous de là. Ce n'est pas à nous autres marins qu'on en fera accroire avec votre catéchisme libéral : nous savons tous qu'un navire est fatalement perdu, s'il n'obéit pas à l'impulsion unique d'un cerveau, d'une volonté, d'un bras dirigeant tous les bras. Comme nous, le plus insubordonné de nos matelots sait qu'il irait vite nourrir les poissons, si le commandement faisait défaut une seule nuit. Or, toute ridicule qu'elle soit à force d'usure, la métaphore du vaisseau de l'État demeure rigoureusement exacte : ce qui serait folie sur un petit bateau ne peut pas être raison sur le grand.

« J'ai voulu m'étourdir par le bourdonnement intellectuel qui nous console de nos déchéances. Comme les autres, durant un temps, j'ai joué avec les idées épanouies dans cette douce anarchie : la pensée, la philosophie, la littérature, l'art… Ouf ! J'en eus vite les oreilles assourdies, de leurs cymbales. Quel tintamarre de mots, squelettes qui renfermèrent jadis une substance, vidés aujourd'hui par un trop long usage, abstraits, scolastiques, entre-choqués pour le plaisir d'un vain bruit. *Chimæra bombinans !* Est-ce donc que tout a été dit ? On le prétend ; je ne sais, mais j'étais stupéfait d'ouïr les derniers cris. La vieillerie de toutes ces nouveautés m'a lassé, le faux neuf m'a redonné l'amour du vrai vieux. Faux neuf, nos pessimistes, ces noirs compagnons qui prennent un verset de l'Ecclésiaste et le gonflent en un volume : Job et Salomon avaient purgé avant eux toute la bile humaine, nous n'en évacuerons pas de nouvelle, ni de plus amère. Faux neuf, ces symbolistes qui pointent à l'horizon : nous ne les avions pas attendus pour nous convaincre que d'Eschyle à Dante, de Dante à Shakespeare, de Shakespeare

jusqu'à nous, chaque vers, chaque ligne qui a mérité l'attention des hommes était du symbolisme, c'est-à-dire l'apparition et le retentissement derrière un fait particulier, du mystérieux univers en relation avec ce fait. Faux neuf, les néo-replâtreurs qui réinventent Dieu, les religions, la morale, qui rebadigeonnent les vieux piliers de l'édifice humain et s'imaginent qu'ils les ont reconstruits.

« Ah ! les lettres, les bonnes lettres ! Je ne suis pas du métier, j'y ai touché en amateur, j'en juge peut-être fort mal ; mais la transformation qu'il a subie m'apparaît clairement. De ce qui fut pour nos naïfs précurseurs la recherche de l'idéal, de la vérité, de la gloire, les courants irrésistibles de notre siècle ont fait une industrie patentée, l'industrie du joujou verbal, méthodiquement exploitée dans les divers comptoirs d'un immense Bon-Marché. Peut-être y a-t-il encore dans quelques greniers des enfants de vingt ans qui écrivent pour soulager leur cœur, par pur besoin de se tirer une pinte de sang dans la pléthore. L'engrenage industriel aura tôt fait de les saisir, de les parquer dans un compartiment de l'atelier où ils deviendront, suivant leur chance, commis, chefs de rayon, directeurs préposés à la fabrication et à la vente de tel article demandé par la clientèle.

« Reste l'amour. Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ? Si malin que soit le génie de l'espèce, vient un âge où il peut encore nous distraire, où il ne peut plus nous faire prendre des vessies pour des étoiles. D'obligeantes douairières ont voulu me marier. Non, me vois-tu dans cette fonction civique ? J'ai engagé ces braves dames à capturer d'abord l'albatros et le courlis, à les faire nicher et pondre en cage : après quoi je me déclarerai vaincu par l'exemple de ces frères.

« En un mot, la comédie qui m'amusa un temps a cessé de me divertir, elle ne vaut plus pour moi le prix dont on paie sa place. Je me suis dit un matin que c'était trop bête de continuer ainsi, sans but, sans contentement vrai, sans ressort pour la vie intérieure. J'ai filé, je replonge dans l'eau, mon eau mère. Je demande un bâtiment que nos sacrés bureaux me font attendre. Sur ces planches, du moins, on retrouve l'indépendance dans une règle rationnelle, le sérieux, le loisir de penser, la fierté de vivre. Commander librement et impérieusement cette belle machine, la conduire à l'inconnu, c'est un emploi d'homme. J'irai voir si les parties de la planète qui me sont familières ont changé, ce dont je doute ; si les parties que j'ignore ont quelque chose de neuf à m'offrir, et ce n'est guère plus probable. Qui sait pourtant ? Il y a peut-être encore des mondes à trouver.

« En attendant, je me rapproprie l'âme dans la solitude de ce délicieux Éden. Je lis : non plus, Dieu merci, les « nouveautés » rapportées de chez Achille, tout humides encore de l'imprimerie, le fatras des primeurs rances dont il fallait s'indigérer à Paris, sous peine de paraître un barbare. Non : je relis les vieux compagnons qui firent dans ma cabine quelques tours du globe ; tu sais, les grands et modestes livres d'autrefois ; ils n'ont pas, comme les nouveautés des vitrines, l'allure provocante de filles en robe jaune ; ils ont mine d'honnêtes gens, sous leur tranche rouge et leurs plats de veau fauve, sous l'humble habit qui cache tant de poésie, de réflexion, de sagesse résignée. Je remets au courant mes *Quarts de nuit,* bien abandonnés. T'ai-je confié la vieille habitude à laquelle je fus longtemps fidèle ? Pour ne pas somnoler sur la passerelle et vaguer dans la torpeur du cerveau, pendant les nuits de quart, j'assignais à ma pensée un thème précis, je creusais un des sujets de méditation qui tourmentent éternellement l'homme. Le matin, j'écrivais sur un ca-

hier mes réflexions de la veillée : oh ! uniquement pour éclaircir mes idées, pour fixer mes souvenirs. Mes *Quarts de nuit* ne feront pas gémir la rotative, je t'en réponds. – Enfin et surtout, je m'emplis les yeux de nature, de formes et de couleurs admirables. La beauté parfaite ne lasse jamais. Tu te souviens de ce matin de printemps où tu me trouvas sur l'Acropole, agenouillé devant les Errhéphores de l'Érechtheion : je voulais t'étrangler et te jeter à la mer, pour m'avoir surpris en si ridicule posture. Eh bien ! on s'agenouillerait de même devant certains aspects de mon île. Viens t'en convaincre. Je t'attends. Je te méprise à cause de ta lettre ; je te raimerai bien fort, bonne bête, si tu viens chez ton vieux

JEAN D'AGRÈVE. »

J'avançai mon voyage de trois jours ; je me rendis à l'invitation de mon ami. J'étais curieux de voir comment l'animal apprivoisé s'était de nouveau ensauvagé. Jean vint me chercher à Hyères et me conduisit dans son royaume. Il n'avait pas exagéré l'agrément de cette terre infréquentée, qui érige son plateau de forêts sur une aire d'une vingtaine de kilomètres de pourtour, à sept ou huit mille du continent. Entre l'île du Levant, large table de pierre rase abandonnée aux tirs de la flotte, et l'île de Porquerolles, plus étendue, plus rapprochée de la terre ferme, habitée et en partie exploitée, Port-Cros se dresse dans sa grâce altière. Elle commence à se civiliser depuis quatre ou cinq ans ; depuis qu'un homme de goût, un lettré, séduit par la poésie de cette inconnue, s'en est rendu acquéreur et défriche à nouveau les champs cultivés jadis par les moines de Saint-Honorat ; on me dit, hélas ! qu'un service de courriers assure aujourd'hui

des communications régulières avec Toulon, amène des profanes. À l'époque peu éloignée dont je vous parle, la venue d'un vapeur sur la rade de Port-Cros était un événement ; l'île appartenait à un marchand de biens ; désespérant d'en tirer parti, ce sage négociant l'avait restituée depuis longtemps au libre travail de la nature.

Vous entendriez mal les notes intimes et les lettres que je vais vous lire si vous n'aviez pas quelque idée des lieux auxquels elles font allusion ; pour ma part, je ne puis séparer les deux destinées que vous voulez connaître du cadre où tout semblait commander la figure qu'elles ont prise. J'en retrouve un premier croquis dans les *Quarts de nuit* dont parlait d'Agrève, ces cahiers où il jetait pêle-mêle ses observations et ses méditations. Je leur fais cet emprunt.

QUARTS DE NUIT

Février 1883. – Les Îles d'Or ! l'admiration de nos pères les avait bien nommés, ces anneaux visibles de la chaîne sous-marine qui relie les Alpes du littoral à la Corse et à la Sardaigne. Souvent, de la haute mer ou de la côte, mon regard avait convoité les trois sœurs, souriantes dans leur bain de lumière. J'étais surtout attiré par la mystérieuse Port-Cros : aucun de mes camarades n'y avait atterri ; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, je l'explore, cette Corse en miniature, montagneuse et boisée. Du sommet culminant, un rameau se détache et court au sud, parallèle à la mer qu'il domine d'une hauteur de 200 mètres ; sa muraille abrupte dévale vers les eaux. Nulle falaise bretonne ou normande ne peut rivaliser d'élévation et de pittoresque avec ce pan de montagne coupé à pic sur l'abîme. Une robe de pins tordus par le vent du large tremble

perpétuellement sur les flancs de la roche, descend par endroits jusqu'à ses pieds ; ailleurs, la paroi lisse et nue reçoit le soleil sur son miroir aveuglant, phare diurne que les navigateurs distinguent de très loin.

Au nord et à l'ouest, les chaînons s'inclinent doucement jusqu'aux plages qui regardent le continent. Sur leurs pentes, les forêts de chênes verts et de pins d'Alep alternent avec un épais maquis d'arbousiers, de myrtes, de romarins, de bruyères. Ces arbustes atteignent et dépassent la taille d'un homme. Au moment où j'abordai à Port-Cros, les hautes bruyères blanches fleurissaient, l'île entière était couverte de ces grands bouquets vert et blanc, mariés aux étoiles bleu pâle du romarin, aux touffes argentées du cinéraire maritime. Abritées entre les coteaux, des vallées se creusent et s'évasent vers la mer, elles lui portent les ruisseaux qui vivifient dans ces fonds tièdes la végétation méridionale : oliviers, amandiers, mûriers, vignes, figuiers. Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral ; on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentants, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle *patte de sorcière,* et qui jette sur les murailles une si riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. On ne connaît à Port-Cros ni la froidure ni les

chaleurs accablantes ; la gelée, la grêle, sont des phénomènes ignorés. Les plus mauvais temps du continent ne se font sentir dans l'île que par quelques rafales de mistral, par quelques rares jours de pluie au cours d'une année. Les arêtes de roche vive et les panaches des pins isolés qui dentellent les crêtes se profilent toujours sur le même azur, imbibé d'une clarté dorée ; le même voile de lumière palpable, semble-t-il, flotte toujours sur les cimes des forêts. Et c'est une sensation étrange, quand on gravit les sentiers blottis entre les bruyères et les myrtes, tandis que le pied écrase la lavande, le fenouil, la germandrée, les cent herbes qui saturent l'atmosphère de leurs effluves amers, c'est un paradoxe délicieux, le contraste de l'air si doux avec cette végétation violente, ces plantes de passion âpre et de fort parfum.

Au moindre effort de l'homme, ces vallons fertiles lui rendraient tous les fruits de la zone africaine. L'homme les leur demandera sans doute, il ne tolère plus les perles qui ne rapportent pas. Il demandera le fer et l'argent aux rochers qui continuent à Port-Cros les filons voisins de la mine des Bormettes. La trace de ces métaux est visible dans les éclats de schiste micacé dont tous les chemins de l'île sont pavés, pierres luisantes, imprégnées d'une poussière de diamant ; elles gardent leur fulguration dans les bas-fonds des côtes, sous la « mer d'argent », ainsi qu'on nomme à Porquerolles une baie où l'eau dort sur cette armure d'écailles brillantes. L'homme demandera un jour à cette terre privilégiée les trésors qu'elle recèle ; et le charme de Port-Cros s'évanouira. Il est fait des libres fantaisies de la nature, il réside surtout dans le chaste abandon, le silence, la paix sereine de cette vierge inviolée. Je la compare sans cesse à ces îles des Sporades, restées en dehors des routes maritimes, où je chassais autrefois en compagnie des bergers grecs. À quelques encablures des cercles parisiens transportés sur la Corniche, l'Île

d’Or me rend mes anciennes impressions de liberté errante dans une oasis sans maître. Elle est si bien préservée de toute intrusion banale, si distante de toutes les choses d’habitude !

Port-Cros ne fut pas toujours aussi solitaire. Au moyen âge, des moines sortis des îles de Lérins colonisèrent la thébaïde où le vent avait poussé leurs barques. La communauté dut être nombreuse, active : d’anciennes ruines attestent sur plusieurs emplacements l’existence de monastères et d’exploitations agricoles. Les Barbaresques envahirent la retraite des cénobites ; chassés des Îles d’Or sous François Ier, ces Maures reparurent à maintes reprises, et jusqu’à une époque très récente, dans le poste avancé d’où ils gagnaient les montagnes du continent qui portent leur nom. Pour les tenir en respect, nos rois firent construire des ouvrages de défense, belles cuirasses de pierre inutiles et vides aujourd’hui. Le Vieux-Château domine la rade, un donjon à la Vauban, l’Estissac, met plus haut sa tache de lumière blanche dans le vert des forêts ; d’autres batteries couronnent les promontoires. Tous ces forts sont déclassés. La giroflée pourpre veille seule aux meurtrières, les goélands tournoient en gémissant dans le chemin de ronde, le mistral attaque furieusement les ponts-levis, s’engouffre dans les tours sonores, secoue les larges bannières de la sorcie, pendantes des créneaux sur la mer.

La Révolution acheva de disperser les moines, bientôt remplacés par les vétérans de l’armée d’Égypte. Bonaparte fit de Port-Cros une colonie pour ses vieux soldats. L’homme au coup d’œil infaillible avait remarqué en passant les avantages de cette position ; il y voulait créer de grands établissements militaires. Les vétérans quittèrent l’île, on ne sait pour quel motif. Cédée à M. de Las-Cases, puis au duc de Vi-

cence, elle passa de mains en mains : ses propriétaires, rebutés par l'éloignement et par les difficultés d'exploitation, la laissèrent retomber dans l'abandon où je l'ai trouvée. Quelques familles de pêcheurs habitent seules sur la petite rade qui se creuse à l'orée de la vallée principale. Protégée contre les vents par une jetée naturelle, par la longue barre transversale du rocher de Bagaud, cette crique offre aux bâtiments un refuge assez sûr. Une quinzaine de barques dorment au pied du môle ; autant de pauvres maisons s'étagent sous les remparts dégarnis du Vieux-Château. Les insulaires tendent leurs filets dans les eaux de Port-Cros ; ils vont porter en terre ferme, au Lavandou, le poisson qu'ils capturent, les légumes et les fruits hâtifs qu'ils récoltent ; ils ne s'éloignent guère que pour la pêche du thon, à la Saint-Michel d'août. Heureuse république, oubliée par notre engrenage social, légal, administratif. Il n'y a même pas de municipalité. Un garde du génie consigné dans le plus moderne des forts, une ou deux visites par an d'un adjoint délégué de la commune d'Hyères, le passage de l'ingénieur hydrographe, voilà tout ce qui rappelle à Port-Cros la gêne sociale, la limite du libre vouloir.

Au fond de la rade, à l'entrée de la vallée, un manoir du siècle dernier se cache derrière un rideau de tamaris et d'eucalyptus ; seule maison d'habitation à laquelle on puisse donner ce nom dans toute l'île. Le carré de briques blanchies à la chaux emprunte un petit air seigneurial aux fausses tourelles crénelées qui le flanquent aux quatre angles. Un manteau de plantes grimpantes monte jusqu'au toit ; le géranium pariétaire étale sur la façade ses fleurs délicates ; le crépi blanc de la muraille transparaît sous ces pétales d'un rose pâle, qui ont la nuance et la finesse d'un épiderme d'enfant. À l'intérieur, un grand vestibule et quelques chambres gardent la physionomie simple et accueillante des logis

d'autrefois. J'ai pris mes quartiers dans le château des seigneurs de Port-Cros, comme l'appellent pompeusement les pêcheurs. Le marchand de biens, trop heureux d'une aubaine inespérée, m'a cédé pour un morceau de pain la jouissance temporaire de cette maison depuis si longtemps désertée.

Je peux vraiment me croire le seigneur de Port-Cros, souverain aussi absolu que Robinson dans son empire, quand je vais contempler le mien de ce point culminant où le fort de la Vigie dresse sa masse blanche. Une logette à quatre ouvertures est accotée au mât de pavillon, scellé sur la plus haute saillie de rocher. J'aime m'asseoir là au tomber du jour. J'ai vu dans les deux hémisphères des panoramas plus fameux ; ils ne passaient point en grâce et en majesté ce spectacle changeant à chaque mort du soleil. Là-haut, l'île entière se ramasse sous mes yeux, avec ses pentes forestières allant noyer leurs derniers pins dans les baies, ses vallons allongés sur un versant, et, sur l'autre, ses ravines boisées dégringolant à pic dans le gouffre.

Au nord et à l'ouest, le cercle de mer est brisé par des terres d'une infinie variété de lignes et de couleurs. De la pointe de Saint-Tropez aux cimes rocheuses qui surplombent Toulon, la côte du littoral développe ses plans de forêts bleuies, étagés jusqu'aux montagnes des Maures. Les maisons d'Hyères pendent en grappes blanches sur la pyramide qui les porte ; plus près, la presqu'île de Giens s'avance dans le chenal de Porquerolles. De ce côté, les terres et les eaux où tombe le soleil font une succession de barres tantôt lumineuses, tantôt sombres : l'arête de Bagaud, d'abord ; puis la silhouette élégante de Porquerolles, avec ses bizarres grand'gardes, les îlots des Mèdes, écrans de granit qui interceptent ou laissent filtrer entre leurs déchirures les rayons obliques ; enfin Saint-Mandrier et la rade de Toulon, fermant

l'horizon du couchant. Au sud, à l'est, la mer libre se perd sous le ciel d'Afrique et le ciel d'Italie.

Qu'elle est frappante à cette heure, sur les coteaux pâlissants au crépuscule, la particularité que j'avais déjà observée sous la clarté de midi ! Le feuillage soyeux des pins d'Alep, tremblant sur les roches grises, communique à ce paysage quelque chose d'aérien et d'immatériel ; tamisée à travers les écharpes floches qui semblent envelopper ces arbres, l'atmosphère baigne tous les objets voisins d'une brume fluide, pareille à celle qu'on voit flotter sur les tableaux de Corot. Cet effet m'avait toujours paru exagéré dans les œuvres du peintre : j'en ai compris la vérité sous les pins de Port-Cros, où la roche elle-même s'allège en apparition diaphane, se fond dans une vapeur de rêve.

— Jean avait raison, fit ici le ministre en interrompant sa lecture. Comme lui, j'ai été saisi, en mettant le pied à Port-Cros, par ce caractère de bois sacré qui attend les dieux. Mon ami ne me laissa pas le temps de me reposer dans sa maison ; à peine débarqué, il m'entraîna dans les sentiers de la montagne, entre les bruyères fleuries où nous disparaissions tous deux. Il marchait devant moi d'un pas joyeux, d'un pas qui semblait prendre possession voluptueuse de cette terre ; il allait, me nommant tous les arbustes dont l'odeur nous grisait, appelant mon attention sur les merveilleuses coulées de la lumière au fond des entonnoirs où se tassent les pinèdes, jetant son coup de fusil aux faisans, aux perdrix qui se levaient sous nos pieds, et me répétant sur tous les tons :

— N'est-ce pas que nous revoilà dans notre Archipel ? Confesse que nous sommes dans les vrais domaines de

Dieu ; pense que tu es encore à Imbros sous le libre et vrai soleil qui brûle des formes de beauté, pense qu'ils sont vrais et libres, ces arbres, ces oiseaux sauvages, ces hommes que tu vois partir au-dessous de nous sur la mer…

Il me promena dans *ses* forêts, comme il aimait à dire, il me fit asseoir aux places préférées, à celles d'où le regard, protégé par la sombre visière des pins, plongeait brusquement sur des tableaux lumineux, sur le flamboiement des eaux aux feux du midi ou sur la nappe de saphir immobile à l'ombre des anses septentrionales. Quand il me ramena au logis, harassé, ébloui, les premières étoiles versaient une paix souveraine sur la maison blanche, sur le berceau de jasmin où l'on mettait notre couvert, devant la porte.

— Eh bien, Robinson avait-il tort de te vanter son île ?

— Non, certes ; mais si belle qu'elle soit, je gage que Robinson s'y ennuiera et qu'il aura bientôt la nostalgie de Paris. À la longue, ce port de mer doit manquer un peu de société.

— La société ! fit d'Agrève : j'en ai autant qu'il me plaît, et de la meilleure, et précisément sur ce port. Ces braves pêcheurs sont pour la plupart de vieux marins ; comme moi, ils ont couru le monde sous tous les parallèles, vu plus de choses curieuses en leur vie que tous les habitués du boulevard pris ensemble ; comme moi, ils sont venus reposer ici leur lassitude. Ce n'est pas la société des salons de Paris ; mais il y a chez eux autant d'esprit, quoique d'une autre sorte, plus de relief dans les caractères, plus de bonhomie dans les cœurs, plus de sérieux dans les âmes. Attends seulement ; tu en jugeras demain, quand je te mènerai sur la *marine,* comme nous disions dans le Levant.

Le lendemain matin, Jean m'introduisit chez quelques-uns de ses amis. Vous les verrez reparaître dans ses confidences : je vous présente seulement les principaux de l'île, ceux dont la physionomie se ranime en ma mémoire, quand leurs noms et leurs propos reviennent dans les *Quarts de nuit.*

C'était César Cordélio, le boulanger : figure falote, nez taillé en récif sous deux petits yeux clignotants. On ne lui eût pas donné la moitié de son âge avancé ; il n'avait jamais ressenti une infirmité. – Informe-toi de sa santé, me dit Jean. Et l'homme de me répondre aussitôt, d'un ton mécontent : « Trop bonne, monsieur, trop bonne ; je voudrais bien une petite maladie, pour laisser reposer ma santé, afin qu'elle ne tourne pas tout d'un coup. » – Je demande chaque jour à cet animal comment il se porte, reprit mon ami, et chaque fois il me fait la même réponse. Il a une idée fixe, laisser reposer sa santé.

C'était Zourdan, vieillard à tête hirsute, au type étranger. Dalmate d'origine, et, de son ancienne profession, pandour au service de l'Autriche, Zourdan déserta le soir de Sadowa ; il passa l'Elbe à la nage. – Comment il est venu s'échouer ici, ajoutait d'Agrève, bien fin qui le saura. De son état actuel, il est entre autres choses fossoyeur de Port-Cros. État facile : tu le vois à leur âge et à leur mine, ces gaillards-là ne meurent jamais. Le drap mortuaire ne sert qu'à protéger les essaims d'abeilles du vieux curé, qui l'étend consciencieusement sur ses ruches. Néanmoins, Zourdan creuse de temps à autre une fosse, pour son usage ; parce que, prétend-il, on ne dort nulle part aussi bien, aussi fraîchement, par les nuits chaudes. Le Dalmate vit là-haut, dans cette petite cahute qui a la mine d'une maison de sorcier. Il y gîte avec une poule familière ; elle l'éveille avant l'aube en lui picotant les pieds, et il sort pour consulter les étoiles.

C'était enfin Savéû, l'homme considérable de la localité, le patron de la barque qui passait Jean en terre ferme. Savéû avait navigué trente ans à l'État, et voilà vingt autres années qu'il avait jeté l'ancre à Port-Cros. Il avouait soixante-dix ans ; il en paraissait cinquante ; trapu, vif, alerte, la face volontaire encadrée dans les favoris gris ; et deux yeux sondeurs de mer, deux yeux pleins de vieilles tempêtes, pleins de tous les cieux ressouvenus. Une indicible flamme de vie brillait au fond, sous la taie de l'âge, comme un fanal de vigie sous l'écoutille à demi fermée. Savéû raccommodait ses filets, troués par les marsouins, disait-il ; cet accident n'arrivait jamais qu'à lui. Une vieille femme, effondrée dans l'idiotisme, dodelinait de la tête au coin de l'âtre. Notre hôte nous offrit le myrte de Port-Cros, une liqueur exquise qu'on fabrique dans les ménages de l'île avec des baies de myrtes macérées dans l'alcool. Puis, l'ancien gabier se mit à conter ses campagnes : un appendice aux voyages de Sindbad le marin, et qui eût soutenu sans désavantage la comparaison. Il disait la frégate la *Sabine,* démâtée sous lui au cap Horn, quand il allait avec Dumont d'Urville à la recherche des terres australes. Il disait la perte sur un banc de corail, en vue de l'Inde, d'un bateau qui portait un chargement de deux millions ; Savéû avait gagné la terre, nu comme au jour de sa naissance ; habillé par une négresse charitable, à Bombay, il avait vécu trois mois avec elle dans une caverne. Il disait encore le mariage du prince de Joinville, à Rio de Janeiro, et les splendeurs qui l'avaient particulièrement frappé ; il attendait toujours le prince qui lui avait promis en 1840 de venir le visiter, quand ils seraient tous deux à la retraite. Où Savéû n'avait-il pas voyagé ? « En Tartarie », et bien loin vers le Nord, dans une expédition à la découverte du pôle. – « Pourtant, Savéû, vous ne l'avez pas touché, le pôle ? – Peut-être :

si j'ai passé dessus sans le voir, qui sait ? » répondait sentencieusement le gabier.

— C'est Tartarin en personne, disais-je à Jean.

— Pas du tout, ne t'y trompe pas. Il y a une nuance très sensible entre nos gens et le légendaire Méridional. La conversation de Savéû me fait parfois songer à celle de M. Renan, transposée dans un autre mode ; à cette ironie légère, amusée, flottant sur un vaste lit d'expérience sérieuse, et, tout au fond, sur l'intarissable source de tristesse et de rêverie particulière aux races de marins.

— Regarde-les bien, continuait d'Agrève, ces grands enfants qui jouent là aux boules et s'amusent aux exploits de leur goéland apprivoisé. Lui aussi, il plaisante à sa façon, l'oiseau gémissant des tempêtes ; il enlève les boules et va les précipiter dans la mer, comme il enleva hier ton chapeau, – c'est sa facétie préférée, – à la grande joie de nos pêcheurs dont pas un ne broncha devant ton ahurissement. – Regarde-les bien ; je te les présenterais tous que tu reconnaîtrais chez chacun d'eux une créature d'Homère, du véritable Homère, et non de celui que la convention classique a grimé dans nos collèges : un type tantôt grave et tantôt bouffon, mais de cette bouffonnerie propre aux héros de l'*Odyssée,* quand ils se divertissent. Ne la confonds pas avec la *galéjade* provençale. Et leur langage est tout naturellement celui des discoureurs de l'*Odyssée*. Avant-hier soir, je passais devant une maison où deux d'entre eux s'injuriaient, l'un sur le pas de la porte et l'autre à la fenêtre. – « Dis encore un mot, criait le premier, je monte et je t'arrache les entrailles. – Si je descends, répliquait noblement le second, tout sera fini pour le fils de ta mère. » – N'est-ce pas d'un tour homérique ? Une heure après, tous deux buvaient fraternellement au cabaret.

Chaque jour grossit ma collection de mots pareils, de récits épiques, plaisants parfois, et parfois d'une philosophie sourde, profonde, comme les leçons de l'Océan.

Je retrouve dans les cahiers de Jean les traces de nos longues causeries sur tous les sujets, pendant les trois journées que je passai près de lui à Port-Cros, les dernières de notre vie commune. Il avait vraiment mué, je pus m'en convaincre ; du moins paraissait-il en défense contre toutes les tentations trop semblables à celles qu'il avait expérimentées et qu'il jugeait avec une cruelle clairvoyance. Cependant je me défiais encore de l'imagination fébrile qui grondait sous cette raison lucide ; du « fou intérieur qu'il fallait enfermer », comme il l'appelait autrefois.

— Mon pauvre ami, lui disais-je, tu te donnes à la nature pour tromper ton cœur ; tu le promèneras toujours, ce cœur, comme un mendiant sa sébile, tu demanderas encore deux sous de doux mensonge.

Ce pronostic le jetait hors des gonds : – Alors, j'irai l'acheter à Tahiti ou à Yokohama ; mais ce ne sera plus dans votre monde, assurément !

La veille de mon départ, il me dit l'ennui où le mettait l'obligation d'y rentrer pour une heure, dans ce monde honni. L'escadre mouillait aux Salins d'Hyères ; l'amiral commandant avait lancé des invitations à une fête : il priait à danser sur son vaisseau pour le lendemain. D'Agrève ne pouvait guère se dispenser d'aller s'aligner chez le grand chef. Il hésitait, pourtant, il cherchait une bonne excuse. Je lui représentai fortement l'inconvenance du procédé ; on le savait en déplacement de chasse à Port-Cros, – c'était le prétexte dont il colorait ses retraites dans l'île, – sous les longues-vues de l'escadre ; son abstention serait interprétée

comme un manque d'égards envers ses camarades et ses supérieurs. J'eus raison de ses répugnances. – Que de fois je me suis reproché amèrement mon intervention malencontreuse ! Que de fois j'ai regretté ma visite à Port-Cros, ma maudite pression sur l'ami qu'un instinct obscur avertissait !… Puis, mon remords se calme devant l'arrêt évident du sort : rien n'eût pu conjurer la force immaîtrisable qui préméditait son œuvre et allait l'accomplir… Mais n'anticipons pas.

— Soit, fit Jean, puisque tu le veux ; mais à une condition. Je t'emmène. Tu as reçu maintes fois l'amiral dans le Levant, il sera enchanté de revoir une vieille connaissance. Tu feras des frais à ma place avec les belles dames du littoral ; nous irons dîner à Hyères en quittant le bord et je t'emballerai dans le train de Marseille : tu arriveras juste à temps pour ton paquebot.

Le lendemain, Savéû astiquait dès l'aube le *Souvenir,* la barque affectée au service de mon hôte. Moins chétif et moins lourd de formes que les autres bateaux de pêche, pimpant au soleil sous sa robe de peinture verte et sa voile rosée, le *Souvenir* faisait figure de vaisseau amiral sur la rade de Port-Cros, comme son patron y tranchait du capitaine de port. Tout fier de conduire un officier en tenue à bord d'un navire de guerre, l'ancien gabier s'était requinqué ; affublé, sous son chapeau de paille, d'une redingote invraisemblable, où il paraissait aussi gêné que Vendredi dans son premier habit, Savéû avait repris l'air pénétré de l'homme en service commandé : il fallait montrer aux novices de la *Triomphante* qu'on avait servi à l'État, dans son temps, et qu'on savait les choses. Une brise légère comme un appel de plaisir nous poussa d'une seule bordée à l'échelle du grand cuirassé qui battait pavillon amiral.

La journée était radieuse ; la lumière si intense que les ombres portées par quelques nuées sur la chaîne des Maures donnaient l'illusion, là où elles tombaient, de forêts de sapins noircissant entre les verdures plus claires. Encadrés par l'amphithéâtre de montagnes et d'îles, stables dans leur force superbe, les cuirassés blancs buvaient cette lumière ; le tremblement de l'air chaud sur leurs flancs semblait la respiration de ces colosses, pâmés dans la volupté des souffles tièdes. La mer en fête avait mis tous ses diamants, elle souriait à ses hôtes, ardente et molle ; le clapotis joyeux de ses courtes lames bleues chantait sous les carapaces luisantes des énormes monstres, hérissés de leurs apparaux, sous les blanches baleinières portant des officiers d'un navire à l'autre, sous les embarcations qui amenaient les groupes d'invités. Des fusées de petits cris partaient de l'échelle encombrée, aux coups du ressac poursuivant de sa caresse les pieds des danseuses qui sautaient sur la claire-voie, accompagnant de son murmure le frôlement des robes contre les tôles. Les accords d'une valse attaquée par la fanfare descendaient du pont, s'épandaient sur l'eau avec le caquetage et les rires des femmes en toilettes claires qu'on voyait là-haut, circulant entre les agrès, entre les bérets des matelots, ou penchées sur la bande étincelante de la lisse, sous le claquement des toiles de tente, dans le miroitement des rayons réverbérés par les flots, accrochés aux cuivres du bastingage, aux ors des uniformes, aux aciers des armes. Tout était mouvement, bruissement, éclat, ondes de clartés et de sonorités lointaines ; tout respirait la gaîté grisante, l'allégresse martiale de ces joies brèves sur les grands meurtriers sévères. Quelle puissance de vertige a le plaisir, quand il se déchaîne une heure dans ces ateliers de science et de mort, suspend des guirlandes de roses aux bouches des canons géants, tressaute sur les cales où dorment des monceaux de

poudre ! Quand la femme, maîtresse un instant du domaine interdit, apporte son sourire chez les moines, envahit leurs étroites cellules, joue de ses mains étonnées avec leurs engins farouches, amollit de sa grâce cette grandeur indulgente ! Rien n'exalte l'homme comme ces fêtes militaires à bord des vaisseaux : plus frêle et plus tentante parmi ces rudesses, enivrée des musiques, de l'air trop vif, de la lumière trop éblouissante, la femme semble une proie toute offerte en folie, prête à fuir avec les maîtres de l'espace vers ces libres horizons, dans la fascination complice qui émane de la beauté du cadre, dans la fureur de vie chaude qui monte de la mer ensoleillée.

Je regardai Jean : maussade et ennuyé au départ, l'ombre du navire avait fait de lui un autre homme. Ressaisi par le pli de l'habitude, par la chaîne d'enchantements pareils que la magie du souvenir déroulait en lui, électrisé par la vibration universelle autour de nous, il avait dans le regard et dans toute sa personne le redressement d'avant le combat possible. Dans le sang qui lui venait au cœur, à cet instant, je crois bien qu'on eût trouvé toute l'effrayante fécondité de la mer. Il sauta sur la claire-voie, il gravit l'échelle, du pas d'un homme qui met le pied chez soi, un chez-soi de force et de joie. L'excellent amiral nous reçut à la coupée avec une cordiale bienvenue. Je ne l'avais pas revu depuis longtemps ; nous avions franchi ensemble plus d'une étroite passe diplomatique ; il me prit sous son bras pour deviser du temps jadis et de ce que j'allais faire en Égypte. – « Quant à d'Agrève, ajouta-t-il, je le laisse à ces dames : elles *se languissent* de lui, comme disent nos Provençaux. »

Une foule élégante se pressait sur le pont, entre les fleurs et les plantes vertes qui masquaient les tourelles : officiers accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, oisifs et

touristes venus de toutes les stations de la Corniche, étrangères et Parisiennes de grand vol, amenées par les yachts de Cannes ou de Nice. Groupée sur des affûts à l'arrière, la coterie de la haute vie regardait danser les aspirants et les jeunes filles, attendant que l'amiral vînt offrir son salon pour organiser une petite sauterie « entre soi ». À l'apparition de Jean, ce ne fut qu'un cri dans tout ce clan. – Comment ? Lui ! le transfuge ! Pas possible ! Ici, d'Agrève, venez vous confesser ! Qui vous a enlevé ? Où est-elle ?

Il me parut que mon compagnon répondait froidement à ces agaceries et qu'il se dérobait pour causer avec des camarades. Occupé moi-même par des connaissances de qui je voulais prendre congé, je le perdis de vue.

Quand je le rejoignis, l'après-midi s'avançait. Le soleil déclinait derrière les pins de la presqu'île de Giens : ses rayons rasants enfilaient le pont de la *Triomphante,* incendiaient les cristaux, empourpraient les fruits et les feuillages sur la longue table que les matelots dressaient à l'arrière. L'amiral fit interrompre les danses et pria ses invitées de s'asseoir au lunch qui devait être pour les plus pressés le signal du départ. Un appel de clairon rassembla les curieuses égrenées dans toutes les parties du navire.

Je vois encore la place où nous étions à ce moment, appuyés sur l'habitacle de la boussole, tout au bout de la dunette. À l'invitation de l'amiral, deux personnes accoudées sur le couronnement se retournèrent : l'une toute jeune, l'autre âgée, et qui paraissait la mère de sa compagne. Je les avais croisées deux ou trois fois sur le pont, pendant le bal : leurs figures m'étaient inconnues, je les prenais pour des étrangères ; d'autant plus qu'elles semblaient avoir peu de relations dans le monde qui nous entourait. Elles causaient à

part, contemplaient la mer et le spectacle animé de l'escadre ; la jeune femme ne dansait pas, elle répondait distraitement aux galanteries des officiers présentés par l'amiral. Sa beauté avait attiré mes regards à la première rencontre ; et je me souviens du rire que fit éclater, dans un groupe où je me trouvais, l'hommage involontaire d'un vieux quartier-maître : tandis qu'elle examinait la machine, le matelot, tout benoît d'admiration, n'avait pu retenir derrière elle ce cri : « Nom de nom, la jolie frégate ! »

Cette beauté me frappa plus vivement encore quand l'inconnue se tourna vers nous, redressant sa taille cambrée sur la lisse. Souple et svelte, sa personne brisait à ce moment le faisceau lumineux que le soleil plongeant dardait sur l'arrière du navire. Debout dans cette gloire d'apothéose, détachée sur le globe rouge, elle était vêtue de la clarté vermeille. Sa robe rose baignait dans ce feu liquide ; il semblait couler de l'épaisse chevelure, tordue négligemment en un seul nœud sur la nuque : des cheveux blonds fulgurants, dont les tons clairs et chauds faisaient songer à un rayon de miel bruni par places. Quelques boucles, chassées sur le col par la brise, étaient d'un or si pâle qu'elles continuaient sans transition les grappes de mimosa pendantes de la capote : un chapeau de paille légère où elle avait épinglé les fleurs communes de la saison, rameaux de mimosa et bouquets de violettes. Le coloris ambré du visage et de la gorge gardait un reflet de l'opulent diadème qui chargeait cette petite tête au modelé délicat. Les traits, fins et réguliers, empruntaient une expression énigmatique à deux grands yeux étrangement graves, étrangement fixes sous l'arc volontaire des sourcils ; leur calme profondeur bleue attirait et inquiétait comme celle du gouffre de mer qu'ils venaient de regarder. Il y avait sur toute cette physionomie une douceur égarée ; elle me donna une impression indéfinissable que je ne puis rendre,

que vous avez tous ressentie au passage de certaines créatures : elle n'était pas là où elle était, elle venait d'un autre monde qu'elle portait partout avec elle.

La jeune femme s'avança vers nous d'un pas lent et rythmé ; avec je ne sais quoi d'automatique dans la grâce de sa démarche, l'impulsion d'une Force étrangère et supérieure, du vent dans le vol de l'oiseau. Elle s'arrêta, le buste haut, un fier mouvement du col en arrière sa belle main distraitement posée sur le cristal de la boussole ; de l'aiguille bleuissante qui tremblait sous cette main, il semblait que le magnétisme passât à cette minute dans toutes ses veines. Et regardant bien en face celui à qui elle s'adressait :

— Amiral, je voudrais que vous me présentiez M. d'Agrève.

Ceci fut dit très sérieusement, très simplement, avec une volonté impérieuse sur le haut du visage, avec une petite supplication d'enfant sur les lèvres de la bouche si enfantine ; sans aucune des minauderies, des plaisanteries enjouées par lesquelles les femmes sauvent l'embarras de pareilles demandes.

— Comment ? Ce n'est pas encore fait ? – Notre hôte appela d'un signe l'officier, éloigné de quelques pas, occupé comme moi à dévisager la jeune femme. – Arrivez, mon cher, vous avez l'heur d'être réclamé par Madame…

L'amiral prononça un nom étranger qui me mit sur la voie.

— Vous mériteriez les arrêts de rigueur pour avoir tant tardé. Je vous consigne à ces dames. Faites-leur les honneurs de mon bord et de mon goûter.

Jean s'inclina avec le salut glacial qui lui était habituel quand on forçait à l'improviste son intimité. Lui aussi, cependant, tandis qu'il faisait ces deux pas, il me parut porté par une Force étrangère et dominatrice. Oui ; si d'aventure, dans ce calme soir, un violent coup de mer eût brusquement secoué le navire et jeté ces deux êtres l'un contre l'autre, je n'aurais pas eu plus réellement la sensation d'une puissance élémentaire jouant avec ces faibles atomes. Lui aussi, – pourquoi ai-je remarqué ce détail ? – il frôla de ses doigts l'aiguille d'aimant d'où la belle main venait de se retirer.

Mon ami offrit son bras et conduisit les deux dames à la table du lunch, non loin de la place où l'amiral me retint. Je l'observai curieusement : contraint d'abord, il s'anima bientôt, se détendit, se mit à parler avec gaîté, la gaîté du voyageur heureux sans savoir pourquoi, quand il part sous le premier rayon de soleil du matin. Je n'entendais pas ce qu'il disait ; mais je connaissais bien mon Jean ; je savais ce que signifiaient ces accès d'éloquence fiévreuse succédant au mutisme accoutumé, ces éclairs du regard où brillait le feu du démon secret, cet air de machine sous pression, comme nous l'appelions, qui jetait soudain un rayonnement tendre et hardi sur le masque de froideur voulue.

Sa voisine répondait à peine. Je ne surpris pas un geste de coquetterie dans l'immobilité qu'elle gardait. D'où venait à cette singulière femme le voile d'extase qui transfigurait son visage ? De ce qu'elle entendait ? De ce qu'elle voyait ? À son attitude, au pli de son front et à la contraction de ses sourcils, on la sentait attentive, toute pénétrée par les mots qui tombaient dans son oreille ; mais les grands yeux graves regardaient droit devant eux, très loin, sur la mer où l'enchantement du soir descendait avec les teintes roses et lilas du crépuscule ; bien loin de nous tous et de l'homme qui

parlait, ces yeux rêvaient dans les palais de mirage édifiés sur les eaux assoupies. Je croyais deviner un effort de dédoublement chez cette enfant silencieuse, comme si son regard emportait dans ce lointain monde de songe les mots recueillis par l'oreille, pour les agrandir, les métamorphoser dans la beauté des choses, pour fuir avec eux à perte de ciel et aller les comprendre ailleurs.

Les convives se levèrent, prirent congé. La cloche du bord piqua le quart de six heures. Je n'avais plus une minute à perdre avant le passage de mon train. J'appelai Jean.

— Tu me vois désolé, dit-il. L'amiral fait armer un canot pour ces deux dames. Elles n'ont personne pour les accompagner. Il me prie de les conduire à terre. Je ne t'offre pas de te prendre : les femmes, on ne sait jamais quand c'est prêt à embarquer ! – Service commandé, ajouta-t-il, avec une nuance visible d'embarras dans le sourire. – Mais j'espère bien te rattraper encore en gare.

— Ne te gêne pas, Jean. D'ailleurs, nous nous reverrons bientôt. Je t'attends prochainement à Port-Saïd ou à Suez : ce sera bien le diable si le bateau que tu commandes ne fait pas route par le canal. Adieu, mon Jean : que l'île déserte te conserve heureux !

Je le regardai affectueusement au fond des yeux. Crut-il à une ironie dans les miens ? Il se détourna avec un imperceptible mouvement de contrariété.

— Mais non, au revoir… à tout à l'heure !

Je hélai Savéû. Le *Souvenir* démarra. Nous étions loin du cuirassé, quand un canot blanc nous rejoignit, évita notre arrière sur l'eau déjà sombre, nous dépassa de toute la vitesse de ses six avirons. L'embarcation portait les deux dames

avec d'Agrève. Il avait renvoyé le maître timonier et pris galamment la place de cet homme à la barre. Au passage de mon ami, je le saluai d'un geste et d'une parole, bord à bord. Il ne me vit pas, ne m'entendit pas : ses yeux étaient rivés sur une petite main qui balançait en jouant la poignée du gouvernail.

— Couvre-toi, Hélène, le temps fraîchit, dit la voix de la vieille dame.

Jean se leva pour aider celle qu'on appelait Hélène à passer un manteau. Dans le mouvement qu'il fit, son sabre accrocha la drisse du pavillon ; la légère étamine s'abattit à mi-mât ; il n'y avait plus un souffle de vent ; elle s'affala contre le bâton.

— Tiens, dit Savéû, voilà le pavillon du capitaine en berne ! Il n'a pourtant pas l'air d'un qui porte la mort !

La remarque joviale du matelot me donna froid jusqu'au fond de l'âme. Quelques instants encore, je distinguai dans les ténèbres croissantes le fantôme blanc qui fuyait, l'élégante silhouette de mon vieux camarade devant le signe du deuil marin, et, comme une phosphorescence de la mer, l'irradiation fauve de cette couronne blonde qui semblait absorber toute la lueur du petit fanal allumé à l'avant. Ils disparurent.

Machinalement, je me répétais, en les associant déjà, ces deux noms : Jean… Hélène…

Je courus à la gare. Mon train stoppait ; je cherchai Jean sur le quai ; je ne le vis point ; je ne l'ai jamais revu.

Pardonnez-moi de m'être attardé à ces souvenirs. Ils ne sont pour vous qu'un préliminaire de ce que vous attendez ;

pour moi, ils sont le principal, ils ont le charme des dernières bonnes journées avant une large entaille dans ma vie intime. J'ai eu du cœur autrefois, on n'est pas parfait : j'en avais mis le plus gros morceau dans cette amitié. – Ah ! mon pauvre Jean ! – À lui maintenant, à eux de vous conter le reste.

Notre vieil ami lut durant plusieurs heures de nombreux extraits des lettres et des cahiers qu'il avait entre les mains. Il nous a donné l'autorisation de transcrire les parties où ses auditeurs avaient paru prendre quelque intérêt. Nous n'en reproduirons ici que les passages essentiels, ceux qui résument le mieux les diverses phases et les moments décisifs de cette histoire sentimentale.

MIDI

« Spero di dire di lei quello che
mai non fu detto d'alcuna… »

(Dante, *Vita Nuova*.)

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 13 mars 1883. – Voyons, voyons : il faudrait faire le point et prendre hauteur. Récapitulons : une retraite au désert et ses effets ordinaires, toutes les énergies concentrées, l'imagination et le cœur plus sensibles aux premières impressions du monde, comme la rétine aux premières lueurs après un séjour dans les ténèbres ; une fête à bord, le sortilège accoutumé de ces réunions, l'atmosphère capiteuse qui métamorphose la mer en une coupe pétillante de mousse de champagne ; une jolie, oh ! très jolie femme, ne marchandons pas ; ma vanité piquée par son choix, ma curiosité par le silence qui a suivi son appel, par l'énigme indéchiffrable de ce visage, de ce regard ; notre fuite sur la mer endormeuse de volonté, conseillère d'amour, à l'heure pâle où les eaux sont moites de volupté dissoute, à l'heure sombre où elles boivent l'humide langueur des feux d'étoiles ; les sens émus du grand émoi de la vie universelle, si douce à l'anuiter ce soir, la promenade tardive sur le chemin d'Hyères, dans le parfum des champs de roses et de tubéreuses assoupies, – je ne sais qui l'a voulu, elle ou moi, elle et moi, j'ai reconduit ces dames jusqu'à leur porte. L'adieu sur le seuil de cette

porte, l'invitation à la venir voir : politesse obligée ; pourtant quelque chose tremblait dans cette voix grave, quelque chose implorait sous la formule banale. Enfin mon retour léger sur la route, avec dix ans de moins, derrière le léger fantôme déjà maître de tout l'espace devant moi, déjà incorporé à cette mer où je le cherchais, après tant d'autres, comme tant d'autres, pendant que Savéû me ramenait à l'île… Un chant de pêcheur était si triste, à la pointe de Bagaud…

Eh bien ! quoi ? Connu, tout cela. Cas simple. Connue d'avance, la suite, si je me laisse amarrer : brèves ivresses, souffrances stupides, perte du libre Jean reconquis ; et des histoires, des ennuis, des journées gâchées pour une minute de trompez-moi-le-cœur !

… Où diable l'avais-je vue ? Très certainement, je l'ai croisée dans le monde, à Paris, trois ou quatre fois. J'ai immédiatement reconnu ce regard, il avait déjà pesé sur moi, et cet air de sibylle, de créature seule et secrète, avec les deux expressions qui alternent sur ses traits : un étonnement doux devant la vie, une fierté farouche de la bien souffrir. C'est singulier : j'ai le souvenir d'un arrêt d'attention, à chacune de ses rencontres, – la sonnerie de l'*avertisseur* du dedans avant l'arrivée de quelque chose, le tremblement dont parle si bien, dans la *Vie Nouvelle,* celui qui voit passer pour la première fois sa glorieuse Dame : « En ce moment l'Esprit de la Vie, qui réside dans la plus secrète chambre du cœur, commença à trembler avec tant de force que le mouvement s'en fit ressentir dans mes plus petites veines. » – Et je me rappelle aussi mon recul subit, instinctif, comme au bord d'un gouffre ; si bien que je ne crois pas avoir demandé comment elle se nommait. En vérité, j'aurais été incapable, quand l'amiral a dit ce nom, de le remettre sur ce visage très présent à ma mémoire ; mais présent comme une obsession qui

revient dans les songes, sans rattachements précis à la vie localisée, datée, où les personnes que l'on connaît ont leur casier.

Une figure énigmatique ! C'est le piège habituel, et si grossier ! Ne sais-je pas que l'énigme de la femme est presque toujours à fleur d'épiderme, dans certaines combinaisons de lignes, certains arrangements de physionomie, sinon même dans un sourire appris devant le miroir ? Sous ses dehors mystérieux, le sphinx ne cache le plus souvent qu'une désespérante banalité. Je soupçonne M[me] Joconde elle-même de nous en imposer à peu de frais ; elle fut peut-être dans la pratique quotidienne une bourgeoise comme toutes celles de sa rue. – Laissons tomber l'agréable excitation d'un beau soir. Il va faire jour dans quelques heures : j'irai relever la compagnie de perdrix qu'on m'a signalée à la Sardinière ; je lirai au retour un bon livre. Après demain, je pousserai une reconnaissance à Toulon : on parlait sur la *Triomphante* d'un prochain mouvement dans le personnel. Et nous ne penserons plus à la perturbatrice d'aujourd'hui. Assez de jolis vautours t'ont rongé le cœur, mon petit Prométhée : tu vas me faire le plaisir d'en ménager les restes.

14 mars. – Monté à la Vigie, en revenant de la chasse. La longue-vue s'est tournée vers Hyères, cherchant l'emplacement de la villa. Est-ce la seconde, ou la troisième, la plus blanche, dans ce groupe du quartier neuf ? Non, c'est celle-ci. Pourtant, celle-là… on jugeait mal, la nuit… Allons, encore un peu, et toutes les maisons seront sa maison ! Comme c'est loin, Hyères !

Une fière collection de corvées m'appelle là-bas, politesses dues aux vieilles connaissances retrouvées sur la

Triomphante. Je paierais cher pour voir ma tête de grotesque, lorsque je ferai de longs détours, comme un écolier peureux, afin d'éviter cette seule porte. Me voilà bien, avec mon défaut de mesure, toujours aux extrêmes ! Il faudrait être un sage, mais non un rustre. De par toutes les lois de la civilité puérile et honnête, je dois une carte à ces femmes qui ont été si simplement prévenantes ; à la vieille dame, tout au moins. Puis-je m'éclipser comme un goujat, après notre promenade nocturne ? – Pourquoi parlait-elle si peu, durant cette promenade ? Elle ne disait rien et je l'entendais constamment, comme on entend la parole intérieure de la mer calme. – Si je plonge sans donner signe de vie, après ma promesse de visite, comment me jugeront-elles ? Un matelot mal élevé, un fat qui veut se faire désirer, un serin qui tremble pour sa vertu : il n'y a pas d'autres qualifications. Et je serai encore plus mal noté sur les papiers du grand chef ; l'amiral paraissait désireux de complaire à ces dames ; elles lui diront que je dédaigne ses amies, qu'elles ne sont pas assez gratin pour moi… Il a horreur des officiers à prétentions, il appuie déjà assez mollement ma demande d'un bateau. – Ah ! le subtil logicien que tu fais, Satan, toujours inventif en ingénieuses raisons ! – Je ne m'arrêterai pas à Hyères. Je filerai sur Toulon.

16 mars. – Je ne suis pas allé à Toulon. L'express de Cannes passait, je l'ai pris. J'ai fait là une tournée de visites, au grand étonnement des bonnes amies : elles croyaient à un retour de l'enfant prodigue ; j'ai relancé au cercle et sur la Croisette tous les professionnels de l'indiscrétion parisienne. J'espérais tirer au clair le mystère de cette existence qui m'intrigue ; à peine si la belle muette m'a donné quelques indications sur son état civil, durant nos entretiens de l'autre

soir. La fête de l'amiral défrayait encore les conversations ; je n'ai pas eu besoin d'une diplomatie très savante pour les arrêter sur la personne dont je voulais entendre parler. Mes coups de sonde répétés ont ramené des renseignements assez vagues ; par extraordinaire, ils n'étaient pas assaisonnés des médisances attendues.

On la connaît peu dans nos milieux parisiens, elle n'y fait que de rares apparitions. Élevée en province, elle a été mariée très jeune, dès son entrée dans le monde, à un étranger : un descendant de ces familles phanariotes dont les noms sonnent pompeusement dans l'histoire, et qui émigrèrent de Constantinople en Russie pour fuir les persécutions, lors de la guerre de l'indépendance grecque. Ce prince exotique, avarié par un long et joyeux abus de la vie de Paris, cherchait à se refaire sur le marché matrimonial ; la jeune fille était riche, les parents ambitieux ; il semble que ce mariage n'ait accouplé, comme tant d'autres, qu'une fortune et une vanité, aux dépens d'une enfant ignorante et obéissante qui faisait l'appoint du troc. Elle a vécu plusieurs années loin de France, en Lithuanie, où le prince, remis à flot, a remonté une grande exploitation agricole. Il est retenu dans ses terres par les charges de cette entreprise, par les incommodités venues avec l'âge, et aussi, prétend-on, par une ancienne liaison renouée là-bas. Trop délicate de santé pour supporter les hivers dans ce climat, la jeune femme revient les passer depuis deux ans sur le littoral méditerranéen, près de sa mère. Ces stations de plus en plus prolongées, – on l'a rencontrée l'été dans une ville d'eaux des Pyrénées, – feraient croire à une séparation de fait, discrète et sans éclat.

Cannes avait tout d'abord fixé le choix des deux femmes. Les habitués de la Croisette virent arriver cette belle recrue, l'an dernier ; elle brilla dans toutes les fêtes de

la saison, elle se prêta au mouvement bruyant de la vie de plaisir ; sans entrain, semblait-il ; indifférence ou coquetterie, elle accueillit comme un passe-temps les empressements dont elle était l'objet, elle ne fit pas entre les soupirants de ces distinctions dont on eût pu jaser. Cet hiver, on ne l'a plus revue à Cannes : ces dames sont établies à Hyères ; elles mènent une existence assez retirée, dans la petite ville soustraite aux agitations élégantes de la Corniche.

J'ai tâté les plus méchantes gales de la colonie parisienne ; je les ai trouvées à court d'histoires sur une personne que sa position et sa figure désignent pourtant comme une proie. On ne lui prête point d'aventures, sa conduite n'a pas donné prise à la chronique, on en parlerait plutôt comme d'un manquement au premier devoir social, qui est pour chacun de fournir quelques aliments à la curiosité blasée du monde. Les femmes la jugent insignifiante ; nulle aigreur dans leurs remarques, néanmoins, puisqu'elle ne leur a disputé aucun de nos jeunes seigneurs. Les hommes rendent justice à sa beauté ; mais elle passe pour ennuyeuse. Ces messieurs ont tout dit, quand ils ont laissé tomber d'un air détaché la phrase habituelle : « Jolie… manque de montant… » Aucun de nos grands stratégistes ne l'a honorée d'un siège qu'ils craignent long, et difficile, d'après toutes les vraisemblances. Bref, elle n'est pas cotée dans le monde où l'on fait et défait les réputations : on n'y a pas daigné détruire celle-là.

18 mars. – Voilà qui passe toutes les surprises de ma vie. Non, la plus folle imagination de romancier n'égalera jamais les coups imprévus de la réalité. Je hausserais les épaules, si je lisais dans un conte ce qui vient de m'arriver, je me tâte

pour savoir si je rêve. Cela est, pourtant ; ou bien je ne suis pas ici, cette terre n'est pas sous mes pieds, ce ciel n'est pas sur ma tête !

Un de mes camarades de l'escadre est venu hier matin tirer quelques faisans à Port-Cros. Après déjeuner, il m'a offert de m'emmener dans sa baleinière ; il m'engageait à prendre avec lui le train de Toulon, pour aller aux nouvelles. On va armer deux avisos de la réserve, paraît-il, les deux commandements seraient dévolus à des officiers de notre grade, les têtes de listes se remuent. J'ai accepté la proposition. Un bon vent nous a portés sur la terre, nous étions à Hyères bien avant l'heure du train, j'avais du temps à perdre en ville. J'ai sonné à la porte de la villa des Cyprès. Pouvais-je moins faire ? Vraiment, je n'ai pas cherché l'occasion. J'avais mes deux cartes toutes prêtes : c'était l'heure de la promenade, quand chacun est sur les routes.

Une servante ouvre la grille, m'introduit dans un petit jardin montueux, tout égayé de soleil parmi les iris et les roses. Sur la haie de jeunes cyprès qui cache le mur du fond, les rosiers grimpants enlacent de leurs guirlandes les sombres quenouilles ; je ne l'avais remarquée nulle part, cette alliance inattendue des fleurs souriantes, intimidées de leur hardiesse sur les arbres funéraires, plus roses et plus souriantes dans ce feuillage de deuil. – Elle était là, seule, vêtue d'une étoffe blanche, les mains croisées sur les genoux, assise sur un banc de marbre au pied des cyprès. Des corolles défleurissantes neigeaient sur ses cheveux nus ; ils ceignaient le front d'un large voile de soie lumineuse, prisme où jouaient les rayons qui filtraient à travers la haie noire. Le regard perdu dans la clarté lointaine, au delà des étangs morts qui vont vers la mer, elle suivait au ciel des îles la fuite des foulées de nuages. Elle ne faisait rien ; pas de livre, pas

d'ouvrage de main à ses côtés ; immobile, blanche statue de l'attente, elle semblait réfugiée quelque part en dehors du temps et du monde.

Quand elle se retourna au bruit de mon pas, je ne vis ni surprise ni mouvement sur ses traits ; elle me reçut d'un air naturel, comme si cette heure m'eût été précisément assignée, comme si je fusse venu pendant des années à cette place. Je pris une chaise volante vis-à-vis du banc, je me mis en frais de conversation. Nous échangeâmes quelques propos sur la fête qui nous avait réunis ; ce sujet épuisé, l'entretien languit. J'abordai les thèmes habituels du bavardage mondain, la liste des connaissances que nous devions avoir en commun, les derniers événements de la saison, le théâtre, les livres nouveaux ; je ne me sentais pas suivi sur ces terrains de vaine pâture, affectés par la routine aux premières rencontres entre deux esprits qui s'ignorent mutuellement. Quelques phrases distraites, quelques monosyllabes d'approbation, c'étaient ses seules réponses. Au début, je lui savais gré de ne pas me servir la médisance épinglée à chaque nom d'homme ou de femme que je prononçais, le jugement tout fait sur le roman ou sur la pièce à la mode. Bientôt, à bout d'efforts, j'en vins à des suppositions désobligeantes : mes amies de Cannes auraient-elles raison, cette belle personne serait-elle un peu simplette ?

J'hésitais entre cette explication de son mutisme et une autre interprétation plus irritante pour moi : par instants, je croyais deviner chez elle l'inattention indulgente de l'auditeur sérieux qui entend le babil d'un enfant ; l'étonnement d'un poète absorbé dans la contemplation des étoiles, et qu'un pédant de collège questionnerait à ce moment sur les matières de l'examen scolaire. De plus en plus gêné, gagné par ce lourd silence, par le malaise et l'émotion

du regard fixé sur moi, je hasardai quelques demandes maladroitement intimes, quelques allusions à ce qui pouvait occuper une pensée si détachée des intérêts mondains. Brusquement, une vague de détresse passa au fond des yeux que j'interrogeais : assombris de tout le courage rassemblé, ils jetèrent un aveu dans un éclair. Elle se leva. – Quoi qu'il arrive de nous dans la suite, je vivrais cent ans que je n'oublierais pas ce geste, ce lieu, cet instant.

Elle se leva, fit un pas vers moi, d'un mouvement somnambulique, un mouvement involontaire et doux où aboutissait toute la force de toutes les planètes attirées. Ses mains s'abattirent sur mes épaules, sa tête s'inclina, ses yeux éperdus versèrent toute son âme dans les miens ; et des lèvres rapprochées à toucher mon front, ces mots qui jaillissaient du plus profond de l'être, de la première parcelle où s'éveilla notre première lueur de vie au sein de notre mère, ces mots tombèrent, effarés et suppliants :

— Aimez-moi. Voulez-vous ? Je vous attends depuis si longtemps !

Debout, palpitante, drapée dans sa robe blanche contre les cyprès, grand lys vivant érigé entre leurs fuseaux noirs, elle épiait ma réponse ; ses mains cherchaient les miennes, son regard, déchargé de la résolution qui l'avait enfiévré, implorait avec l'angoisse de la victime livrée au couteau.

Je ne sais trop ce que je balbutiai dans mon trouble ; des pauvretés banales et bêtes : protestations touchées, invitation à réfléchir ; elle ne me connaissait pas, je la ferais souffrir ; et je la suppliais avant tout de se remettre ; on pouvait l'apercevoir de la villa, dans ce jardin découvert.

— Qu'importe ? Le monde n'existe pas pour moi. M'aimerez-vous ? Tout ce qui n'est pas cela me laisse indifférente. Vous me jugerez mal, mon action est folle, on ne se livre pas ainsi à un inconnu. Vous n'êtes pas un inconnu. J'ai réfléchi, plus que vous ne croyez : depuis deux ans je vous cherche, sans pouvoir vous joindre. Si vous n'étiez pas venu, je serais allée à vous. Je sais que je souffrirai par vous : tant mieux. Je n'ai pas vécu, je veux vivre, et par vous seul je puis vivre. Je le sais. Ne me demandez pas d'expliquer comment et pourquoi, je suis trop ignorante pour parler. Mais je le sais. Je me donne toute, pour toujours, vous le sentez bien. C'est à vous que je suis envoyée.

Elle me rappela alors les quelques rencontres dont j'avais un souvenir persistant et vague, semblable à l'image laissée dans l'œil par les météores qui sillonnèrent la nuit, retinrent un instant le regard, tandis que l'esprit occupé ailleurs n'accordait qu'une attention passagère à cette secousse nerveuse. Elle précisa les circonstances. Elle avait cherché, elle n'avait pas trouvé le moment et l'intermédiaire qui nous eussent rapprochés. D'autres fois, elle s'était inutilement rendue à des réunions où l'on m'attendait, où je n'avais point paru. Les menus faits qu'elle groupait et réveillait dans ma mémoire, la connaissance qu'elle montrait des moindres détails de ma vie, tout me prouvait sa véracité, son obstination à cette inexplicable poursuite.

L'étrange créature avait repris son sang-froid, elle parlait avec l'accent tranquille du juge qui lit les considérants d'une sentence et commente la loi souveraine. Je me débattais contre l'invraisemblable.

— Mais par quoi ai-je mérité à ce degré votre faveur ? Vous ne savez pas ce que je vaux, ni si je vaux quelque

chose. Vous êtes belle, adulée, sans doute, courtisée par tous les jeunes gens qui vous entourent. Un inconnu, étranger à votre milieu, à la société de votre âge et de vos goûts, recevrait ce don inestimable ? Dites que vous ne vous jouez pas de moi !

— Oh ! non, mille fois non ; et vous le voyez assez ! Je ne puis expliquer ce que j'ignore. Je pourrais vous donner, je me donne à moi-même quelques raisons. Je pourrais vous dire… Mais non, à quoi bon ? Encore une fois, je ne sais pas pourquoi je vous appartiens toute, depuis longtemps : je sais seulement que je vous appartiens à jamais, si vous le voulez.

Et de nouveau, un élan intérieur la souleva, elle se pencha sur moi, avec son humble prière désespérée dans les yeux, dans toute sa personne offerte. La grille du jardin cria sur ses gonds : des visiteurs entrèrent. À grand'peine, je trouvai devant eux quelques phrases de politesse : je m'excusai sur l'heure du train et pris congé, en promettant de revenir. Le trouble où j'étais ne me permettait pas de poursuivre une conversation banale.

Je n'ai pas pris le train. Je suis revenu dans mon île, remué comme l'est aux soirs de tempête cette mer qui me portait.

… Que dois-je penser ? Est-ce une dévergondée, une malade, une pauvre folle détraquée par un chagrin secret, une imagination déséquilibrée par la lecture des romans ? La raison ne fournit pas d'autres explications. Sur mille hommes de sens rassis que je consulterais, pas un ne conclurait différemment. Ils hésiteraient, cependant, s'ils l'avaient vue, si simple, si vraie, s'ils avaient entendu ce cri sincère. Aucune des roueries que je connais bien ; et rien qui sentît l'impudeur, dans la douloureuse audace de cette enfant of-

frant son âme, sans songer à faire les réserves temporaires qu'elles font toutes pour leur corps. L'accent était si grave, si honnête, dans cette folie de passion, que je n'ai pas eu un instant les pensées qu'une pareille aventure autoriserait : accepter comme une fantaisie ce qui en avait toute l'apparence, prendre le plaisir facile et charmant qui n'engagerait à rien, cueillir le fruit tombé sur ma route et passer outre. – Non, si inconséquente que fût son action, cette créature humaine ne jouait pas avec le mystère de la vie ; elle ne proposait point le pacte habituel des galanteries mondaines. Elle ne m'a pas donné une seconde la sensation d'une femme en quête de plaisir. J'ai entendu mes hommes mortellement blessés, quand ils demandaient à boire : ils avaient cette voix, ce regard.

HÉLÈNE À JEAN

« Ce soir, 19 mars.

« Vous n'êtes pas revenu. Vous me méprisez ? Il faut que je vous écrive : je ne sais rien dire quand vous êtes là. Écoutez-moi. Je ne suis pas si folle. D'autres ne vous auraient point parlé ainsi, dès le premier jour. Pour moi, ce n'était pas le premier jour. J'ai continué devant vous un long, un ancien aveu.

« Je vous vis pour la première fois, je vous l'ai dit, il y a deux ans, dans le lointain pays où je vivais exilée, isolée, malheureuse. Vous faisiez partie de la mission militaire envoyée aux funérailles de l'empereur assassiné. Vous êtes venu un soir dans une maison russe où je me trouvais. Je vous entends encore racontant le drame, peignant les scènes tragiques dont la grandeur passait dans vos paroles ; je vous

écoutais, mon indifférence habituelle m'avait quittée. Vous compreniez tout ; j'aimais votre façon de regarder dans cette tombe, vous saviez si bien les choses de la mort, auxquelles je songe souvent. Vous ne m'avez pas aperçue, ce soir-là ; je ne vous en voulus pas, vous suiviez votre pensée, elle était plus grande et plus belle que moi. De ces journées émouvantes, je n'emportai qu'un souvenir : vous, votre personne, votre voix. Un de vos camarades, ami intime de ma famille, nous parla de vous ; tout ce qu'il racontait est gravé dans ma mémoire.

« Depuis, je vous ai vu, entendu de loin, durant mes courts séjours à Paris, dans les salons où nous nous sommes croisés, à l'exposition de peinture, à l'Opéra. Vous aviez l'air d'être comme les autres dans ce monde léger, et je sentais bien, moi, que vous n'étiez pas comme les autres ; tout ce que vous disiez était selon mon cœur. Vos moindres mouvements, d'instinct tout mon être les faisait déjà. Nos regards se cherchaient, s'évitaient ; les pauvres miens n'étaient pas assez forts pour vous amener ; mais, dans les vôtres, je sentais déjà venir votre âme, elle s'acheminait vers moi à votre insu. Je l'ai tant appelée !

« Sur le vaisseau, dans notre première conversation, quand vous m'avez laissé voir votre dégoût du monde, – ah ! il n'égalera jamais le mien ! – quand vous avez dépeint votre île et l'existence que vous y menez, j'ai reconnu mon plus cher rêve : tout a crié en moi que j'étais faite pour vivre là, de cette même vie, heureuse comme vous, avec vous, par vous, oh ! enfin heureuse !

« Voulez-vous que je le sois ? Entendez le cri de souffrance et de vérité que je n'ai pas su vous taire.

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

25 mars. – Ah ! c'est bien fini de mes doutes, de mes velléités de lutte ! Elle m'a pris comme la mer montante prend sur le sable la seiche que son reflux emporte, cette douce et déconcertante Hélène. Hélène… déjà ce nom s'enlace autour de chacune de mes pensées, liante caresse des roses de son jardin autour des cyprès. J'ai vécu les meilleures heures de ces journées chez elle. Chez elle ! Cette expression n'a pas de sens. Dans le salon de la villa, dans le petit cabinet où elle préfère me recevoir, rien ne décèle la présence habituelle d'une activité humaine. L'œil cherche vainement le livre, l'ouvrage, l'agencement de meubles, l'ordre ou le désordre des bibelots familiers, tous ces prolongements de la personnalité qui marquent sur un lieu l'empreinte de la femme, qui révèlent ses goûts, son caractère. À la villa des Cyprès, les pièces vides, impersonnelles, ressemblent à la chambre d'auberge qu'un voyageur vient de quitter, où un autre va s'installer pour quelques heures, où ces hôtes de passage ne laissent aucune ombre de leur âme sur les choses indifférentes. Cette singularité m'a donné d'abord une impression de froid ; elle ajoutait à la gêne du premier entretien, et j'en avais pris une prévention défavorable contre la femme moralement absente de son logis. Hélène s'en aperçut.

— Oui, me dit-elle, vous me cherchez où je ne suis pas. Si je suis ici quelque part, c'est dans les arbres et dans les fleurs de ce jardin, seuls objets participant de ma vie. Je n'ai jamais été chez moi dans les maisons où le hasard m'a retenue prisonnière, parce que je n'y ai pas aimé ni été aimée. Je me sentirai chez moi, pour la première fois, dans le lieu où j'aimerai et serai aimée.

Je commence à lire en elle, et je ne m'étonne point que le monde ne la déchiffre pas. Cette femme dit vrai, le monde n'existe pas pour elle. Hélène en est séparée par une impuissance organique à s'assimiler des éléments qui ne sont pas les siens, par un invincible redressement de la plante sauvage qu'elle est contre des formes de culture où elle ne peut pas se ployer. Combien je retrouve en elle de mon moi de vingt ans ! Sans affectation ni parti pris, elle demeure aussi réfractaire que pourrait l'être l'habitante d'une autre planète à tout ce qui constitue notre vie actuelle : soucis, plaisirs, curiosités, opinions, règles reçues, encombrements du cerveau et divertissements du cœur. Elle est tout amour et tout intuition de la nature, des beautés apparentes comme des lois permanentes et secrètes de cette nature. Son âme fermée n'a de communication avec personne, pas même avec sa mère, compagne timide, effacée, qui traite sa fille en enfant gâtée et difficile dont elle respecte l'indépendance. Cette fusion habituelle avec nos semblables, qui est pour beaucoup d'entre nous la respiration morale de l'individu humain, Hélène l'ignore et l'a transportée sur les plantes, les eaux, les bois, les cieux, sur les formes, les forces, les voix de la nature, seules confidentes de sa vie intérieure.

C'est une primitive, je ne trouve pas de mot plus juste pour me la définir. Égarée à notre époque de complications cérébrales et de formules qui emmaillotent la volonté, inintelligible aux gens de cette époque, je vois en elle la sœur attardée d'êtres très lointains, simples et puissants comme les énergies primordiales auxquelles ils obéissaient. La hardiesse tranquille de l'aveu qu'elle me fit, cette avance si contraire à nos mœurs, la soumission passive à l'appel d'une destinée qui l'exalte, l'indifférence pour nos grimaces usuelles, nos attitudes d'emprunt, notre trépidation intellectuelle, tout recule Hélène à son plan, parmi les femmes de la Bible et des

vieux tragiques grecs, instruments dociles du dieu intérieur qui les émouvait. Notre société ne peut juger équitablement cette primitive, pas plus que la foule ne peut apprécier dans nos musées les statues archaïques aux lignes trop sommaires, pas plus que cette foule ne devine la vérité humaine et la vie intense de ces corps à peine indiqués dans leur gaine de marbre.

Elle répugne aux confidences sur son passé. L'amour n'éveille pas en elle le premier besoin des cœurs qu'il envahit : déverser toute la vie antérieure dans la vie nouvelle que nous voudrions faire refluer jusqu'à nos origines, livrer au nouveau maître tout le patrimoine de joies et de douleurs qui ne fut amassé que pour lui. L'habitude de la défiance paraît si ancienne chez elle ! À grand peine, en quelques paroles rares et retenues, elle m'a laissé entrevoir sa formation d'enfant dans les chênaies du parc familial, la pénétration précoce de son âme par cette âme forestière, seule nourrice, seule maîtresse de son esprit. Au couvent où l'on essaya de l'élever, elle se ferma comme une fleur dans une atmosphère irrespirable, elle y resta farouche et malheureuse, en défense contre l'éducation formaliste, la dévotion apprise, la tyrannie des intelligences étrangères qui prétendaient façonner la sienne. Les notions abstraites, les idées desséchées dans les livres ne lui disaient rien ; son Dieu, elle le cherchait d'une adoration passionnée, mais dans un ciel tout différent de celui que ses institutrices avaient construit. Ses leçons efficaces d'idées, de sentiments, de piété, elle ne les recevait et ne les acceptait que des arbres, des étangs, des oiseaux du parc, éducateurs fraternels qui avaient seuls trouvé les chemins d'accès à l'entendement et à la sensibilité de leur élève.

De son mariage, elle parle à contre-cœur, très peu, comme d'une formalité accomplie sans elle, tandis qu'elle

était ailleurs, dans sa retraite idéale d'outre-terre. Hélène ne se plaint jamais de l'homme qui l'emmena un jour dans une nouvelle maison, où elle se sentit aussi étrangère qu'auparavant dans la maison paternelle, quand elle y rentrait en s'arrachant du parc. Elle n'accuse personne de son entourage intime. « Je ne les crois pas mauvais, dit-elle, mais ils sont autres, nous n'avons rien en commun, c'est un malheur pour eux et pour moi. » Un de ces nombreux malheurs que la vie apporte fatalement, une de ces catastrophes extérieures qui limitent notre personnalité sans l'entamer, ainsi lui apparaît le lien où elle est prise. Quand elle fait allusion à sa dépendance forcée, on dirait un infirme parlant du mal incurable dont il doit mourir, résigné à le supporter, mais ne concevant pas que le fléau crée une obligation et enchaîne la libre volonté, demeurée entière dans le corps paralysé.

— Oui, disait-elle hier, je viens à vous de tout moi, sans plus d'hésitation ni de remords que l'eau précipitée sur cette pente, quand elle abandonne le bassin où elle fut emprisonnée un instant, quand elle court à la mer où elle doit se perdre. Je vais de même me perdre en vous : pouvons-nous faire autrement, cette eau et moi ?

Sa pensée, accablée par le poids du sort hostile, se tourne souvent vers la mort libératrice. Rien de tragique, d'ailleurs, rien de lugubre, nulle emphase et nulle colère dans cette aspiration passionnée. Cesser d'être ce qu'elle est pour se mêler plus intimement à la nature qu'elle adore, pour s'y dissoudre et s'y retrouver avec d'autres éléments, ce rêve lui est aussi familier, aussi délicieux que pourrait l'être à d'autres le plus doux songe de bonheur terrestre. – Paroles apprises, pensais-je d'abord en l'écoutant ; mais non : à mesure que je la pénètre mieux, je la sens vraie et spontanée dans ce désir comme dans tout ce qu'elle me dit ; et je suis

tenté de croire qu'elle ne s'abuse pas sur le mystère physiologique qu'elle constate, lorsqu'elle ajoute :

— Mourir ne serait point pour moi une action violente ; il me semble parfois que je retiens ma vie par un effort de volonté, et qu'elle fuirait insensiblement si je la laissais aller, comme part l'oiseau captif quand s'ouvre la main qui lui comprimait les ailes.

À mes plaintes sur la contradiction qu'il y a entre ce vœu de fuite et son amour qui m'invoque, elle répond :

— Je vous aime, mais vous ne comprenez pas : vous serez pour moi le chemin enchanté vers la mort.

Et l'instant d'après, avec l'illogisme de la souffrance et de la passion, cette jeune vie se révolte, frémit de toutes ses puissances immobilisées ; c'est une autre Hélène qui se réfugie dans mes bras, qui murmure tendrement :

— Prenez-moi, emmenez-moi dans votre île, loin du monde qui me fut mauvais, près de mon bonheur qui est en vous. Je veux vivre ce bonheur !

La pauvre enfant me tend ses lèvres, altérées du souffle brûlant de vie qu'elles voulaient expirer la minute d'avant : dans ses yeux découragés qui s'ouvraient tout grands sur le vide, comme pour laisser une échappée plus facile à l'étincelle vitale, la flamme créatrice remonte et brille, chargée de la pure essence des soleils. Toutes les énergies de l'univers semblent emprisonnées dans ce sein qu'elles soulèvent, tout cet être charmant crie l'éternelle imploration : Créature passagère, je veux créer et mourir, adorer et nous perdre dans le double acte de foi, devant la vie et devant la mort ; c'est en moi la vie infinie qui se donne à toi un instant,

avant de passer par nous à d'autres et de nous rejeter tous deux dans le néant !

JEAN À HÉLÈNE

« Le 26 mars.

« Plaignez-moi, mon amie ; rappelé à Toulon par une affaire de service, j'y serai retenu deux jours ; et ne pas vous voir de deux jours me paraît déjà une peine au-dessus de mes forces.

« Qu'avez-vous fait de moi, Hélène ? Je me croyais bien protégé contre un retour des troubles d'autrefois ; j'avais gravi sur la montagne ces premiers sommets où les chimères ne nous suivent plus, et d'où l'on juge à leur juste mesure les pauvres illusions qui nous égaraient en bas. Soudain, vous vous êtes levée sur ma route ; vous m'avez appelé ; et ce n'était pas une de ces courtes voix humaines qui m'ont trop souvent fait redescendre, une des voix connues qui remontait derrière moi : je ne me serais pas retourné. Non, elle venait de plus haut, je ne l'avais jamais entendue, cette invocation de votre souffrance, de votre vérité, de votre sublime puissance d'amour. Qui êtes-vous donc, étrange apparition à peine entrevue, et que je ne puis confondre avec les réalités qui ont séduit mes yeux ? Êtes-vous, comme je le crois, l'immémoriale et l'éternelle, celle qu'on attend toujours et qui ne vient jamais ?

« Si c'est vous, depuis que je me connais, je vous cherchais sur ce globe ; mon inquiétude en a fait le tour, il est enveloppé du vain réseau de rêves qu'elle a tissé sur ce désert ; partout où j'ai passé, vous retrouveriez votre image gravée par mon attente, si c'est vous. Sur toutes les mers où j'ai

laissé mes jours, vous marchiez devant moi. La première fois, je me souviens, tout enfant, j'ai vu s'ouvrir cette porte de l'infini : on me conduisait de ma montagne à cette ville d'où je vous écris ; le soir, du tournant de la route qui débouchait sur la côte, entre des tamaris que je vois encore, – ils avaient votre grâce douloureuse dans leur triste émoi sous le vent, – ma future patrie m'apparut, elle m'appelait sous la lumière des étoiles ; oh ! oui, je me souviens de mon saisissement, de cette première sensation d'une belle chose qui ne finit pas. Dès cet instant, sur la mer révélée, une forme se leva ; elle était faite de tous les pressentiments, de toutes les divinations, de tous les espoirs ou les souvenirs de ciel qui emmènent parfois si loin les regards de l'enfant. C'était vous, Hélène ?

« Depuis, douces ou furieuses, les innombrables vagues qui m'ont roulé l'emportaient à l'horizon, cette forme unique de tous les désirs. Je ne l'ai pas une fois perdue de vue, durant tant de nuits, penché sur le chemin blanc que le sillage du navire laisse dans les ténèbres, sous les cieux que vous connaissez, et sous d'autres dont les astres plus pâles ne vous virent jamais. Je la suppliais de se laisser prendre, la fugitive, j'ai cru la tenir à de courtes heures menteuses, comme nous croyons, aux parages brumeux, toucher des îles imaginaires qui ne sont que nuages et s'évanouissent. Ce n'était pas elle encore que mon erreur avait saisie, ce n'était pas vous ! Oh ! si c'est vous, cette fois, dites-le, mais que ce soit éternel ! Il est trop tard, je ne veux plus m'arrêter que là où je mourrai.

« Sinon, laissez-moi à ma raison désabusée. Je me tenais si assuré dans cette certitude, acquise par l'expérience : on ne l'atteint pas, l'insaisissable création de notre désir, elle se montre sur cette terre sans se donner, pour nous entraîner

ailleurs où elle est peut-être. Hélène, n'essayons pas de réaliser l'idéal, si nous ne devons pas le réaliser tout entier. On vit tant bien que mal dans le renoncement à l'impossible ; on ne vit pas d'un mensonge. Ne me trompez pas, ne nous trompons pas. Mais si c'est vous, dites-le, et venez alors ; restez, éployez vos ailes à l'avant de ma pauvre barque, menez-la au bonheur, soyez la Vierge d'or que nos pères sculptaient et priaient à la proue de leur vaisseau.

« Dites que c'est vous, je le crois, Hélène ; et pour toujours, comme cette fleur tombée à vos pieds, quand je vous quittai dans le jardin, comme ce rayon de soleil posé sur l'un d'eux, mon adoration demeurera sur ces pieds que je baise humblement.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Ce 27 mars.

« Oui, c'est moi. Ce que vous cherchiez, je veux l'être, je le veux tant, que je le serai un peu. Vous ajouterez le reste. Vous me ferez à l'image de votre rêve. Dieu fait ainsi ses créatures, il aime en elles ce qu'elles retiennent de lui. Déjà, ce matin, je sens une parure sur moi : c'est votre pensée venue dans votre lettre ; pour l'avoir reçue, je vais être tout ce jour trop belle aux yeux de tous.

« Vous vous souvenez mal : je ne fuyais pas devant vous, sur les terres et sur les eaux ; je vous suivais, je vous appelais du fond de toujours, avant de naître et depuis que je suis née. Enfant, j'appartenais déjà au temps présent, au temps vrai qui pour moi a commencé en vous. Je me rappelle !

Souvent, le soir, écoutant à ma fenêtre le cri des oiseaux sauvages, je les envoyais dans la nuit pénétrer ma destinée ; ils me répondaient de bien loin par une plainte humaine dont j'adorais l'angoisse. Le matin, quand tous dormaient dans le grand château rouge et gris, je sortais pour aller au bord de la rivière longue, qui passe sous les bois en pleurant. Je regardais les insectes tenter les poissons, les fleurs baigner voluptueusement dans l'eau, les iris et les joncs abriter des mystères : j'écoutais les oiseaux chanter la joie de vivre. J'étais jalouse. J'enviais les ailes des oiseaux, l'agilité des mouches, la fluidité de l'eau, la vie positive des plantes. De tout j'étais jalouse ; j'aurais voulu être tout dans l'univers, tout pour l'univers. Ignorante, je ne savais pas que l'univers envié, voulu, c'était vous, et qu'en me donnant à lui je me donnais à vous avant de vous connaître. Où étiez-vous alors ? Dans un de ces pays étranges que vos yeux me redisent ? J'aime en vos yeux tous les mondes qu'ils ont vus. Il venait d'où vous étiez, le vent qui emportait mon âme et la détachait de tout. Il revient à cette heure dans mes cyprès, ce vent d'il y a dix ans, et c'est encore vous qui me l'envoyez. Il est frais et pur à boire comme une eau de montagne. Il vient de vous, car il me prend et me transporte.

« Lisez en moi à travers les mots. Je ne sais pas dire, j'ai honte et peine à vous parler. Toute réalisation par la parole m'effraye : elle emprisonne et mutile ma pensée ; je voudrais vous la donner tout entière, toute vive, à même la source du cœur. J'ai vécu jusqu'à ce jour dans le vague d'une tristesse innée. Le bonheur me désoriente ; il m'accable délicieusement, il ne me rend pas gaie. Mon âme douloureuse reflète mal la joie de mon amour, comme l'eau morte des grands étangs roux, là-bas, renvoie mal la lumière du ciel. Je voudrais être gaie : j'ai peur, ma noire folie va vous ennuyer.

« Elles vous ont habitué à l'amour spirituel et joyeux, n'est-ce pas ? Elles étaient vives, brillantes, changeantes ? Oh ! je les hais, ces femmes, pour ce qu'elles m'ont pris de votre passé, pour ce qu'elles me reprendront dans l'avenir, quand vous comparerez, quand vous regretterez… Vous vous lasserez vite de votre morne petite sauvage. Cependant, vous aimez ma grande sœur la mer : elle est monotone aussi, elle redit toujours la même plainte, et vous avez dormi volontiers dans le lit triste où elle vous berçait. Je sais maintenant pourquoi elle m'attirait, cette mer, pourquoi j'ai tant désiré m'engloutir dans le calme tombeau bleu. Elle vous apportait, elle est votre chose, ses vagues sont faites de toutes vos pensés répandues. C'est votre voix que j'entendais dans son chuchotement nocturne, votre souffle que je sentais dans son haleine, votre approche dans ses caresses sur mes membres. Je l'aime et je la crains, ma rivale la mer : c'est la voleuse qui vous emportera, le chemin par où vous me fuirez, quand vous aurez assez de moi. Déjà des épouvantes me viennent, à regarder ces vaisseaux ancrés aux Salins ; je suis allée vous prendre à bord de l'un d'eux, ils vous reprendront. Hier soir, ils se sont éloignés pour quelque manœuvre ; je tremblais ; j'étais sûre qu'ils vous emmenaient. Oh ! jurez-moi que vous n'êtes pas à Toulon pour préparer un départ ! Ce serait trop affreux, ce bonheur à peine entrevu, disparaissant comme la voile qui se montre et passe, insensible aux cris du naufragé. Tout me terrifie, parce que tout me menace, tout vous arrachera à moi qui suis si peu : la puissante mer, vos vaisseaux ravisseurs, et ces maudites dont les tendres souvenances vont vous ressaisir !

« Seule, votre île me rassure. Elle ferme l'horizon, toute bonne, toute belle. Je la pressentais amie, protectrice contre le monde, receleuse de paix et de délices. Notre soleil se lève derrière ses forêts ; de là part chaque matin le coin de lu-

mière qu'il enfonce dans la mer. Je l'aimais pour la splendeur de cet instant, l'île de l'aurore : je n'en puis détacher mes yeux, maintenant que son secret est le mien. Je rêve d'elle nuit et jour, je veux la connaître, je veux mon bonheur là, vous me l'avez promis.

« Tout m'est facile, je m'absente souvent seule pour de courtes excursions à Nice ou en Italie ; je prendrai prétexte d'un de ces voyages auxquels on est habitué ici. Un mot de vous, et au jour, au lieu que vous indiquerez, prête à vous suivre au bout du monde, vous la trouverez,

Votre Hélène. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros. Mai 1883. – Je reprends ce cahier, puisqu'elle le veut. Je ne l'avais pas rouvert depuis six semaines. On n'écrit pas l'ineffable. Hier, mes paperasses sont tombées sous les yeux d'Hélène ; les chers despotes ont forcé le retrait intime où nul avant elle n'avait pénétré, où je me retranchais jadis pour juger froidement mes pensées, mes actions, mes égarements eux-mêmes.

— Continuez, a-t-elle dit en souriant, je le veux ; ce sera le miroir où je me verrai belle. Continuez, pour effacer là, pour noyer dans notre présent tout ce passé que je hais, parce qu'il ne fut pas à moi. Continuez, fixez nos souvenirs pour nos vieux jours : nous entasserons d'ici là tant de félicités que les dernières nées feront peut-être pâlir la mémoire des anciennes.

Elle dit « nos vieux jours » avec l'orgueil incrédule de ses vingt-cinq ans, sur le ton que l'on prend en parlant de la

fin du monde. Ils me paraissent si proches, à moi qui l'ai trouvée trop tard !

Je lui obéis ; mais, sous son inspiration, ce n'est plus un jugement que je porte : j'écris un acte de foi et d'amour.

Ah ! nous pourrions à la rigueur oublier tout ce qui a été ; nous ne l'oublierons jamais, cette journée de l'avril naissant qui nous fit naître à notre vraie vie.

Il avait été convenu que j'irais chercher Hélène avec ma barque. Bien longtemps avant l'aube, j'épiais l'aspect du ciel ; j'avais réveillé Savéû, je l'interrogeais sur les probabilités de la mer et du vent. Comme l'enfant qui demande dans sa prière la joie promise, je priais la mer, je priais le vent d'être cléments à mon espérance. S'ils barraient méchamment la route à la bien-aimée ! Savéû me rassurait : la journée serait belle. Plus que belle ; elle fut la première de notre précoce été. Quand le soleil bondit là-haut, sur la crête blanche de la Vigie, quand ses rayons illuminèrent la vallée, il semblait un échappé des gênes de l'hiver, un ressuscité de printemps qui allait refondre le monde à sa flamme neuve et le recréer plus heureux. C'était un de ces matins gais qui restent dans le souvenir, même s'ils n'apportèrent point d'autre bonheur, gais comme un appel de clairon à l'aurore sur une grève d'Asie où rit la mer ; un de ces matins qui font exulter dans notre cœur la vie allègre des choses, lorsque les souffles d'air passent en disant : Bats plus vite, romps tes veines, sang de l'homme, il n'y a plus de mort !

La chaleur venant, l'île se recueillit. Du zénith où il arrivait superbe, le maître de feu versait un enchantement sur les lieux clairs ou sombres, roches, forêts, pins immobiles ;

romarins et bruyères fumaient vers lui de toutes leurs fleurs, les senteurs montaient dans le bourdonnement des insectes lourds. Qu'il y eût ce jour-là dans cette chère nature intelligente une ferveur concentrée, une attente solennelle, j'aimais à me le persuader ; l'île savait, elle préparait un sanctuaire d'amour.

Savéû traînait, je le hâtais ; enfin il appareilla. Nous mîmes le cap sur le Lavandou, le petit port que j'avais indiqué à Hélène comme le point le plus proche. Le *Souvenir* allait glissant sur les moires laiteuses. Si lentement ! Il avançait encore, quand il atteignait les mouvants lacs bleus que font les passées de brise : la voile vivait un instant. Elle retombait morte, en rentrant dans les larges zones de lait figé. On ne gagnait presque rien aux bordées. Je désespérais ; nous n'arriverions jamais !

— Nous arriverons, disait le vieil homme, dressé aux longues patiences de mer. Nous arrivâmes. Je n'attendis pas longtemps. Une voiture fermée apparut sur la route, approcha, s'arrêta au môle. Était-ce possible ? Si sûr que je fusse d'Hélène, je n'osais pas croire, haletant dans l'angoisse du rêve d'où l'on va s'éveiller, qui ne peut pas être vrai, qui est trop beau. Je courus à la portière ; sans me soucier de nos braves gens, je baisai le marche-pied.

Elle descendit, simple, naturelle ; les yeux très grands et ravis dans l'étonnement du songe vu, elle aussi. D'un signe, elle montra au matelot son léger bagage ; et de ce pas certain, qui toujours vient droit à moi sans hâte, de ce pas où elle met toute la tranquille volonté de son cœur, – un pas dont on sent si bien qu'il ne rétrogradera jamais, – elle se dirigea vers la barque. Elle ne venait pas, elle revenait ; à son air, à sa démarche, un étranger l'eût prise pour une voya-

geuse qui rentrait dans ses chères habitudes de vie, dans la maison de son enfance.

Comme elle posait le pied sur la planche, une exclamation de surprise heureuse lui échappa. Quelle joie ! Ma petite attention la charmait. C'était bien peu de chose : j'avais fait couper de grosses gerbes de glaïeuls, j'en avais jonché mon pauvre bateau, pour le rendre digne de sa fortune ; les longues palmes sommées de fleurs rouges se redressaient tout le long du bordage. C'est vrai qu'elles triomphaient dans cette lumière, les aigrettes carminées retombant sur la coque verte, sur la nappe bleue qu'elles flambaient de reflets sanglants. Hélène s'assit dans ce buisson ardent, la voile rose du *Souvenir* se déploya sur sa tête, nous partîmes en laissant derrière nous la mer incendiée de notre image. Le teint animé par les réverbérations des fleurs et de la voile, et plus encore par le bonheur, nimbée de ses cheveux ensoleillés, penchée sur l'eau dont les clairs frissons passaient dans ses prunelles, mon éblouissante amie commandait l'adoration, elle était vraiment la déesse de la fantastique aurore que nous faisions relever sur l'azur environnant.

Quand nous quittâmes la côte longée depuis le départ, au tournant du cap Bénat, la lumière commença de décroître : ce jour aussi devait finir ! D'une chapelle cachée à l'intérieur des terres, le son de la cloche du soir descendit sur la mer ; un vieux timbre grêle, voix survivante de morts très anciens.

— Vous entendez, dit Hélène, elle est bonne, elle nous verse les heures d'un autre temps, qui furent à d'autres, qui ne sont plus qu'à nous.

Nous l'aurions cru sans difficulté, à ce moment ; nous en voulions à Savéû de nous faire souvenir que nous n'étions

pas seuls au monde, nous deux, revivant toutes les heures des humanités mortes, toute leur vie accumulée pour alimenter notre amour. Le matelot nous gênait : indifférence, ironie, pitié, qu'y avait-il dans ce regard lourd de trop d'expérience ? Que venait-il mettre la pensée du périssable dans notre désir de l'éternel, ce vieillard qui avait vu tant de fois le sablier du bord retourné, la même poussière comptant les joies et les peines qu'elle ensevelissait ?

Le soleil bas plongea, disparut. Les îles où nous allions restaient lumineuses dans le ciel, la mer s'éteignait.

— Oh ! regardez, murmura Hélène, la fleur d'amour qui sombre !

Une tige de glaïeul était tombée derrière nous dans le sillage du bateau. Sur l'outremer délicieusement pâle, comme une étincelle oubliée par l'astre, cette petite chose tenait une place démesurée, elle était la seule note vive dans l'étendue. Une minute s'écoula, le point rouge devint un point noir, la clarté lui manquant.

— C'était si joli ! Pourquoi les glaïeuls noircissent-ils le soir ? fit-elle distraitement, avec une nuance de tristesse.

Pourquoi ce rien attira-t-il si fort notre attention ? Souvent nous nous remémorons les heures inoubliables, la divine traversée ; et toujours ce glaïeul naufragé, éclatant d'abord, si vite assombri, revient comme le point central de nos réminiscences. Pourquoi ?

L'obscurité s'appesantit sur les eaux, et avec elle le silence, si parfait qu'on entendait très loin le bruissement mat d'un vol de grèbes. Les yeux d'Hélène cherchaient là-haut : un premier scintillement leur répondit, d'autres suivirent. Bientôt les pures profondeurs du ciel s'embrasèrent, du

sommet de la voûte jusqu'à sa retombée sur l'horizon : étoiles aux feux magnétiques, aux feux dardés par des mondes en folie, tremblantes de cet éclat fiévreux qu'on leur voit parfois, dans les nuits où le firmament des îles nous écrase de sa magnificence. Les minces rayons criblaient la mer, la barque fendait dans un cercle d'ombre des traits d'or. Nous ne parlions plus. Nos mains se joignaient, nos regards échangés disaient leur ivresse des splendeurs où ils communiaient. « C'est trop, c'est trop, » soupirait-elle par instants, oppressée. En moi aussi, sous le trop-plein des sensations, l'allégresse surhumaine du matin avait fait place à un grave accablement.

Où étions-nous ? Où allions-nous ? À la vie suprême, à une fin meilleure que la vie, à la libération par l'étreinte extasiée dans l'infini ? Nous ne savions pas, nous ne comptions plus le temps, lorsqu'un grand écran intercepta devant nous les étoiles horizontales ; la masse noire se dressa sur nos têtes : nous arrivions à Port-Cros. Savéû prit les rames, « les ailes qui pleurent de la lumière », comme dit Hélène, quand elles se relèvent en égouttant l'eau phosphorescente d'où elles remontent. Tout dormait sur la rade et dans l'île, recueillie en l'attente émue où je l'avais laissée. Pas un feu à terre, sauf la lueur qui venait de ma maison et filtrait à travers le rideau de tamaris. Avec les lents mouvements muets d'un chat qui se glisse dans l'ombre, le *Souvenir* accosta.

Hélène prit mon bras. Était-ce donc vrai que ses pieds s'emparaient de ma terre, sonnaient leur doux rythme sur les pierres de mon petit chemin ? La haie d'eucalyptus franchie, elle s'arrêta, défaillante, émerveillée.

— Oh ! le château de féerie ! Où me menez-vous ?

Et vraiment, ma maison ne m'était jamais apparue ainsi, avec cette mystérieuse grâce, claire dans la nuit, si imprévue dans ce désert, jetant la lumière de ses fenêtres entre le réseau des fleurs grimpantes. Vision de féerie elle devait être pour ma compagne troublée, non préparée à cette surprise. Je l'entraînai sous le berceau de jasmins ; je m'agenouillai sur le seuil qu'elle allait franchir : mon front s'inclina sur le pied qu'elle y posait :

— Hélène, pour toujours ?

— Pour toujours, répondit-elle. Et elle entra.

Je la menai dans la plus belle pièce ; ce n'était guère : de pauvres vieux meubles, des tentures fanées ; pour tout luxe, un épais tapis de ces violettes odorantes qui foisonnent dans notre île ; j'en avais fait cueillir des pannerées, elles couvraient le plancher, les tables, les sièges. Hélène but tout ce parfum d'une longue aspiration, me remercia d'un sourire enivré ; elle alla droit à la fenêtre ouverte. Sur les deux crêtes qui enserrent notre vallée, l'arche illuminée du ciel posait ses attaches d'or dans le feuillage des pins : les bois des pentes luisaient vaguement au fond de l'ombre, une paix religieuse palpitait dans l'air tiède, dans le silence absolu. Du puits creusé devant la ferme, le petit cri d'une rainette monta, retomba comme une perle liquide, dans l'éther immobile. Hélène tressaillit ; d'un de ces mots qu'elle trouve toujours pour caractériser les choses de la nature :

— Écoutez, c'est le cri qui était au commencement de toute vie !

Elle voulut l'entendre encore, la voix de l'eau vivante, l'horloge primordiale qui lui sonnait les premières heures de

la vie nouvelle. Un moment, elle parut absorbée dans son rêve, partie loin de moi pour un voyage sans fin.

D'un dernier regard, elle embrassa lentement l'horizon, le ciel, les astres ; ses mains se tendirent au dehors d'un geste machinal, comme pour rassembler toute la beauté, toutes les forces, toute l'âme de l'univers ; et se retournant vers moi, de ce même geste qui se rouvrait, les chères mains me jetèrent tout ce qu'elles avaient pris du monde, les chères lèvres m'apportèrent tout le cœur jailli dans un baiser, tout l'être abandonné qui s'affaissa passionnément, dans mes bras.

....

Depuis ce jour, mon île n'est plus la solitude vide qui frappait les rares visiteurs par son air de délaissement, son air de lyre muette attendant une main qui l'éveille ; l'admirable instrument chante la symphonie pour laquelle il fut accordé. Depuis ce jour, mon âme soumise n'a plus cette inquiétude de l'impossible, si longtemps traînée à travers les pays et les hommes, jamais guérie, mal trompée quelques heures, mal endormie dans des bras trop faibles pour retenir ses ailes fuyantes. Je suis au port, en eau profonde ; je n'en vois pas, je n'en verrai jamais le fond.

Nous l'avons refaite plusieurs fois, la traversée de songe, pour amener Hélène, et aussi, hélas ! pour la reconduire. Elle ne peut me donner ici que trois ou quatre journées, durée habituelle des excursions supposées qui justifient ses absences. Elle les multiplie sous tous les prétextes, indifférente aux interprétations malignes comme aux caprices de la mer. Rien n'arrête son amour ; c'est ma raison qui doit prendre souci de ses intérêts, avoir pour elle la prudence qu'elle dédaigne, différer le voyage quand le temps menace. Un mes-

sage transmis par le sémaphore m'avertit de ses projets : le *Souvenir* va la chercher, tantôt aux Salins, tantôt au Lavandou ; il passe à Port-Cros celle que nos pêcheurs appellent la « Dame des Îles d'Or. » Et chaque fois l'enchantement du premier jour renaît, aussi neuf, aussi délicieux, résistant à la triste usure de la route connue qui plaît encore et ne ravit plus. Chaque fois Hélène m'apporte un présent que je crois n'avoir jamais reçu, des étonnements nouveaux et continus, dans la découverte de ce cœur où j'entends toutes les résonances de l'infini.

Elle arrive, la Dame des Îles d'Or, l'île s'éclaire. Le matin, à la minute de son apparition dans le cadre fleuri de sa croisée, une seconde aurore luit sur la vallée. Je descends sur le chemin, sous couleur de quelques ordres à donner, pour épier cette minute qui me paierait à elle seule la peine d'avoir subi la vie. La fenêtre s'ouvre sur la façade blanche, d'une blancheur légère et vive dans les premiers feux du soleil opposé ; les jalousies vertes écartent leur robe de feuillage, de jasmin, de géranium pariétaire : à travers ces fleurs apparaît une corolle de fleur vivante éveillée dans la rosée, l'heureux visage ébloui de la lumière extérieure et de la flamme intérieure dont il rayonne, animé encore par les délires de la nuit, brillant de toutes les joies qu'il espère du jour nouveau. Les pétales rose pâle du géranium caressent cette chair qui semble faite de leur nacre transparente, l'harmonie est telle que je ne sais parfois où finissent les petites fleurs, où ma grande fleur commence. Elle sourit sur son empire, ses yeux me cherchent et me jettent leur éclair d'étoiles rallumées ; ils appellent, impatients de revoir tous les lieux dont ils gardent le ravissement.

Nous partons au hasard. Dès son premier séjour, elle a voulu explorer toutes les retraites de l'île, faire siennes

toutes les merveilles que je lui avais vantées. Infatigable, elle peut marcher des heures sur les pierres luisantes des chemins montants, gravir nos sentiers mal frayés, barrés par les buissons d'arbousier et de myrte. Devons-nous pousser jusqu'aux confins de nos domaines, à la jolie baie orientale de Port-Man ? Zourdan nous suit avec l'unique bête de somme employée dans l'île, le vieux mulet blanc qui porte les bennes des vendangeurs et les sacs des charbonniers. Mais Hélène refuse les services de la pauvre monture : à mon bras elle n'est jamais lasse, dit-elle, il lui semble que je marche pour nous deux.

Je l'éprouve aussi, cet allégement physique par une force qui me vient d'elle. Comme nos façons de penser et de sentir, nos mouvements se sont unifiés dans le même rythme ; hâtés ou ralentis, son pas et le mien se règlent spontanément l'un sur l'autre, sans un effort d'attention de notre part : je ne me souviens pas qu'ils se soient dissociés une seule fois. Qu'elle est rare et inexplicable, cette absolue concordance entre deux ressorts humains mus par une même volonté ! Les affinités morales ne la créent pas, elle préexiste dans les parties d'un tout magnétiquement sollicitées à se rejoindre, elle s'étend à tous nos goûts, à toutes nos prédispositions ; sans nous être concertés, nous demandons à table les mêmes plats, nous choisissons le même fruit sur le figuier, nous recherchons la chaleur ou l'ombre aux mêmes instants. Il y a gêne et malaise immédiat pour celle de nos deux personnes qui est empêchée d'obéir à toutes les impulsions de l'autre. Si nous étions contraints de figurer dans le monde, nous disons-nous quelquefois, cette parfaite correspondance de nos mouvements et de nos actions frapperait les regards observateurs, trahirait les deux moitiés momentanément séparées d'une indissoluble unité.

Hélène a retrouvé ici son élément natal, elle palpite dans cet air d'une respiration heureuse, elle plane sur cette nature d'un vol d'oiseau fou d'espace,

> Libre comme la mer autour des sombres îles.

Le grand vers de Vigny s'applique également bien aux flots qui nous entourent, à celle qui les domine et les absorbe dans son regard. Errer au plus épais des bruyères fleuries, s'asseoir sous le dôme des pins où s'insinue le bruit des invisibles vagues, atteindre la haute roche qui donne le vertige du gouffre, ces joies l'exaltent et la troublent comme font pour les jeunes femmes de son âge l'atmosphère du bal, l'emportement de la danse. L'afflux de sensations que d'autres trouvent dans le commerce mondain, dans les entretiens animés et les hommages galants, elle le reçoit dans la société des arbres, des plantes, au murmure des souffles, des sources, du monde agité de la mer. Plus que des visages humains, ces personnes végétales ont pour elle une vie, un sens, des figures, des âmes.

Hélène les comprend et les caractérise d'une vue virgilienne : autant d'arbres, autant d'âmes diverses. Elle éveille mon attention sur des physionomies que je n'avais pas su discerner. Ce chêne vert songe gravement, ce jeune bouleau s'élance dans un désir ; ce pin, las de vieillesse, bénit la terre, cet autre prie avec le geste de l'Orante dans les Catacombes. Sur les pentes du sud balayées par les rafales du large, elle connaît chacun des solitaires ; moines silvestres prosternés sur la plage, drossés contre le rocher par le long effort du mistral, qui a rasé leurs têtes du côté de la mer. Elle me montre dans leurs attitudes le gémissement du vent, les humeurs différentes qu'ils gardent sous ses coups ; pareils à des

hommes qui reçoivent le choc de la vie, les uns humiliés par son soufflet, les autres rassérénés par une caresse.

Du premier regard, elle a saisi le secret du charme indéfinissable qui flotte sur Port-Cros, la fluidité aérienne des pins d'Alep, le miroitement subtil des objets sous les fines grisailles verdoyantes de leur feuillage, « de leur plumage », comme elle dit bien mieux ; elle compare l'emprisonnement et la décomposition de la lumière dans leurs écheveaux de soie floche au tremblement des vibrations sur les cordes d'argent d'une harpe. Ma grande fête est de doubler ce mirage en le contemplant à travers un autre réseau magique, à travers le voile lumineux des cheveux épars que je dénoue.

À l'heure que nous appelons « l'heure de la prière des pins d'Alep », au crépuscule, aux premiers rayons de lune glissant des crêtes dans un reste de jour pâle sur la mer, que de fois elle m'a retenu au fond des baies ombreuses de la Palud, de Port-Man, ou sur le promontoire du Sud aux aspects de lande bretonne ; attentive de toute l'âme, comme les plantes et les roches d'alentour, à cette symphonie apaisée où se réconcilient les duretés du violent midi, frissonnante sous le long baiser silencieux que donne à la terre la vie du jour qui meurt, elle dit :

— Écoutons, regardons : des Esprits vont passer, tout les attend, tout les invoque ; ils nous feront libres de toute souffrance, ils nous feront dieux comme eux. Demeure, aime, et nous ne mourrons pas.

Elle semble appeler alors des sœurs qu'elle voit seule, venant vers elle des halliers et des eaux. Elle les voit comme la voient elle-même les pêcheurs qui rasent la côte en regagnant la rade, les charbonniers attardés qui descendent de leurs huttes ; ces derniers, Piémontais à demi sauvages,

s'arrêtent saisis devant l'apparition ; leur regard craintif et fasciné me fait comprendre les pieuses légendes qui naissent dans nos campagnes, quand les simples ont vu apparaître une dame de rêve, envoyée du ciel. Transfigurée dans le soir, immobile au-dessus de la mer, ma divine Hélène est pour nos braves gens cette vision céleste.

Nos stations de la matinée se prolongent de préférence dans le Val Notre-Dame, la coulée déserte, assombrie de forêts, qui s'évase vers la plage du Nord ; du sous-bois, la vue fuit sur un large pan de mer, sur la côte de terre ferme et les pentes bleues de la chaîne des Maures. Les cénobites avaient au Val Notre-Dame leur principal établissement ; des ruines gardent leur prière morte et leur paix demeurée à l'ombre de leurs frères les arbres. Ils appelaient cette vallée *la Silentiaire*. Le nom me plaît, il convient bien à ma silencieuse amie ; elle reste là des heures, minutes rapides à notre compte, sans parler, perdue dans sa contemplation enchantée, bercée par l'unique voix des eaux lointaines. À quoi bon des paroles ? Une pression de mains, nos regards dirigés d'instinct sur le même objet, notre tressaillement simultané au vol d'une palombe, il n'en faut pas davantage pour nous assurer que nos cœurs unis se répondent dans l'extase ; jusqu'au moment où l'un de nous, soulevé par une vague de passion qui l'étouffe, se redresse, ramasse d'un coup de filet ses pensées égrenées sur la mer, vient les verser toutes sur les lèvres de l'autre, dans un ardent et grave baiser.

Au soleil tombant, nous remontons du Val à la Vigie, dans la logette au pied du mât, sur la plus haute crête de rocher. De ce belvédère, tout notre empire se découvre, et de grands lambeaux du monde quitté, les îles, les terres de France, les villes des hommes. Ce monde ne nous donne là que ses lignes de beauté, nous nous sentons à l'abri de ses

tumultes, de ses tyrannies, de ses misères. À la pointe méridionale de Porquerolles, le soleil s'affaisse sur les nuages ourlés d'or, il se couche rouge dans ce lit noir. Le long des roches à pic, à travers les arbustes cramponnés à leurs parois, le grand froissement sourd des eaux monte du gouffre, creusé à mille pieds au-dessous de nous. Des bateaux chargés de voiles passent tout petits entre les pins inclinés. Au fond de l'abîme, sur l'eau d'un bleu de plomb où ces pins versent déjà la nuit, des nuées de mouettes et de goélands tournoient dans la lumière oblique, s'élèvent, replongent ; nous voyons luire dans les massifs de feuillage l'éclair fugitif de ces minces papillons blancs ; les échos de la ravine répercutent leurs plaintes saccadées, d'une désespérance si lamentablement humaine.

Hélène aime à la folie les mouettes, les oiseaux purs, tristes et libres ; un instinct fraternel l'attire vers ces voyageuses, leur hantise revient sans cesse dans les comparaisons qu'elle fait. Je lui dis combien elle se sentirait plus proche encore des yelcovans, ces oiseaux marins que les Turcs appellent des « âmes en peine », parce qu'ils volent et revolent toujours sans se poser d'une extrémité du Bosphore à l'autre. Elle exige alors de longs récits sur les contrées que j'ai parcourues ; elle désire si fort les visiter, son cœur jaloux y voudrait reprendre tout ce que j'ai laissé de moi.

— Racontez, que je voie dans votre âme toutes les mers où vous avez erré.

Elle écoute, et sur l'horizon illimité qu'on embrasse de la Vigie, ses yeux cherchent curieusement les réalités dont j'évoque en son esprit les images. La nuit nous surprend souvent là-haut ; elle s'abat sur notre île comme un suaire miséricordieux sur les enfants qui ont cessé de souffrir, elle

nous sépare de l’univers vivant, protège notre tombe d’amour, y ensevelit notre bonheur.

*

Ces jours derniers, je lisais à Hélène le beau poème de rêve et de passion où il semble que notre solitude ait été pressentie par Shelley. Elle préfère à la plupart des poètes ce visionnaire, si rarement goûté par les intelligences françaises dont il dérange l’équilibre ; elle a le même tour d’imagination ; pour rendre des pensées du même ordre et de la même intensité, elle réinventait naturellement les métaphores de ce génie qu’elle ignorait. Il nous touche surtout par la peinture divinatrice qu’il a faite de notre séjour d’élection ; nous ne nous lassions pas d’en redire les strophes :

« C’est une île suspendue entre le ciel, l’air, la terre et la mer, bercée dans une limpide tranquillité, aussi brillante que cet Éden errant, Lucifer, baignée par les suaves et bleus Océans d’une jeune atmosphère… Comme une lampe cachée, une âme brûle dans le cœur de cette délicieuse île, un atome de l’Éternel, dont le sourire se déploie de lui-même, pour être senti et non vu, sur les rochers gris, les vagues bleues, les forêts vertes, remplissant leurs nus et vides interstices… Cette île et cette maison sont à moi, j’ai juré que tu serais la Dame de cette solitude… Que ce soit là notre foyer dans la vie, et sur notre déclin, lorsque les années amasseront leurs heures flétries comme des feuilles, nous deviendrons le jour à jamais suspendu, l’âme vivante de cette île élyséenne, conscients, inséparables, ne faisant qu’un… Une seule espérance en deux volontés ! »

L'âme vivante de cette île ! Hélène l'est véritablement, je n'eusse jamais imaginé d'aussi étroites affinités entre un lieu et une créature humaine. L'adorable femme a de ce lieu le mystère et la grâce, le calme et le sourire, les lumières changeantes, tour à tour brûlantes et douces. Mieux je la découvre, et plus elle me redonne les impressions que me donna la découverte de cette terre. Elle m'enseigne, plus sûrement et de plus haut, ce que j'avais commencé d'apprendre ici, le détachement de tous les faux brillants dont notre temps est si vain.

Au cours d'une visite indispensable que je faisais récemment à Hyères, un propos tenu à Cannes me fut rapporté : un de ces mots de femme piquée, toujours transmis par d'obligeants intermédiaires jusqu'aux oreilles de l'intéressé. On a déjà causé là-bas de ce qu'on appelle, faute d'en savoir plus long, mes assiduités à la villa des Cyprès. – « Oui, aurait dit une des bonnes âmes, notre cher d'Agrève est dans une nouvelle phase, la phase de l'amour muet. » Je devine l'intention charitable du mot : et je comprends si bien qu'il ait été dit !

Dans un de leurs salons, Hélène doit passer méconnue et taciturne ; rien de ce qui travaille leurs cervelles agitées n'a de prise sur son intelligence et sur son cœur ; tout ce qu'elle sent et pense leur est un ciel indéchiffrable. Que ferait-elle parmi nos cérébrales exaspérées, dans ces milieux où l'on ne sait que juger, elle qui ne sait qu'aimer ? Quand elles aiment ou croient aimer, ces dames, leur amour s'incorpore à leurs idées acquises, il est l'application d'une leçon épelée dans les livres ; chez Hélène, les idées qu'elle acquiert s'incorporent à son amour. Elle est tout entière dans cette ligne d'une de ses lettres : « Ma pensée est l'enfant de mon amour. » Que ferait-elle dans leurs laboratoires de chi-

mie sentimentale ? Ma primitive doit y paraître aussi pâle qu'une de nos bruyères dans une de leurs corbeilles d'orchidées, aussi bêtement simple qu'apparaîtrait le vieil Homère, s'il revenait dans un des cercles où nos jeunes critiques dissèquent les idées qu'il faisait vivre. Ce monde n'a de curiosité que pour la manière dont les choses sont dites, pour l'agréable cliquetis que l'on produit en les entre-choquant ; des choses en elles-mêmes il ne se soucie plus, trop de mots sont interposés entre elles et lui. Cette fille de la nature ne s'intéresse qu'aux choses directement regardées, à leur beauté intrinsèque, au mystère d'origine et de fin qui déroule ses spirales obscures derrière le plus humble témoin de la création.

Elle n'a jamais lu, elle ignore scandaleusement ce que l'éminent M. Un Tel a dit de l'illustre M. Un Tel, pourquoi ce dernier est illustre, comment il a coupé en huit le cheveu que de moins habiles coupaient en quatre avant lui. On n'aurait pas assez de mépris pour accabler la malheureuse, si l'on soupçonnait à quel point son intelligence est démeublée de tout le bibelot qui encombre les nôtres, combien elle est étrangère à la plupart des noms, des mots, des méchancetés qu'il faut savoir pour ne pas rougir de honte. Mais je la vois s'arrêter longuement devant la fleur, l'insecte, la plus petite bestiole ; elle en admire d'abord la beauté ; puis, d'un grand bond soudain, elle s'élance jusqu'aux éternels problèmes qui méritent seuls d'occuper la pensée : d'où vient cette goutte de vie, où va-t-elle, quels rapports la rattachent à la nôtre ? Et le jeune esprit avide de lumière, navigateur audacieux de l'infini, m'interroge sur les quelques sondages faits dans ces profondeurs par les timides humains : sur la nature et les lois des astres qui nous versent leur inquiétude d'amour, sur les transformations des plantes, des animaux, de l'homme, dans leur marche lente vers les sommets provisoires de l'être où

nous sommes nous-mêmes parvenus. Les seules notions qu'elle retienne et qui la satisfassent sont simples, générales, poétiques, pareilles à celles dont se contentaient les pâtres de Chaldée, les sages des vieux temps, quand ils scrutaient l'univers et la vie.

Lorsqu'elle me quitte pour regagner sa maison, – sa maison d'exil, à Hyères, – Hélène prend sur mes rayons quelques livres qui tromperont les heures chagrines de l'absence. Elle les lit, par besoin de savoir, et plus encore par désir de me suivre dans tous les chemins où j'ai passé. Ce sont les grands poètes, les penseurs qui ont tâché de bonne foi à débrouiller l'énigme de nos destinées, les historiens des races animales et des races humaines. Indifférente au détail, elle s'attache aux lignes d'ensemble, aux lois supérieures qui se dégagent des faits, aux caractères généraux des peuples et des siècles. Je lui arrache à grand'peine les impressions qu'elle a gardées d'une lecture : toujours prête à m'ouvrir tout son cœur, ma *Silentiaire* a pour les opérations de son esprit une pudeur craintive, elle les estime trop pauvres, elle n'ose pas les avouer. Confuse de ce qu'elle nomme son ignorance, de ce que j'appellerais la libération de l'inutile fardeau dont nous sommes surchargés, elle redoute ma prétendue supériorité. Et moi je suis stupéfait de la justesse et de la vigueur avec lesquelles cette intelligence neuve a saisi l'essentiel dans le vrai, rejeté le faux et le superflu. Si elle pouvait lire dans ma pensée, elle y connaîtrait combien je l'envie. Je suis compliqué ; elle est simple et droite comme la flèche qui vole au but. Je le vois passer si haut au-dessus de ma tête, ce trait lumineux !

Par là, mon Hélène grandit sur l'horizon spirituel vivant symbole de ce que cherchent à tâtons les meilleurs de notre temps, quand leurs yeux dessillés aperçoivent l'affreux néant

de notre travail de termites. Elle m'enseigne d'exemple la réaction du cœur contre la sécheresse intellectuelle, la voie de la rénovation, le retour à la nature. Elle est le type précurseur de la fleur humaine qui repoussera dans le terreau décomposé de notre civilisation, s'il n'est pas condamné à périr, ce monde, enseveli sous la poussière d'idées que son labeur a soulevée. – « Hélène, âme sereine comme le calme des mers, » la parole du prophétique Eschyle me remonte à la mémoire, lorsque je regarde l'être de grâce qui se meut harmonieusement dans la lumière de nos grèves, lorsque je l'écoute me livrer ingénument des pensées si fortes qu'elles font comme un bruit d'ailes autour de ce beau front. Je vois alors en cette enfant la plus haute dépositaire de la vie universelle, la protestation de cette vie contre un monde agonisant, la sibylle révélatrice du monde meilleur qui naîtra d'un de ses regards.

Son charme est d'ignorer sa grandeur. Hélène croit que je raille ou que ma passion abuse mon jugement, quand je lui dis qui elle est, pourquoi les oliviers s'inclinent sur sa tête et les hommes à ses pieds. Elle se tait aussitôt, prend un air fâché de la moquerie, redevient petite fille ; surtout et toujours, elle reste la femme aimante et passionnée, donnant ses trésors de tendresse comme le seul bien qu'elle possède.

— Vous comprenez plus que moi, j'aime plus que vous ; vous pouvez tout savoir, vous ne saurez jamais combien j'aime, et cela seul importe.

Elle peut être si enfant, à l'île, quand elle oublie dans cette forteresse de notre amour les menaces suspendues sur lui. Sa tension pénible d'autrefois a disparu. Ailleurs et avant l'éclosion dans le bonheur, elle ne sortait guère de son sérieux triste ; maintenant un rien l'amuse ; de radieuses gaîtés

éclairent ses sombres yeux. Elle se divertit aux figures originales, aux histoires de nos pêcheurs. Mon fabuleux Savéû n'eut jamais d'auditeur plus attentif et plus bénévole.

— Vous régnez sur toute la terre, lui disais-je, quand nous passions en revue cette nichée d'oiseaux migrateurs : colons de toute provenance, vieux marins de nos flottes, épaves étrangères comme Zourdan, sylvains inquiétants comme ces Piémontais des charbonnages, qui la font se serrer à fort contre moi, le soir, lorsque nous les rencontrons dans leur montagne. Elle les a tous conquis, ses sujets ; même ce vieux grognon de commandant Jorioz, qui occupe la sinécure de régisseur pour le compte du propriétaire. Ancien officier au service d'Italie et de France, ancien candidat à la députation, ancien malchanceux en tout, le Savoyard s'est rembuché à Port-Cros. Il habite le petit pavillon à un étage qui flanque notre maison, en retrait sur une terrasse plantée d'orangers et d'énormes buissons de marguerites comme je n'en ai vu nulle part : des centaines d'étoiles blanches aux cœurs de feu scintillent dans le rideau vert sur la demeure du régisseur. Il distille là cette exquise liqueur de baies de myrte où est concentré tout le parfum des Îles d'Or, il rêve de faire une fortune en vulgarisant son produit ; mais, pour son usage personnel, Jorioz préfère immodérément l'absinthe. J'accuse Hélène de favoriser une flamme nouvelle chez le commandant, quand il apporte à mon amie des oranges et des brassées de marguerites, avec ce compliment :

— C'est ce que j'ai de plus beau au monde ; on peut en couper, ça repousse comme le chiendent, ça ne lâche plus la place.

Je crois bien que le pauvre homme est en train de noyer un amour naissant, car il double les doses d'absinthe. Mais ne sont-ils pas tous ici les amoureux d'Hélène ? Quand elle s'éloigne de l'île, quand sa silhouette s'évanouit derrière la voile du *Souvenir,* au tournant du Vieux-Château, il fait moins chaud, il fait moins clair à Port-Cros ; et nos marins pensent peut-être ce que disaient les soldats de l'Empereur disparu : « Notre soleil s'est couché, nous avons tous froid. »

*

Je me transporte aussitôt à Hyères pour la revoir là, ne fût-ce qu'un peu, ne fût-ce que très mal. Nous retrouvons quelques arômes et quelques sourires de notre île, dans nos promenades sur les pentes des Maurettes, au vallon retiré de Sylvabelle, aux Pesquiers, sous les pins parasols qui contemplent leurs grandes images dans le miroir métallique des étangs. Hélène a-t-elle une matinée de liberté, nous partons dans la carriole traînée par Boude, le brave petit cheval sarde, docile à une pression de la chère main ; il nous mène sur les routes peu fréquentées qui longent la mer, au pied des montagnes. De l'auberge où nous déjeunons, nos regards d'exilés convoitent les blanches clartés des vieilles citadelles, la Vigie, l'Estissac : elles nous appellent là-bas, sur les cimes de Port-Cros.

À Hyères comme partout, l'univers tient entre nous deux, rien n'existe pour nous en dehors du cercle magique où nous l'avons circonscrit ; mais on ne supprime pas la tyrannie du monde en s'efforçant de l'ignorer. Le monde se rappelle à nous par ses gênes, ses conversations, par les rencontres fortuites d'où un ennui cuisant peut sortir. Rejetés de

notre libre solitude dans la banalité de la vie publique et surveillée, tout nous contraint ; tout me blesse, jusqu'au service des gens de l'auberge. Ils ne devinent pas qu'on doit servir à genoux l'hôte céleste qui les visite ! Chez nous, à l'île, j'ai à peine eu besoin de dire à mon petit boy annamite qu'il devait m'imiter, s'agenouiller chaque fois qu'il présentait à la Dame de l'apparition un mets ou un objet ; cet hommage d'adoration, il semblait que l'humble enfant d'une race croyante le rendît d'instinct, terrassé par le prestige de créature autre et supérieure qui émane de notre reine.

Le monde se rappelle à nous et nous rappelle tout ce qu'il y a de précaire, d'empoisonné, de périlleux dans notre bonheur furtif. Alors passent entre nous des tristesses inexprimées, des silences de chagrin après les silences d'extase. Certes. Hélène me l'a répété mille fois :

— Je n'ai pas connu une seconde l'hésitation ou le regret : je n'ai pas envisagé une seconde la possibilité d'une lutte contre la force irrésistible qui me jetait toute à vous ; cette force existait au fond des temps, elle était déjà dans chaque atome de mon être alors qu'il se formait, elle y sera jusqu'à la dissolution du dernier de ces atomes.

Mais elle tremble pour l'avenir de son amour. Après les premiers enivrements, où le dédain de l'obstacle était un délice de plus dans notre exaltation, le souci de la durée dans le bonheur a pris le dessus. Elle le voudrait maintenant sûr et libre sous la garantie du pacte social ; elle voudrait le proclamer à la face des hommes, rayonner sur tous la lumière qu'elle doit cacher. Elle aime à se persuader et à me persuader que sa délivrance est possible, prochaine : dans le pays où le sort l'enchaîna, les lois et les mœurs se prêtent facilement à l'annulation des unions trop mal assorties. Aux

heures où disparaît ce frêle radeau d'espoir, elle perd courage, elle me redit ce qu'elle m'a déjà crié si souvent :

— Prends-moi, emporte-moi où tu voudras ! Je suis prête : que je sois ta servante méprisée, pourvu que je sois tienne à jamais !

La raison revient, et l'espérance : le remède existe, encore un peu de patience et de sagesse. Nous faisons alors de beaux projets : la même vie, à Port-Cros, dans la même maison, toujours ; on achètera l'île ; et, dit-elle avec la gaîté revenue, « on remettra du canon dans les forts, on tirera sur tous ceux qui voudraient aborder ; rien que nous deux, n'est-ce pas ? » – Je l'écoute, je veux croire comme elle ; et moi qui avais de tout temps l'horreur du lien, de l'irréparable, je donnerais aujourd'hui le reste de ma vie pour rectifier dans la règle commune notre fausse situation, pour prendre fièrement à mon bras, ne fût-ce qu'un seul jour, celle de qui me viennent tout orgueil et toute joie. Ah ! il ne s'agit plus de me prêter à une heureuse aventure : c'est le don vrai et définitif, cette fois.

… *Cette fois !…* Combien de fois l'ai-je dit ? – Voyons, je suis seul, loin, elle ne m'entend pas, je puis anéantir ce papier où j'écris : mon âme doit y comparaître nue, entière, je fouille jusqu'au fond de ses replis, je veux froidement me voir vrai… *Cette fois ???* Eh bien ! non, il n'y a pas de replis ; et je ne répète pas le mensonge usuel, banal, où nous nous trompons sincèrement nous-mêmes, quand je réponds aux doutes, aux craintes de la pauvre Hélène, torturée par mon passé :

— Oui, j'ai senti avant vous, par d'autres ; mais autrement, ce n'était pas *cela !*

De même la pendule qui sonne l'heure sur ma table, dans l'instant que j'écris cette ligne : elle a frappé bien souvent ces mêmes coups, du même timbre ; pourtant elle n'a jamais sonné cette même heure, avec le même prolongement de vibration ; *cette fois,* elle a l'accent inimitable de l'heure qui tombe sur un mort, du clocher de l'église où on le porte ; l'accent solennel de l'heure qui clôt pour lui les autres et commence l'éternité.

HÉLÈNE À JEAN

« Ce 6 juin.

« Encore à Toulon, le lieu menaçant d'où l'on part ! Pourquoi les hommes vous reprennent-ils à moi ? Que faites-vous parmi ces morts que nous avons jugés, au lieu de faire ici de la vie pour votre créature ?

« Si vous tardez, vous ne me retrouverez plus. Ce matin je suis descendue aux Pesquiers, seule. Il faisait trop bon, pour un jour sans vous. Sur les salines, l'atmosphère était l'âme des violettes que vous mettiez dans notre chambre, à l'île, comme elle était hier soir l'âme des roses éteintes de mon jardin. Le tremblement de la chaleur sur les miroirs tièdes me rappelait ces rayons jouant dans la toile des araignées, vous vous souvenez, au Val Notre-Dame : le matin où elles avaient si bien travaillé dans la rosée, où nous traversions les métiers des fines ouvrières qui tissaient de l'air en fils d'argent. Je me suis assise sur le talus des étangs ; je me sentais me répandre dans tout, j'étais partout, sauf en moi ; j'étais dans ce tremblement de chaleur, dans le vert doré des pins qui mordaient le ciel bleu, dans le bain de métal fondu qui étincelait au sud, par delà les îles vaporeuses. Je m'en al-

lais, silencieusement annihilée dans la nature ardente du pays béni, dissoute dans les atomes dansants au soleil. Que n'étiez-vous là, vous qui pouvez seul me retenir dans ce moi que vous recevez en vous ? Dès que vous n'êtes plus à mes côtés, je m'échappe de moi-même. L'eau se sent-elle couler ? Si oui, elle doit ressentir ce que j'éprouve, une fuite de forces souffrantes qui se précipitent ailleurs.

« Revenez. Ne vous laissez pas reprendre par la mer. J'ai peur. Pas de la mer de l'île ; là, elle est barrière, elle vous sépare du monde et vous emprisonne, j'ai peur de la mer qui emporte, de celle que vous regardez peut-être, à cette heure, avec les ressouvenirs qui enlacent à la rencontre d'une aimée revue. Ne te laisse pas reprendre par la mer, je te caresserai mieux qu'elle, et je ne suis pas changeante comme elle. Demeure, et tu verras. Vous changerez encore, et moi pas. Je sais, je devine ce que vous ne direz jamais ; vous doutez malgré tout, vous pensez qu'elle peut partir comme elle est venue, celle qui s'est jetée à vous d'un élan subit, et que le même élan peut la jeter à un autre. Jamais vous ne comprendrez la force unique, la loi suprême à laquelle j'ai obéi.

« Cette nuit, dans le ciel de feux vivants, une étoile filante a passé devant moi, une qui n'avait pas trouvé sa place dans son système, et qui s'évadait, qui allait s'écraser dans l'infini. Aucune puissance ne l'aurait arrêtée dans sa chute, ni fait dévier sur un point de l'espace autre que celui où elle était appelée. Je me suis vue en elle, j'ai dit : C'est moi, moi qui devais aller à toi et ne pouvais aller qu'à toi. Ma destinée était aussi irrévocable que celle de ce feu sollicité par un autre. Vous ne pouvez pas être sûr comme moi de ces choses qui n'ont leur preuve que dans le cœur. Votre grande raison a refait un monde où elles n'ont pas de place. Mais vous verrez. Je sais bien ce que je ne peux pas dire.

« Reviens. Je voudrais être chacun des pavés où ton pied se pose, dans cette ville ; d'abord pour qu'il se pose sur moi ; et puis pour me soulever, pour te rapporter dans notre île. Mon bien-aimé, ramène-moi dans l'île de paradis, où mieux qu'ailleurs je suis toute tienne.

HÉLÈNE. »

JEAN À HÉLÈNE

« Le 7 juin.

« Ma grande raison, c'est vous, mon Hélène. Depuis trois mois, ma fleur de mars s'est épanouie, et sous son reflet le monde m'apparaît tout autre. Comment croirai-je encore à ce que j'appelais mon expérience ?

« Tout la confond, dans le miracle constant où vous me faites vivre. L'expérience m'enseignait la mobilité des sentiments, leur inévitable et rapide usure : les nôtres sont immuables, chaque jour les affermit. L'expérience m'avait montré au fond de tout amour le conflit de deux égoïsmes, ou, chez les meilleurs, une école de sacrifices perpétuels qui maintiennent seuls l'harmonie ; ces mots d'égoïsme et de sacrifice n'ont pas de sens pour nous, puisque nos volontés pareilles n'ont pas cessé une minute de courir l'une au-devant de l'autre. L'expérience protestait surtout contre l'absurdité de ces termes contradictoires : une grande passion tranquille. Qui dit passion dit orages, alternative de délices et de fureurs, lutte de deux fauves s'étreignant pour se mieux déchirer. Dans la succession de fougues et d'extases où nos jours s'écoulent, je ne retrouve pas le souvenir du plus léger dissentiment, la trace d'un reproche, l'ombre d'une bouderie. Nos cœurs, – le mien n'est pourtant que trop expert à cette

recherche, – nos cœurs n'ont pas découvert le point épouvantable, le point fatal par où deux cœurs ne se touchent pas. Ah ! si jamais on contait à d'autres notre histoire intime, elle paraîtrait ennuyeuse autant qu'invraisemblable. Qui voudrait croire à ce miracle des miracles ? Tu l'as fait, tu m'as incliné devant son évidence, chère magicienne.

« L'expérience ! la raison ! C'était l'humble lampe de terre qu'on plaçait près du mort, dans les sépultures antiques, pour le guider dans les ténèbres où il allait cheminer. Vous avez vu chez moi quelques-unes de ces lampes, ramassées dans les tombeaux de l'Orient ; ceux à qui je les ai prises n'en avaient plus besoin ; le vrai jour, le jour éternel, a remplacé pour eux l'inutile veilleuse du sépulcre. Comme eux, je n'ai plus souci du pauvre luminaire qui éclairait ma nuit, au temps que j'étais chez les morts ; j'ai vu le vrai jour dans tes yeux adorés, mon Hélène, je n'en pourrais plus supporter d'autre.

« Je les baise longuement, pour leur voiler toute autre image ; et puisqu'ils demandent le soleil de l'île d'Or, le soleil qui les fait heureusement beaux, je reviens, je ramènerai demain au château de féerie la Dame de l'apparition. Ordonnez seulement, vous à qui tout obéit, une mer belle, et docile à mon désir comme vous, chère aimée de votre

JEAN. »

JEAN À HÉLÈNE

« Le 20 juin.

« C'est aujourd'hui que vous devez revenir de ce voyage à Nice. Je vous sentais si loin ! Ce matin, de la joie passe

dans le vent, il a touché votre robe, vous êtes plus près. L'île se réveille, elle attend sa reine absente. Tout votre peuple est gai.

« Voici les dernières nouvelles de vos sujets. Je suis allé relancer Savéû pour qu'il vous porte ce message. Je vous en prie, faites-vous raconter par notre vieux passeur, avec son sérieux et son accent, l'histoire qu'il m'a servie. Je l'ai trouvé en train de compter sa pêche de la nuit, maniant ces beaux poissons dont le vernis de laque brillante réjouit vos yeux : des chevrettes, des girelles d'une couleur superbe, avec leur bande de vermillon sur un dos bleu de lapis ; une murène noire, à tête vipérine, montrant les deux dents aiguës, venimeuses, sous la mâchoire supérieure ; un congre tigré de jaune comme une couleuvre. À mon compliment sur sa capture, le pêcheur répondit froidement : « Oh ! les congres, il s'en prend de gros ! Une fois, j'en ai pris un qui pesait six kilos. Nous avions péché toute la nuit, nous étions las pour rentrer. – Tiens, je dis, si on faisait remorquer le bateau par le congre ? Je lui mets un hameçon dans la bouche, j'amarre le filin à la barque, et va ! Il nous rentra en rade, mon capitaine, jusqu'à l'estacade que voilà, mieux que si nous avions eu les avirons en main. »

« Vous le voyez, Savéû est dans ses jours de grave facétie. Cordélio également. Plus que jamais le boulanger souhaite la petite maladie qui laissera reposer sa santé ; et je l'ai surpris sur le môle, hier, par une soirée torride, gesticulant au bord de la mer, clamant son invocation coutumière : « Pompez, Seigneur, pompez, pour les biens de la terre et pour le rafraîchissement de votre serviteur Cordélio ! »

« Quant à votre plus humble sujet, il lisait de vieux livres pour raccourcir le temps triste ; il y a découvert un prédéces-

seur de bonne renommée au moyen âge, le Moine ou *Monge* des Îles d'Or, comme on disait jadis. Lui aussi, ce moine vint couver dans notre vallée un grand amour. Le sien était malheureux. D'aucuns assurent qu'il florissait à l'île du Levant, mais je tiens pour ceux qui le font vivre à Port-Cros ; on n'aime bien qu'ici. Le Monge s'appelait dans le siècle François d'Oberto, de la noble famille des Cibo de Gênes. C'était un homme de haute vie, de bon exemple et de continuelle méditation ; il n'en souffrait pas moins d'une vive passion pour Élizette des Baux, comtesse d'Avelin. Cette femme n'eut pas le cœur de mon Hélène, elle fut cruelle au poète épris, qui lui dédiait des sonnets en rimes provençales. De désespoir, il revêtit le froc et se réfugia en un monastère des Îles d'Or. C'est lui, croit-on, qui le premier leur donna ce nom. Ses biographes rapportent qu'il y parvint fécond en poésie, rhétorique, théologie, en tous arts libéraux et inutiles ; il écrivait divinement bien toutes façons de lettres, ajoute Nostradamus : quant à la peinture et à l'enluminure, il y était souverain et exquis. Il prit dans son chagrin un goût prononcé pour la solitude et le recueillement. Chaque année, au printemps et à l'automne, il se retirait à son ermitage, il s'y plaisait au murmure des ruisseaux et des fontaines, au chant des oiseaux, à la diversité des plantes. Il fit de sa peine et de ce qui la consolait un beau recueil de rimes, tombé en la possession de Pétrarque ; trésor malheureusement perdu pour nous. Le roi Louis d'Anjou et la reine Yolande tentèrent d'attirer à leur cour le fameux Monge des Îles d'Or ; il ne voulut pas quitter sa retraite, il y mourut dans la mélancolie, consumé par un feu que le cilice n'avait pas éteint. Sa poésie, fille de son amour, lui mérita une grande célébrité. Nous l'honorerons, nous le plaindrons. Votre Monge de Port-Cros ne demande pas la célébrité, il a mieux, il a assez, il a tout avec son amour.

« Et pour vous conter ceci, il a découpé cette feuille jaunie dans les pages vides d'un vieux chartrier des moines, contemporain de François d'Oberto. Je le feuilletais ce matin ; il m'a plu de vous écrire sur ce vénérable papier, et de reculer ainsi, de faire commencer bien loin, par delà les rangées de tombeaux d'ancêtres, tout ce que j'ai à vous exprimer, tout ce qui me paraît préexistant à ma vie, inné et immortel.

« Je vous attends, n'est-ce pas ? Venez, restez ; il me semble que vous ne venez jamais et que vous vous en allez toujours ! Dites à mon messager que vous appellerez le *Souvenir* ; et si vous permettez au matelot de baiser votre main, comme j'envierai ce soir mon vieux Savéû !

Votre JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Ce 20 juin.

« Le pilote des joies m'a trouvée à la villa, mon ami. Je suis revenue hier de mon pénible voyage ; nous étions allées à Nice pour consulter des médecins, ma mère n'est pas bien. On lui conseille des eaux, un changement d'air pendant la saison chaude. Il faudra donc quitter le seul air où j'aie respiré le bonheur, depuis que je me connais ! Je suis tourmentée pour ma pauvre vieille maman. Et par le mal dont elle souffre, elle me donne une seconde fois la vie : ces médecins m'ont fourni la meilleure raison pour ne pas retourner cet été là-bas, à l'affreux cauchemar de l'exil, de la séparation indéfinie sous un joug qui n'est pas le vôtre. Je n'ose plus regarder jusqu'au fond de mon âme inquiète et réjouie. Oh ! qu'il y a de serpents cachés dans notre cœur, toujours prêts à se

dresser quand les complications d'une existence mal faite le torturent ! Je voudrais tant être bonne pour tous, depuis que je suis vôtre, n'avoir que de bons sentiments et de belles pensées comme les vôtres, mon Jean.

« Je les regardais hier soir dans le ciel, vos pensées. Je voyais sur la plaine de petites lumières, les pensées vulgaires des maisons où veillaient les misères des hommes ; plus loin, sur la mer, les fanaux des barques errantes, pensées vagabondes et angoissées comme les miennes ; là-bas enfin, sur vos îles où mon regard va toujours, de grandes clartés éblouissantes illuminaient l'espace à intervalles réguliers ; c'étaient les éclats des hauts phares tournants, c'étaient vos hautes pensées, mon Jean, dominant toutes les autres, éclairant ma nuit, enseignant aux miennes leur route et leur refuge.

« Puis, la lune s'est levée derrière votre Vigie, et de là elle a jeté sur la mer ce tremblant pont d'or qui va de notre rivage à Port-Cros. C'est le chemin qu'elle me prête, un chemin de lumière magique pour les âmes, la céleste avenue qui ne peut mener qu'à vous. Que de fois je m'y suis élancée ! J'y cours, je passe, le rayon liquide me porte dans l'île où Diane m'appelle. M'as-tu entendue, hier soir, frapper à ta vitre avec lui, as-tu senti qu'il me déposait sur tes yeux ?

« Après-demain, si tu veux, je referai le voyage sur le pont de soleil. Oui, je demande la voile rose au Lavandou. Je veux voir encore une fois toute mon île, tout notre cher chez-nous, avant de suivre ailleurs ma misérable destinée. Oh ! vous ne la délaisserez pas, mon bien-aimé, vous viendrez l'assister partout ! Partout je serai votre

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 30 juin. – Une dernière fois, elle est venue ; nous avons refait toutes les stations aimées, revu tous les nids où chantent nos baisers du printemps enfui. La flamme de ces midis de juin brûlait nos rochers, embrasait les essences résineuses des forêts ; les aromates torrides encensaient de leurs parfums ses pieds qui s'attardaient aux chers sentiers, la mer réverbérait du feu dans les yeux avides d'emprisonner chaque image ; aux détentes du soir, on voulait mourir ! Nos cœurs, oppressés par l'angoisse de l'inconnu prochain, se fondaient plus étroitement dans ces ardeurs du ciel et de la terre. Ah ! quoi qu'il arrive, nous nous sommes bien juré qu'elle résonnerait encore sous nos pas unis, cette terre ; mais nous subissons quand même l'appréhension de l'ignoré, du nouveau, cet horrible nouveau qui est l'espoir des malheureux, l'épouvantail des heureux.

En regagnant le port pour embarquer Hélène, nous nous sommes arrêtés contre le petit cimetière de Port-Cros, sous le figuier où j'ai passé tant d'heures. Près du Vieux-Château, au bas du versant qui regarde la terre ferme, c'est le point de vue sur Hyères le plus rapproché de ma maison ; là je viens d'habitude m'asseoir, lire, contempler de loin la ville où elle m'attend, la route bleue par où elle viendra. Le vieux figuier tordu, souffleté par le mistral, s'abrite sous le mur de pierres sèches qui défend l'enclos contre ce vent. La porte de fer était entre-bâillée, nous l'avons poussée, nous sommes entrés. L'étrange et unique cimetière ! Un champ d'épaves. Pas plus grand qu'une chambre d'attente, quelques mètres carrés : des herbes roussies, des ronces fleuries, une douzaine de croix noires déjetées, faites de planches d'échouage, où

des noms vagues sont griffonnés à la craie. À peine des noms : les prénoms des bûcherons piémontais oubliés là, sous quelques mots de prière italienne ; les numéros matricules des soldats décédés, du temps qu'il y avait un lazaret à Bagaud : « Hugues, soldat de 2e classe… » – « Ici repose le corps du nommé Cabass… » Et des anonymes, les naufragés que Savéû repêche à l'automne ; des inscriptions qui s'effacent sur le néant, comme celle de l'inconnu qui dort sous ce plant de cinéraire : « Ci-gît, repose, une victime du navire la *Lucie.* »

— Oh ! fit Hélène, ne dirait-on pas des âmes de mouettes, posées un instant dans ces buissons de fleurs ?

Elle a raison. Ce n'est pas un cimetière, c'est une halte d'oiseaux de passage, de morts errants.

— Oui, répondis-je. Vous souvenez-vous d'avoir lu dans notre Shelley la juste et belle épitaphe que son ami Keats composa pour lui-même ? Il faudrait la crayonner sur chacune de ces planches. Elles nous disent toutes :

Ici repose un homme dont le nom fut écrit sur l'eau.

— C'est la tienne, c'est la nôtre, reprit Hélène, – Elle ajouta, pensive : – On serait bien ici, dans la tombe des mouettes, au chaud soleil, devant la mer, endormis par cet éternel chant de nourrice au chevet de ce berceau. On s'aimerait comme il faut s'aimer, les os mêlés dans la paix bien sûre, pour toujours.

Elle ne pouvait plus s'arracher de l'enclos. Je l'ai emmenée. Je vais la suivre, la rejoindre, je ne sais où. Pourvu

qu'elle y soit, que m'importe le lieu ? Ne suis-je pas aussi un déraciné, une de ces ombres flottées dont « le nom fut écrit sur l'eau » ?

SOIR

Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment…

(RACINE, *Bérénice,* Acte II.)

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 31 décembre 1883, – L'année meurt. C'est l'heure de recueillement où j'ai fait tant de fois le bilan de la défunte, en achevant un de ces cahiers ; l'heure où je jetais le loch pour mesurer l'espace parcouru. La ligne de loch enregistrait toujours même résultat : vitesse progressive de la fuite dans le vide.

Je m'étais demandé souvent, durant les longues traversées : Y a-t-il quelque part une fuite du sentiment dans l'infini, pareille à notre course sur la mer, à cette progression constante sur un même élément illimité ? – Oui, ce rêve peut être réalisé ; je le crois aujourd'hui, après l'examen qui a porté sur l'année climatérique de ma vie. Elle a fait surgir pour moi de cette mer, dans une gloire de lumière, comme la déesse adorée des anciens peuples, l'apparition qui me cloua sur le pont de la *Triomphante ;* avec le pressentiment obscur d'abord, bientôt formel et certain, que mon âme ne m'appartiendrait jamais plus.

Je viens de relire ce journal de notre vie pendant les derniers mois ; j'ai relu ensuite les lettres qu'elle m'écrivait,

lorsque les circonstances nous séparaient momentanément. Je n'y retrouve pas l'ombre d'un désenchantement passant sur l'un de nos deux cœurs. Partout elle m'a donné des raisons nouvelles et différentes de la chérir. À Luchon, où les jours d'été nous furent si doux ; à Biarritz, où j'ai pu la rejoindre à l'automne ; à Paris, où je vivais caché près d'elle, pendant cette maladie de sa mère qui a retenu Hélène loin de la villa d'Hyères, partout et toujours elle s'est montrée la même, oublieuse de tout ce qui n'est pas son amour, toute mienne au milieu de la foule comme dans la solitude de nos bois de Port-Cros. Je l'accompagnais, de mauvaise grâce d'abord et avec une jalousie alarmée, dans ces casinos des villes d'eaux où sa beauté faisait sensation ; les hommes s'empressaient autour d'elle, quelques-uns s'attachaient à ses pas, avec l'insistance qu'autorise la facilité des liaisons dans la vie en commun des stations thermales. Les plus entreprenants s'écartaient bientôt, découragés par cette perpétuelle absente. Elle a désappris les plus innocentes coquetteries ; elle n'aperçoit même pas les soupirants qui s'efforcent d'attirer son intérêt ; elle n'a pour aucun d'eux cette lueur rapide d'attention dans le regard, ce souci de faire valoir sa personne par une attitude, ce besoin de plaire à l'homme et de l'influencer, instinct survivant chez les meilleures, chez les plus vertueuses, et où reparaît le ferment d'infidélité qui est au fond de leur sexe, l'irrémissible atavisme de la bête primordiale, de l'Ève curieuse.

Jamais femme n'a plus complètement donné à un homme la certitude délicieuse qu'il existe seul pour elle, entre des êtres d'une autre espèce qui ne comptent pas. Je ne l'ai vue tentée par aucun des plaisirs dont il serait si naturel qu'elle eût le goût à son âge ; tout lui est corvée loin de moi, tout lui est plaisir avec moi, la promenade dans un jardin banal, l'isolement à deux dans la prosaïque activité des

quartiers populaires, à Paris. Nous nous étions refaits un désert dans la foule, un îlot préservé au milieu de cette mer. Nous regrettions notre libre paradis de soleil ; et c'est pourtant au plus épais de ces cohues parisiennes que nous avons le mieux senti notre appartenance mutuelle. Ici, quelque chose de notre amour se disperse dans la beauté des aspects, dans la familiarité des lieux ; là-bas, nous le retirions tout entier en nous-mêmes, foyer d'autant plus brûlant qu'il ne rayonnait rien de sa chaleur au dehors. Que de fois, sur les larges ponts, au crépuscule d'hiver, dans le coudoiement des durs inconnus, dans le flot de ces figures lasses qui reviennent de la tâche quotidienne, alors que s'allument en aval et en amont les myriades de feux rouges ou jaunes qui piquent tristement l'obscurité naissante, alors que l'eau du fleuve semble plus noire de toutes les peines qu'elle reflète ; que de fois nous nous sommes serrés plus étroitement l'un contre l'autre, avec la même pensée jaillie de nos deux cœurs au même instant : aimer plus fort, dans le grand froid de cette humanité indifférente, hostile ; comme on ajoute des bûches au feu quand la neige fouette les vitres de la maison close.

Partout nous avons passé, étrangers à ce monde, réfugiés l'un en l'autre. Rien n'a distrait le regard d'Hélène, ce regard long comme la constance, toujours attaché sur le mien. Nos intelligences unies se sont arrêtées sur tous les sujets, avec les mêmes appréciations des hommes et des choses. L'esprit de mon amie s'ouvrait à tout ce qui intéresse le mien, j'y admirais chaque jour davantage la grâce et la force. Elle saisit et rend d'un mot l'idée maîtresse du livre qu'elle lit, le sens profond de l'événement qui sollicite nos réflexions ; et cette raison qui s'affermit laisse intact le don féminin, le don charmant, l'imagination du cœur. Quelles trouvailles du génie amoureux dans les enfantillages de sa tendresse ! Je me rappelle, – comment ai-je négligé de le consi-

gner sur ces feuillets ? – un trait exquis entre cent autres. C'était à Paris, un de ces vilains matins de novembre où l'on voit l'envers noir de toute chose. Nous avions fait des courses ensemble, je la reconduisais à son hôtel. Dans la rue où nous marchions, une porte cochère était drapée de deuil, un cercueil attendait sous les tentures le convoi qui allait l'emporter. Je remarquai la lettre d'argent appliquée sur le baldaquin : un A, l'initiale de mon nom. J'en fis l'observation, par une de ces boutades méchantes et mendiantes qui effrayent l'aimée pour solliciter d'elle un regard plus tendre. Au bout de la rue, je quittai ma compagne ; elle n'avait plus que quelques pas à faire avant de regagner sa demeure. Je rebroussai chemin, j'entrai dans un magasin où je ne sais quelle emplette me retint un moment. Comme je sortais de cette boutique, je fus tout étonné de revoir Hélène, venant à ma rencontre sur le trottoir : pourquoi n'était-elle pas rentrée chez elle, pourquoi avait-elle refait une seconde fois ce trajet ?

— Vous avez perdu quelque chose ? lui demandai-je.

Elle sourit, avec la rougeur légère d'une enfant surprise en faute.

— Moquez-vous de ma superstition, fit-elle ; mais je suis retournée sur nos pas pour repasser devant cette porte : j'ai demandé au ciel de détourner sur moi la menace que cette lettre de votre nom semblait suspendre sur vous. J'ai voulu aspirer le vent de mort qui sortait de cet endroit, afin qu'il n'en restât rien pour vous quand vous redescendriez la rue.

Paris me réservait la plus délicate épreuve du sentiment, celle qui pour moi fut toujours décisive, et toujours meurtrière de mes illusions : la musique entendue auprès de la femme à qui l'on rapporte toutes les émotions. Ah ! cette

route de l'infini sur laquelle on part ensemble, comme on y laisse vite derrière soi celles qui ne peuvent pas suivre ! Combien de cœurs ont connu par cette épreuve leur impuissance à se combler mutuellement ! Deux êtres croient, ils se sont dit mille fois qu'ils avaient la même mesure pour toutes les sensations. Ils entrent dans une salle de concert ou d'opéra ; blottis au fond de la loge, ils se tiennent les mains, heureux de se sentir à l'unisson, comme ces instruments accordés, pour toutes les résonances qu'éveilleront en eux Beethoven et Mozart, Schumann et Weber. Ou bien c'est l'imprudente qui s'assoit au piano, ses doigts évoquent le monde mystérieux endormi sur les touches d'ivoire. Une plainte passe qui appelle très loin ; du brusque coup d'aile de l'oiseau de mer qui part, l'une de ces deux âmes s'enlève sur l'océan sans horizon ; elle monte d'un seul essor, dans le vertige de l'abîme, elle atteint d'un bond les limites des forces humaines ; un voile s'entr'ouvre un instant sur le ciel et se referme aussitôt, laissant la vision d'un idéal divin qu'on ne touchera jamais ; une âpre dent mord le cœur, il saigne de tous les regrets du passé, de toutes les déceptions entrevues dans l'avenir. Alors, dans un éclair lucide, cette affreuse révélation : il y a encore quelque chose au delà, au-dessus de la femme qui remplissait l'univers ; il y aura de la vie à consumer après elle ; elle n'a pas épuisé en nous toutes les félicités, toutes les souffrances possibles. Et si c'est la main aimée qui fait sortir du clavier le démon des vagues désirs, plus poignant encore est le drame intime : l'évocatrice d'infini ne montera jamais où elle nous mène ; il ne sera jamais emprisonné par cette main trop courte, l'esprit dévastateur qu'elle suscite dans un sanglot de la mélodie ! À partir de cet instant, l'accord parfait est rompu, on a laissé à terre la compagne dépassée, on entrevoit des perspectives où elle n'est plus : l'agonie de l'amour a commencé. Je me souviens d'une

créature charmante, que j'ai perdue ainsi à l'adagio d'une sonate de Beethoven.

Près d'Hélène, j'ai pu l'entendre impunément, l'appel de la Sirène qui tue ses faibles sœurs mortelles. Si haut que l'harmonie m'emmenât, je sentais toujours à côté de moi le vol égal de l'aimée ; si lointaines que fussent les perspectives ouvertes par la clef magique, la chère figure était toujours au bout, la chère voix dominait toujours le cri désespéré du génie ; elle disait, et j'en demeurais persuadé : « Après moi il n'y a plus rien, au-dessus de moi il n'y a plus de ciel ! »

… Depuis bientôt un an, je pense et sens ainsi. Suis-je donc le même homme ? Serions-nous une exception aux lois qui régissent le monde sentimental ? Certes, je n'ai pas la fatuité de le croire, pour ce qui me concerne ; mais je le crois sincèrement pour Hélène. Grâce à son opération toute-puissante, rien ne subsiste en moi des certitudes traditionnelles, du legs de la longue sagesse humaine, vérifié et confirmé par mes propres expériences. D'après la façon dont elle s'est donnée, on devait prévoir de son côté un caprice violent et rapide ; du mien, toutes les défiances, toutes les exigences, et la prompte lassitude d'un bonheur si facilement acquis. Vaines prévisions ! Tout les a démenties. Loin de s'affaiblir dans l'habitude, notre passion dure et s'accroît. Nous ne sommes pas esclaves de cette morne fidélité qui retient souvent deux cadavres dans les liens où il n'y a plus que le simulacre de la vie du cœur : fidélité gardée par un prolongement d'illusion, par horreur du néant, par un détour subtil de l'orgueil qui ne veut pas s'avouer vaincu dans l'usure commune de toutes les sensations, de toutes les joies, de toutes les volontés.

Où ai-je donc lu cette mélancolique parole du Bouddha ? Le jeune prince était dans sa demeure enchantée, triste et tout songeur ; la belle Vasodhâra lui demandait en soupirant à quoi il pensait ; Siddartha répondit : « À quoi je pense ? Je me demande comment l'amour pourrait échapper à son meurtrier, le Temps. » – Le secret que ce dieu cherchait en vain, nous l'avons trouvé. Autour de nous, comme autour des autres êtres, tout parle de la fuite du temps ; les horloges la disent dans les rues des villes, les astres ne roulent au firmament que pour la marquer ; il semble que l'univers soit occupé à mesurer cette fuite éternelle, à la mesurer plus rapide pour les heureux. Nous en souffrons, Hélène et moi, à la veille des séparations temporaires ; nous ne la sentons pas au dedans de nous ; elle n'existe pas pour nos âmes, pacifiées dans une confiance inaltérable. L'autre soir, à Toulon, comme je passais devant un monument public, je voulus prendre l'heure ; le cadran lumineux était éteint, l'heure y cheminait invisible, et je pensai que c'était là une exacte figure de la marche du temps pour nous deux.

Il va ramener des jours qui défient toute comparaison dans mon souvenir. Nous prétendons bien les ressusciter. L'Île d'Or reverra sa Dame, après une longue absence. Pour la première fois de ma vie, je ne redoute pas cette périlleuse épreuve, le recommencement du même rêve aux mêmes lieux. Hélène est revenue depuis une semaine à la villa des Cyprès : quelle joie enfantine dans ses yeux, lorsqu'ils ont réfléchi de nouveau la lumière de notre mer, de cette mer qu'elle appelle avec le poète « la belle limite bleue d'un monde mauvais » ! J'avais devancé mon amie d'une huitaine de jours, à l'expiration de mon congé ; mes affaires de service réglées à l'Arsenal, j'ai cinglé sur Port-Cros, pour donner l'alerte et fleurir la maison. Ils sont tous ragaillardis de la bonne nouvelle ! Jorioz prépare des flacons de myrte selon

une recette perfectionnée ; Zourdan bêche ses plates-bandes, Savéû reprise la voile rose ; sa bru, la femme de l'*innocent* qui a perdu la raison dans un coup de mer, fourrage avec les filles de la ferme tout ce qui reste dans la vallée de violettes et de fleurs d'hiver. Après-demain, Hélène viendra fêter à l'île le renouveau de notre jubilé d'amour. Elle y rapportera le même cœur, son cœur candide, fier et de pur parfum, comme un romarin de la haute montagne. J'irai la prendre au Lavandou. Ah ! je suis bien sûr d'éprouver et de retrouver chez elle toutes les émotions du premier de ces voyages : même impatience, même angoisse à l'idée d'un empêchement possible, même trouble délicieux quand sa robe fera dans le petit chemin son bruit de caresse, même extase quand je m'abattrai à ses pieds dans notre maison, même surprise du don divin quand elle me livrera sa beauté. J'aurais été séparé d'elle pendant des années que cette heure ne me semblerait pas plus paresseuse à venir !

HÉLÈNE À JEAN

Du Sémaphore, 1er janvier 1884.

« Ne m'attendez pas. Venez vite à Hyères. Urgence. »

QUARTS DE NUIT

3 *janvier*. – Au reçu du message alarmant, j'ai mis à la voile : j'ai compté des siècles sur la mer et sur la route d'Hyères, jusqu'au moment où la grille de la villa s'est ouverte devant moi.

À la place où elle me reçut il y a dix mois, sous les cyprès festonnés de roses, Hélène m'attendait, les traits pâlis

par une nuit d'insomnie, les yeux agrandis par une vision d'angoisse. D'un geste accablé, elle me tendit une lettre au timbre de Russie.

C'était un billet bref et pressant d'une sœur de son mari. – « Une attaque de douleurs hépatiques, écrivait cette personne, a failli emporter mon frère. Le danger est conjuré pour l'instant ; mais il peut revenir d'un jour à l'autre, tout nous fait craindre des complications. Mon frère ne cesse de manifester son vif désir de vous revoir : il ne peut encore écrire, il m'ordonne de le faire à sa place pour presser votre retour. Vous le trouverez bien changé de toutes façons. Les raisons qui pouvaient rendre votre séjour ici difficile et pénible ont disparu. Vous sachant rassurée aujourd'hui sur la santé de votre mère et délivrée de tout souci à cet égard, je ne doute pas de la décision que vous dictera votre cœur. Nous vous attendons au plus tard le 3/15 de janvier : c'est le jour fixé pour une consultation où le célèbre Botkine a promis de venir. J'irai au-devant de lui jusqu'à Vilna ; j'aurai certainement la consolation de vous retrouver dans cette ville et de vous ramener avec le docteur. Veuillez m'aviser par télégramme. »

La lettre tomba de mes mains. Le regard d'Hélène et le mien se croisèrent, se pénétrèrent, demeurèrent longuement liés, sans que nos bouches trouvassent une parole. Quels mots eussent exprimé le tourbillon de pensées et de sentiments qui passa en quelques secondes dans ces regards ? Douleur, terreur, espoirs inavoués et inavouables, irrésolutions, supplications, tous les mouvements contradictoires de nos cœurs bouleversés se communiquaient de l'un à l'autre, avec une précision et une rapidité que le langage n'égalera jamais.

Je trouvai enfin la force de parler.

— Ainsi, vous allez partir ?

— Que faire ? Votre volonté toujours. Ordonnez. Que feriez-vous à ma place ?

Je restai muet.

Hélène se leva. Du même geste qui me l'avait donnée, dans ce même lieu consacré, elle vint à moi ; ses mains s'abattirent sur mes épaules, sa tête s'inclina, ses yeux éperdus versèrent toute son âme dans les miens, et des lèvres rapprochées à toucher mon front, ces mots jaillirent, lents et volontaires :

— Mon Jean bien-aimé, ici je vous ai dit : « Aimez-moi, je suis toute à vous pour toujours. » Je te redis aujourd'hui : « Aime-moi plus, puisque je vais plus souffrir. » Je suis toute tienne, uniquement tienne. Si tu me veux telle que je suis, garde-moi, j'oublierai tout ce qui n'a jamais existé pour mon cœur, je briserai les derniers liens qui me rattachaient au passé, je mettrai sous tes pieds les dernières conventions qui me protégeaient encore aux yeux du monde. Ton amour me tiendra lieu de tout. Mais si tu me préfères meilleure et purifiée par le sacrifice, ordonne que je subisse cette épreuve. Je ne te parlerai pas des devoirs que cette lettre me rappelle ; je ne me connais de devoirs qu'envers toi, mon créateur et mon maître. Envers toi j'ai le devoir de grandir pour être moins indigne de ton amour. J'ai tant appris à ton école, je voudrais tant me hausser jusqu'où tu me vois, quand tu me pares de ton idéal ! On grandit par la souffrance et par la bonté. J'irai souffrir loin de toi, pour toi. Je tâcherai d'être bonne, même pour ceux qui ne me sont rien, puisqu'ils semblent avoir besoin de moi, puisque le sort aveugle a marqué là ma mission

de pitié. Peut-être va-t-il me libérer, me rendre à toi, au bonheur parfait. Ce serait horrible de le désirer : si cette pensée a traversé mon cœur de pauvre créature humaine, accablée sous un poids trop lourd, Dieu me la pardonnera. Je la repousse comme ces tentations viles contre lesquelles nul de nous n'est défendu. Je voudrais ne devoir la libération qu'à mon effort, à de nouvelles luttes, à de nouvelles douleurs. Cet effort toujours différé, depuis que je t'en parle, par ma lâcheté à m'éloigner de toi, que ne l'ai-je fait plus tôt ? Je le ferai aussitôt passée la crise qui resserre ma chaîne. Ah ! je connais assez ceux qui me rappellent ! Dès que ma présence ne leur paraîtra plus une obligation de convenance, ils ne se mettront guère en peine de me retenir ; ou bien ils auraient étrangement changé ! Je trouverai alors la force d'agir, je revendiquerai ma liberté définitive et le droit de reconstruire ma vie : je ne reculerai devant rien pour m'arracher à mon odieuse servitude. Oh ! vois-tu, cette dissimulation m'étouffe, cette incertitude du lendemain me tue, il faut en finir à tout prix. Quoi qu'il arrive, je te promets de revenir prochainement et de revenir libre, tienne, entièrement tienne. Maintenant, donne-moi du courage, je n'en ai plus : te quitter ainsi, c'est trop affreux !

Elle s'affaissa sur mon épaule. Je l'entraînai dans son cabinet de la villa. Un violent combat se livrait en moi. Avais-je le droit, pour m'épargner une douleur, de sacrifier celle que j'aimais si fort, de condamner aux plus humiliantes déchéances celle que je plaçais si haut ? Aurai-je moins de vaillance que ma pauvre blessée ? Comme elle, je voyais trop clairement la nécessité de composer avec la destinée ennemie, plus puissante que nos volontés. Enfants nous étions, enfants aveuglés par la passion, aux heures d'ivresse et de révolte où nous jetions au monde le défi de notre amour, où nous voulions nous persuader qu'il suffisait d'ignorer ce

monde pour le vaincre. Elle nous ressaisissait dans son engrenage, l'implacable machine, organisée pour broyer les singularités qui tentent d'échapper à ses prises !

Cette généreuse Hélène, venue à moi avec son cœur vierge, avec son imprudence d'enfant, prête encore à se perdre irréparablement sur un signe de mon désir, pouvais-je faire d'elle une aventurière, la vulgaire déclassée condamnée à vivre sans nom, sans personnalité morale, sans indépendance matérielle, objet de risée et de mépris pour tous, à peine distincte de la fille entretenue qui suit le caprice de son maître ? Non, la lourde machine était plus forte que nous. Il fallait se laisser broyer.

Et nous nous attardions là, dans le petit salon des premières caresses, comme à l'aube radieuse de notre amour, au départ sur la belle mer d'espérance qui couvrait d'un éblouissement de lumière les écueils prochains. Nous traînions là, échangeant les paroles irrésolues, combinant et rejetant les projets contradictoires, abîmés dans les silences où passait le froid de la cruelle raison, demandant aux baisers, aux étreintes, un courage qui se fondait en leur triste douceur. Les secondes tombaient de l'horloge, hâtives, avec un bruit de gouttes d'eau acharnées à creuser une dalle de sépulcre. La beauté du soir, qui avait enchanté pour nous tant d'heures pareilles, descendait impassible sur la douleur qu'elle n'apaisait pas. Dans l'encadrement de la fenêtre, l'Île d'Or apparaissait en des lointains de rêve, toute charmante, irréelle, décroissant comme en une fuite sous les ombres qui l'abolissaient.

— Hélène, encore quelques heures pour elle, par pitié ! Est-il possible que tu partes sans lui dire adieu ?

— Adieu à l'île ! Jamais ! Au revoir, seulement. Vive ou morte, j'y reviendrai avant peu, je te le jure sur tout ce qui a été. Mais cette fois, comment y trouverions-nous encore le temps du bonheur ? Demain, je dois conduire ma mère à Nice, chez la parente qui veillera sur elle pendant mon absence. Elle voulait m'accompagner là-bas, je m'y suis opposée : je lui promets de l'appeler dès que la saison rigoureuse prendra fin, aux premiers beaux jours. Mais tu devines ma pensée : c'est moi qui viendrai la rejoindre, moi qui invoquerai cet impérieux motif pour m'enfuir plus vite. – Après-demain… Les préparatifs indispensables à Paris… Fais le calcul des jours inexorables : ils ne m'accordent plus le droit d'être heureuse.

— Hélène, un jour seulement, un jour de grâce !

Elle faiblit. Il a été convenu que je reviendrai la chercher après-demain, à son retour de Nice, et que je la ramènerai le jour suivant, pour le départ du train de Paris.

4 janvier. – La mer, la mer amie et maternelle s'est tournée contre nous, elle aussi. Elle s'est levée ce matin sous un coup de vent, elle était déjà très dure quand j'amenai le *Souvenir* aux Salins. À peine l'avais-je mis à l'abri, le grain creva : un tourbillon de neige s'abattit sur le littoral ; en quelques instants, le morne tapis blanc se déroula des montagnes au rivage. Hélène arriva quand même sur le môle, à l'heure fixée.

— Vous le voyez, dit-elle en descendant de voiture, c'est ma geôlière du pays d'exil qui réclame sa victime ; elle est venue me saisir jusqu'ici.

La mer n'était plus maniable ; repasser à Port-Cros, il n'y fallait pas songer. Nous avons repris tristement la route d'Hyères. Il était écrit que je n'aurais pas la joie de ramener mon amie au paradis perdu.

Paris, 1o janvier. – J'ai accompagné Hélène jusqu'ici ; je viens de la conduire à la gare où l'arrachement de nos âmes et de nos chairs s'est consommé. Qui dira ce qu'il y a d'horreur flottante sur une grande gare, de souffrances incrustées aux murailles nues, aux trottoirs boueux, aux ferrements brutaux de cette salle de torture ? Expressive figure de la vie, de notre vie moderne, avec son affairement cupide, sa promiscuité de joies et de peines, ses bruits stridents qui martèlent la douleur. Combien de cœurs sont écrasés chaque jour entre ces machines, comme les membres des esclaves attachés à leur service, quand une imprudence jette ces malheureux sous les roues de l'impitoyable monstre ! Combien de sanglots étouffés sous les yeux indifférents de la foule, dans ce lieu de séparation où il semble qu'on entende sans trêve le déchirement des mille liens qui se brisent au départ des convois ! Ah ! l'humiliation de se sentir là si petit, si faible, perdu dans le tourbillon de ces atomes sans défense contre la Force aveugle qui roule leurs désespoirs ! Pourquoi était-elle pareille à toutes les autres, la tombe de fer où j'ai mis mon adorée, l'être unique au monde pour moi ? Notre amour n'est-il donc plus un miracle unique ?

Elle gardait, ma noble Hélène, ce calme extérieur des grands chagrins qui fait d'elle une divine statue de la souffrance. Ses larmes silencieuses coulaient sous la voilette, sans une convulsion sur son pâle visage ; je ne les ai vues sourdre ainsi que de ses yeux, les larmes qui perlent comme

une eau d'habitude, épanchée par une antique figure de marbre dans le jardin où la déesse sait qu'elle fut mise pour pleurer. Une dernière fois, de sa voix grave et résolue, elle m'a juré le don irrévocable, promis le retour prochain et la réunion définitive. Je la crois ; et pourtant un pressentiment atroce m'étranglait, une voix d'épouvante me disait, me dit encore que je ne la reverrai plus ! Une dernière fois, nos mains liées ont transmis de l'un à l'autre tout ce qu'il y avait en nous d'être à donner, de force de vie et d'amour ; l'ébranlement du convoi les a descellées, il s'est mis en marche avec cette allure lente, bientôt accélérée, d'une bête de ruse qui emporte sa proie.

Il s'éloignait, Hélène passait encore en moi de tout son regard. Quelques secondes, j'ai vu le buste gracieux projeté hors de la portière, dessiné dans la buée des jets de vapeur, sous le jour faux et blafard des lanternes ; quelques secondes encore, les ailes noires de sa toque de voyage, s'agitant, diminuant, triste fuite d'un vol de corneilles dans la brume d'hiver. Une locomotive arrivant en sens inverse intercepta brusquement cette dernière relique. Le train s'élança sur la longue voie droite ; je l'ai vu devenir tout petit, un point noir qui était encore tout l'univers, puis un léger flocon de fumée, puis rien…

Rien n'est demeuré ; rien qu'un peu plus de facilité à mourir, pour l'homme hébété qui restait là, seul, devant le trou vide dans l'horizon.

… Où allaient-ils d'un pas si pressé, tous ces inconnus qui emplissaient la rue Lafayette ? Que cherchent-ils dans cette ville, puisqu'elle n'est plus là ! J'en ai coudoyé des centaines, en revenant à mon hôtel : pas un ne me parlera d'elle. Que font-ils en ce monde ? Ils avaient tous leur idée fixe em-

preinte sur leurs traits, ils se hâtaient vers quelque but stupide, ils allaient comme vont les nuages sur la mer, troupe chagrine, les uns devançant les autres sous le fouet du vent qui les chasse et les carde. Des frères ! nous dit-on. Lequel de ces vains fantômes m'apportera une consolation ? Je pensais que c'était drôle d'être là, dans la vie universelle, une petite flamme pâle et tremblante que chaque souffle peut supprimer à chaque minute, sans qu'un seul de ces frères s'en aperçoive. Sur la place de l'Opéra, un homme me heurta avec sa charrette à bras ; il déménageait un grand tableau ; la clarté d'un réverbère donna en plein sur la toile. C'était une vue ensoleillée de la Corniche, un coin d'eau bleue, des orangers, des pins d'Alep : toute une évocation de bonheur, narquoise et falote sous la sale lumière du gaz.

Cette chambre d'auberge est sinistre de banalité. Pas un objet ami, accoutumé. J'ai fait allumer du feu, apporter une lampe. J'écris ceci, pour m'astreindre à une besogne, pour penser moins vite et ne pas penser à vide. – Si du moins sa mère était venue à Paris, elle se lamenterait près de moi, maintenant. Elle ne m'aime pas beaucoup ; mais, malgré elle, la vieille femme me serait un peu mère. Est-ce drôle, cela encore, de me souvenir pour la première fois, à mon âge, que tout petit enfant j'étais orphelin ? Allons, allons, Jean d'Agrève, l'homme fort, qui s'est fait une élégance de rester toujours maître de lui ! Imaginons que je suis au feu, devant les hommes de la compagnie, avec une balle dans le corps, souriant pour l'exemple. – Ah ! non, l'imagination est mal choisie ; ce serait trop de chance. – Essayons de reculer ce chagrin très loin, dans le passé où sont les autres. Si je pouvais estomper son visage, son souvenir, les reporter aux plans indistincts où pâlissent tant d'autres ombres apaisées ! Non, ce n'est pas la même chose : ce visage et ce souvenir me brûlent, bien vivants, substitués à tout ce qui fut avant

eux ; rien ne peut empêcher qu'ils emplissent ma pensée d'une présence douloureuse. – Je vais essayer de lire.

... J'ai pris dans mon sac un des trois ou quatre volumes que j'y avais mis : les livres de viatique, ceux qui me furent toujours de bon secours aux heures de découragement. Mon Dante est venu le premier sous ma main. Je l'ai ouvert à l'aventure, au chant où le poète donne une si belle définition de Dieu, dans ces vers : « Celui qui ne voit jamais une chose neuve – a produit ce parler visible, – nouveau pour nous, parce qu'il ne se trouve pas ici-bas. » – Mais c'est d'Hélène que cela devait être dit ! Depuis qu'elle est sur cette terre, Dieu a fait et le monde a vu une chose neuve. – J'ai lu posément, avec une attention soutenue. En tournant la page, ce fut un étonnement d'abord, puis une vive satisfaction de constater que *je pouvais* lire : les mots qui passaient sous mes yeux pénétraient dans mon cerveau, s'y coordonnaient avec tout leur sens. Par moments, je prenais même un vrai plaisir à leur beauté. Mais derrière les idées et les images distinctes qui naissaient de la lecture, un autre fil d'idées et d'images confuses se déroulait parallèlement, en un fond plus sensible du cerveau ; je suivais ces deux ordres de pensées, comme le voyageur qui regarde la nuit des paysages fuyants à travers les vitres troubles du wagon, et qui voit en même temps, reflétées sur cette vitre, sa propre figure et les silhouettes des personnes assises dans le compartiment.

Un wagon, c'est bien cela. Sous les idées extérieures évoquées par le livre, ma pensée intérieure demeurait concentrée sur une même vision, un train en partance dans une gare. Je faisais un effort mental pour le retenir, tandis qu'il s'ébranlait, roulait lourdement sur les plaques tournantes entre les disques et les fanaux. Une préoccupation persistante dominait toutes les autres : quelle heure est-il ? Où est

le train, maintenant ? J'ai tiré ma montre pour la remonter ; action absurde, dans le chagrin, puisqu'elle nous fait collaborer à l'œuvre du temps, notre bourreau. Dix heures. J'ai jeté le volume de Dante et pris un *Indicateur*.

Il est à Compiègne. Il s'arrête dans le silence du hall. À quoi pense-t-elle ? Souffre-t-elle, au moins ? Il repart, les pays passent ; nous roulons, des jours, des nuits ; maintenant c'est sur la terre vague qui ne ressemble à aucune autre, qui n'est pas encore sortie du chaos. Du noir, du blanc, pas d'autres couleurs ; de maigres sapins, des marais glacés, de la neige ; de la neige, des marais, des sapins, toujours. Les lieux n'ont pas de forme ; une étendue sans relief, sans vie, le silence, le vide, la glauque clarté diffuse de la neige nocturne, l'accablement d'un immense rien. Je vois bien son trajet, je l'ai fait une fois, j'y retrouvais mes sensations habituelles de l'Océan ; mais d'un océan mort, d'un océan de lune ; la mer, la grande Vivante, est autrement communicative. Une seule lumière sur tout le pays obscur : là, au fond de ce wagon, les mèches d'or clair qui brillent, emmêlées sur le col dans la noire fourrure du manteau. Pauvre petite âme douce et chaude, comme elle va être transie, esseulée, écrasée sous ce poids de glace, de ténèbres, d'hostile solitude ! Ah ! non, qu'elle ne souffre pas, que je souffre pour deux !

Les images se succèdent ; elles n'ont rien de précis, d'ailleurs, rien de très dur ; elles battent le front comme des marteaux enveloppés de ouate. Une torpeur physique et morale me protège contre l'excès de la douleur. De courtes somnolences suspendent la pensée. Au sortir de ces assoupissements, l'idée fixe me pique, plus aiguë, morsure d'un serpent engourdi qui relève la tête. La chaleur appesantit l'atmosphère de la chambre. J'ai ouvert la fenêtre : accoudé

sur la barre, j'ai cherché du regard le ciel ; comme s'il y avait un ciel à Paris ! Il n'y a que la rue.

Une nuit de janvier sur cette rue morose. Des ténèbres grasses, humides ; les giboulées sillonnent le champ d'éclairage du bec de gaz, en face, semblables à des larmes de catafalque figées sous la lueur jaune d'un cierge. Des passants chétifs minables, ceux qui sont obligés de sortir, quel que soit le temps ; et ceux-là comptent rarement au nombre des heureux : un souci les pousse, on leur devine un ennui au cœur, un froid de misère aux semelles, dans la boue du dégel. Quelques fiacres se traînent paresseusement ; un omnibus ébranle les murs et le pavé ; trois forts chevaux gris tirent vaillamment la pesante masse ; en se penchant un peu, on se laisserait tout doucement choir, pas de bien haut, sous les pieds de ces chevaux, sous les roues de la machine. Un instant, il m'a semblé que la rue était blanche, des traîneaux y glissaient ; la voix d'un cocher en houppelande sortait d'une grande barbe gelée, elle appelait : « Bârine ! » Je montais, je m'asseyais au coin de la banquette, et sur ce siège étroit, selon l'usage du pays, j'entourais d'un bras la taille de ma compagne, je sentais la chaleur du jeune corps blotti contre le mien ; comme au temps de ses chers effrois dans la forêt, quand nous nous attardions le soir à la Vigie, quand elle se pelotonnait sous mon bras au bruit de pas des Piémontais.

J'ai tourné la tête dans la direction du Nord, vers les hauteurs de Montmartre, écoutant s'il ne viendrait pas de là un sifflement de locomotive, un grondement de train. Il y a des trains qui reviennent, pourtant, et je sais de quels coups du cœur elle est capable. Si elle allait entrer !

… Rien… Je jette ici, dans le désordre où elles me viennent, ces pensées, ces images. J'écris ma souffrance. Pourquoi ? Pour qui ? Oui, je m'étais jadis posé cette règle : observer autour de moi et m'observer dans les émotions, comme je relevais sur le livre de bord les oscillations du compas dans la tourmente ; connaître le monde et me connaître moi-même. – Balivernes d'académie ! Que connaissons-nous, sinon que nous aimons et souffrons ? Elles n'étaient pas sérieuses, les peines que je pouvais étudier de sang-froid : l'esprit s'amusait alors au spectacle du cœur. Aujourd'hui, l'un et l'autre s'en vont à la dérive dans la même débâcle. – Je veux croire que j'écris pour Hélène, comme je lui en ai fait la promesse. Notre correspondance sera difficile, contrainte : c'est une affliction ajoutée à toutes les autres. Elle a d'autant plus insisté pour que je tienne un journal minutieux de mes sentiments : « J'y veux lire au retour chaque frisson de votre âme », disait-elle. Lira-t-elle jamais ? Non, murmure l'horrible pressentiment : il ne me quitte pas, il prévaut contre toutes les assurances, contre tous mes raisonnements.

À cette place, sur cette rosace du tapis, ses pieds se sont posés pour la dernière fois. Voilà tout ce qui me reste de la fleur vivante et du monde qu'elle animait ! Tout désormais est vain, sans but et sans raison ; tout, sauf de coller mes lèvres sur cette poussière et d'y pleurer !

… J'ai lourdement dormi sur le divan. Mes yeux se rouvrent sur ces papiers. L'aube louche a paru. S'il pouvait se prolonger, l'éclair lucide du réveil, l'instant d'équilibre parfait où l'on juge la vie comme du dehors, avant la rentrée en nous de la douleur ! La vie et la douleur ont donné l'assaut immédiat, j'ai repris conscience de mon mal. La plaie se rouvre avec les paupières ; elle est ce matin plus profonde et

plus cuisante. Il doit être déjà si loin, le train qui me l'emporte ! J'aperçois devant moi cette longue suite de journées vides, l'inutile chapelet de plomb dont il faudra égrener machinalement les grains ternes et froids. Oh ! les réveils dans la tiède lumière, à Port-Cros, la fenêtre entre les géraniums, l'heure de l'apparition ! Allons, forçat, recharge le jour.

JEAN À HÉLÈNE

« Port-Cros, le 20 janvier.

« Je rentre dans la pauvre maison hantée, mon amie. J'y rapporte le peu de moi dont j'ai encore conscience. Je suis dépouillé de ma substance, de ma raison d'être, d'agir, de respirer. Des paquets de lettres, de journaux, sont là sur ma table : je ne puis me résoudre à les lire ; vous seriez satisfaite et effrayée de mon indifférence pour tout ce qui n'est pas ma vie intérieure, de mon éloignement pour tout ce qui m'en distrait. Sans vous, le monde est une énigme farouche.

« L'inutile beauté de notre île me pèse. Je suis ici comme un miroir sans tain : les images le traversent sans s'y arrêter, elles vont chercher plus loin le fond solide qui les réaliserait, il est absent. Douceur du souvenir ou volupté de la souffrance, je ne sais moi-même ce que je viens demander à cette solitude pleine de vous. J'y suis revenu d'instinct, pour y chercher votre ombre adorée sur les choses, la trace de vos pieds sur chaque pierre du chemin. Par instants, je vous vois réellement aux places accoutumées ; vous marchez devant moi dans la bruyère, entre les pins inclinés dont les reflets sombres tremblent sur vos épaules, toute de marbre rose et vivant sous la couronne d'or, toute sculptée en grâce sur le

fond bleu de la mer. Vos paroles remontent dans ma mémoire une à une, comme remontent au ciel des hirondelles qui s'étaient posées sur un vieux mur. Toute autre parole me blesse ; votre main pourrait seule guérir la plaie qu'elle a faite ; seule, vous avez des mains assez légères pour toucher un cœur blessé sans l'endolorir. Je passe perpétuellement en revue toutes ces journées vécues en commun ; et tout ce que j'y revois, tout ce que j'y réentends est si bien selon moi, que je me demande comment j'ai pu vivre auparavant, hors de mon atmosphère naturelle. Mesurez ma peine actuelle au besoin que j'avais de vous, et ma tendre fidélité à la violence de cette peine.

« Écrivez, si vous m'aimez, écrivez souvent, beaucoup. Racontez tout de vous. Je n'existe que pour attendre vos lettres, pour calculer l'arrivée des courriers qui me les apporteront. Je m'arrête : je ne sais rien vous dire, sinon que je souffre, que je souffre près de vous, avec vous ; et il faudrait vous envoyer du courage, un peu de notre soleil dans votre nuit. Mais y a-t-il de la nuit là où vous regardez ? Vous êtes la lumière, une lumière sûre autant qu'elle est douce. Adieu, ma clarté lointaine ; croyez que si je ne devais pas vous revoir, je ne supporterais pas le dégoût de vivre ; croyez que toujours, jusqu'au fond des domaines infinis de la mort, je serai encore à vous.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Bjélizy, ce 25 janvier.

« J'ai froid, mon bien-aimé. J'ai laissé chez vous le cœur que vous m'aviez refait, j'ai retrouvé ici mon cœur de no-

vembre. En rentrant chez moi, – chez moi ! – dans cette vie antérieure, je croyais revenir d'un autre monde. Je n'ai plus d'énergie pour espérer, je m'affaisse dans le passé. Il me semble que j'ai fait un court rêve, tant ce morne passé me reprend, tant il recommence pareil à ce qu'il était autrefois. Vous vous plaignez de votre solitude ; ah ! comme je vous envie le bien que je désire le plus, quand je ne peux pas vous avoir.

« Je n'ai même pas pour me stimuler le sentiment d'une nécessité dans le sacrifice accompli. C'est un des raffinements d'ironie de la vie : elle promet aux malheureux de nouvelles conditions du malheur ; nous l'imaginons toujours mauvaise, mais autrement, avec d'autres peines, d'autres formes de lutte ; et nous la retrouvons avec sa même plate figure où rien n'a changé. On avait beaucoup exagéré la gravité des circonstances qui commandaient mon retour. Quelle était l'arrière-pensée de ceux qui me rappelaient, à la suite d'une alerte dont ils n'avaient guère lieu de s'émouvoir ? Je la devine mal. Je ne réussis pas à comprendre ces natures compliquées ; de la dissimulation, des calculs secrets sous un grand laisser aller, des caprices violents dans une large indifférence, un profond ennui, le besoin de dominer l'esclave et la prudence qui le ménage par intérêt, je crois voir tous ces replis, quand j'y regarde. À la vérité, j'y regarde distraitement ; retranchée dans mon rêve intérieur, je pénètre mal ce qui m'intéresse si peu. J'ai été reçue sans un signe d'étonnement, sans une observation, comme si je me fusse absentée la veille, pour quelques heures. Les procédés sont bons, ma dignité n'a plus à souffrir de certains manques d'égards : vous dirai-je que je le regrette presque ? Non, je ne vous dirai rien de plus sur le seul sujet dont j'aie une invincible répugnance à vous parler. Laissons ce monde inexis-

tant, parlons de notre monde à nous, mon ami, du vrai, de l'unique.

« Ma pensée y vit à chaque minute. Comme autrefois, elle n'a ici de communications qu'avec cette nature opprimée, où les petites peines humaines se perdent dans la grande peine de la Terre. Ma pensée fuit hors de moi, sur ces vagues et mélancoliques horizons de marais ; ils ressemblent, autant que les morts peuvent ressembler aux vivants, à nos salines des Pesquiers : ils me rappellent les étangs violets où tremblait l'image des tamaris, et la vôtre, si souvent redemandée à ce miroir, quand vous l'aviez longé en me quittant pour vous rembarquer. Ma pensée se pose sur ces bouleaux chargés de neige, ils se transfigurent, ce sont nos amandiers tout blancs de fleurs dans le Val Notre-Dame. En d'autres temps, mon âme s'écoulait au cours du fleuve, dans la vaste plaine où le Niémen roule des eaux incertaines ; elles me sont sœurs, les eaux des rivières de ce pays, elles sont lentes et ternes dans leur marche d'ennui, elles n'ont vu que des ciels tristes, elles semblent ne pas savoir où elles vont ; elles vont, pourtant, avec une résignation accablée, elles vont s'anéantir dans une mer pauvre de couleurs, veuve de soleil, déshéritée de joie. À cette heure, ma pensée est emprisonnée, comme l'eau du Niémen, dans les chaînes de glace qui nous lient ; nous ne pouvons plus nous enfuir, cette sœur et moi.

« Ô mon Jean, si je peux mourir avant vous, ne me plaignez pas, je l'aurais tant voulu ! Mais vous me grondez quand je parle ainsi ; près de vous j'avais désappris ce langage. Si vous voulez que je l'oublie, reprenez-moi, restez-moi, ne me désaimez pas. Parfois j'appelle, j'appelle loin, là-bas, sur la mer, je crois entendre ma voix résonner sans écho et se perdre… Je me sens déjà dans la mort, quand je vous

imagine un peu moins près de moi. Je vous aime avec mon cœur d'enfant de jadis, avec mon cœur de femme passionnée, de la femme que vous avez faite ; et je le dis le soir au ciel, qui écoute mieux quand la terre dort. Mon bien-aimé, si vous voyez une mouette qui passe, reconnaissez-la, c'est moi : prenez-la, gardez-la, réchauffez-la dans vos bras, où se réfugie toute votre pauvre

HÉLÈNE. »

JEAN À HÉLÈNE

« Port-Cros, le 15 février.

« Mes dernières lettres n'ont su vous entretenir que de ma détresse intime, ô ma chère manquante partout. Je voudrais vous donner des nouvelles de votre peuple, de votre île : mais d'elle aussi je n'ai à vous transmettre cette fois qu'un grand gémissement. Hélène, avez-vous entendu cette nuit mes appels dans le vent ?

« Il soufflait en tempête depuis deux jours. C'est le mistral, le vent qui vient de terre. Vous savez pourquoi je l'aime, en dépit de son incommodité : il vient du nord, de la terre où vous êtes, et de si loin, et si vite, qu'il doit être né de votre haleine, me l'apporter toute fraîche. Je me figure toujours qu'il a baisé vos cheveux, frissonné dans les plis de votre robe, et le voici sur moi, l'instant d'après ; quand je reçois son coup de fouet sur la grève, je crois, je veux y sentir la caresse de la main qu'il a effleurée.

« Cette nuit, il est devenu enragé, comme un qui vous cherchait ici et s'irritait de ne pas vous retrouver. Je dormais, je m'éveille en sursaut, balancé dans mon lit ; si bien

que j'ai cru d'abord à un tremblement de terre. Notre maison pliait, craquait aux jointures avec de lentes oscillations ; une cage d'osier, semblait-il. Étrange sensation ! J'entendais, je ressentais dans une maison de terre ferme les bruits et les mouvements habituels dans une cabine de navire. Dans la cheminée, des décharges d'artillerie ; au dehors, un hurlement épouvanté d'arbres qui demandent grâce. Je me lève, j'ouvre à grand'peine les volets. C'était un de ces typhons qui se forment ici, quand le vent du détroit s'engouffre dans notre baie, dans notre vallée resserrée, et tournoie sur lui-même prisonnier entre nos rochers. Je ne l'avais jamais vu si furieux. Fureur sèche, sous le bleu métallique d'un ciel sans nuages, où une grande lune effarée contemplait avec horreur la peine d'en bas. Sa clarté découpait sur la blancheur du chemin des ombres dures, si vigoureuses que j'avais cru voir d'abord, en regardant par les interstices des persiennes, nos eucalyptus fauchés et s'entre-choquant sur le sol. Ce n'était que leurs images mouvantes. Les pauvres arbres ployaient jusqu'à terre, se redressaient en se souffletant l'un l'autre, ils tenaient bon. Comment font-ils ? Leurs têtes chargées de feuillage offrent tant de prise à l'ennemi ! Quelle force de résistance dans ces frêles et souples tiges ! Elles ramenaient ma pensée à une tige de fleur vivante qui a la même flexibilité de ressort. Et la maison, secouée dans toute sa charpente, comment faisait-elle pour supporter ces assauts, répétés à courts intervalles comme les charges folles d'une armée de locomotives ? Le gémissement des choses menacées était couvert par la voix de colère qui assourdissait l'oreille. Ce n'était pas un vacarme discordant de l'air et des eaux, c'était le souffle commun de toutes les puissances du chaos, liguées pour la destruction. L'air rugissait avec un accent d'autorité souveraine, avec la certitude de vaincre la terre. On le sentait maître d'un monde qu'il voulait anéantir. Aux instants où

le typhon reprenait haleine, la plainte éperdue de la mer montait, si navrante ; la plainte qui était au commencement de tout, comme vous le disiez du vagissement de la rainette, la plainte de toutes les souffrances immémoriales, la plainte de tout ton cœur qui passait, mon Hélène, exprimant enfin ce qu'il ne sait dire aux heures où tu subis ta torture d'infini.

« De quelle clarté cruelle la lune éclairait cette déroute des éléments ! La lumière du jour est compatissante aux scènes de désolation, elle encourage, elle vit : le soleil nous donne confiance, il prend parti pour la vie qu'il crée. Mais cette clarté froide avait la dureté des rochers dont elle faisait saillir le relief ; elle paraissait attendre et désirer le triomphe de la mort. À travers le rideau des tamaris, déchiré par l'ouragan qui courbait leurs têtes tremblantes, j'apercevais des morceaux de mer ; les crêtes blanches se dressaient par milliers sur la baie, elles accouraient de Bagaud jusqu'au fond de la rade avec la rapidité de goélands rasant le flot. L'eau pulvérisée m'arrivait en jets de fumée, cette poussière saline me battait les tempes ; l'électricité dégagée par le phénomène tendait tous les nerfs. Et l'âme s'angoissait de la vague épouvante répandue sur les choses ; la pensée se portait douloureusement sur les errants qui peinaient en mer, cette nuit, sur les sinistres probables, et, par delà les gens de mer, sur tous ceux qui demandent pitié en ce monde, sur tout ce qui périt, comme nous, dans le broiement continu des êtres par les forces aveugles.

« Sortir ? Rester dans la maison branlante ? Dehors, on serait emporté comme un fétu. J'arpentais le plancher de ma chambre, ainsi que j'ai fait si souvent sur le pont du vaisseau. Mais là, c'était naturel ; ici, c'est contre nature, inquiétant. Pour la première fois, j'eus quelque soulagement à penser que vous n'étiez pas près de moi. Et aussitôt, mon appel

égoïste vous demanda. Je songeais combien il serait doux de vous rassurer longuement, de vous abriter tendrement dans mes bras. Vous rassurer ? Je n'en aurais pas l'occasion. Je vous vois là, sereine, indifférente à toute menace extérieure, avec ces grands yeux de confiance et de contentement où nulle crainte ne passe, quand vous les reposez sur moi.

« Ce matin, les géraniums roses souriaient sur la muraille. Le typhon a brisé des arbres, il n'a pas effeuillé les pétales de ces fleurs. Savéû me dit qu'il ne se souvient pas d'un cyclone pareil en terre ferme. Il a profité de la circonstance pour me replacer l'histoire de la *Sabine,* démâtée au cap Horn. « C'est heureux, a-t-il ajouté, que Madame ne soit pas dans l'île. Les dames ne sont pas à l'aise quand le vent leur donne ces danses-là. » – Il ne sait pas, le bon gabier, que votre aise est partout où est votre amour. Oh ! revenez la chercher, Hélène chérie.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Bjélizy, ce 20 février.

« Les jours passent sans alléger mon chagrin ; comme les moines blancs de ce couvent que nous visitâmes aux Pyrénées, ils défilent du même pas de spectres en chantant la même psalmodie funèbre. J'essaye de les tromper. Ne croyez pas que j'y sois aidée par la compagnie que je vois, par les rares voisins qui se réunissent ici de temps à autre pour une partie de chasse. Ce sont les heures de supplice où je dois faire mon métier d'hôtesse près du samovar, remplir les interminables verres de thé qu'absorbent nos campagnards, écouter leurs lourdes plaisanteries. Heureusement, leur pas-

sion favorite me libère : je les assois aux tables de jeu, ils n'en bougent plus, ils s'y attardent jusqu'au lendemain. Je m'échappe, je m'enferme, je lis vos livres.

« Je voudrais suivre votre esprit dans toutes ses voies ; oh ! bien humblement, à la façon du bon chien sur les pas du maître aimé ; et je voudrais avoir quelques lueurs qui éclairent ce monde obscur où je fus envoyée pour souffrir. Mais, loin de vous, mon intelligence est une lampe éteinte dans le sanctuaire où le prêtre ne vient pas la rallumer. Mes plus sûrs consolateurs sont les poètes, ceux que vous m'avez appris à aimer ; ils me font rêver vos rêves avec les leurs ; et je sens tout le prix de l'aumône qu'ils m'ont laissée. Touchante aumône du poète qui fit de ses larmes un baume salutaire, qui le verse après sa mort sur l'affliction d'une pauvre femme ! Tandis que nous sommes si loin de tous les étrangers auxquels la vie présente nous mêle, un lien indissoluble se crée entre ces deux douleurs séparées par le temps, inconnues l'une à l'autre ; celle qui fut belle et sut s'exprimer soulage fraternellement celle qui languissait humble et muette. Je lis aussi les ouvrages qui peuvent fortifier ma pensée, les livres où vous m'avez montré des clartés secourables dans notre, abîme d'ignorance. Mais leurs raisonnements ne réussissent à me convaincre qu'autant qu'ils confirment les intuitions de mon sentiment. Toute connaissance n'est pour moi qu'un rêve affirmé.

« Ô mon Jean, vous m'avez donné la conscience d'un être ignoré en qui je vivais depuis que je suis. Par vous, j'ai aperçu les lacunes et les besoins de mon esprit, comme ceux de mon cœur. Écrivez ce que vous lisez, ce que je dois lire pour être à toute heure en communion avec vous. Quand achèverez-vous votre œuvre, quand ferez-vous s'épanouir dans le bonheur l'herbe sauvage qui ne porta fleur que sous

vos baisers ? Hélas ! je ne vois pas le terme de mon exil. J'y suis immobilisée, empêchée d'agir, par des retours d'inquiétude dans mon entourage, par mille complications sur lesquelles je ne peux ni ne veux m'étendre ici. Sachez seulement que je pleure beaucoup et que je vous aime bien fort.

HÉLÈNE.

JEAN À HÉLÈNE

« Toulon, le 27 février.

« Je vois ma blanche songeuse dans la compagnie qu'elle me dépeint ; et je la plains sincèrement. Mes obligations m'ont retenu quelques jours à Toulon ; le temps de m'assurer que je n'ai pas repris goût, moi non plus, à la société de mes semblables. Vous souvient-il d'un soir, dans cette ville, où nous eûmes si vive la sensation de leur ignominie ? J'ai revécu cette heure, hier, en dînant seul dans l'auberge qui nous avait abrités ce soir-là, au retour de notre excursion à Tamaris. De même qu'alors, une aigre musique glapissait au fond du café, de l'autre côté de la rue. J'ai revu la scène dans ses moindres détails : tout m'est souvenir aigu, comme à ceux qui veillent un mort. Vous vous rappelez le tableau que nous regardions de notre fenêtre ?

« La nuit de juin était lourde, des gouttes d'eau tombaient dans la chaleur. Au café d'en face, le front sous le gaz, les pieds dans la sciure de bois, des habitués jouaient aux cartes et devisaient : des négociants, des fonctionnaires, le percepteur, sans doute, le receveur de l'enregistrement, des gens qui avaient les figures de ces emplois. Une femme était debout sur le seuil de l'estaminet : boiteuse, contrefaite,

montrant un visage où traînaient les restes d'une beauté vaincue par la misère. – Elle s'accompagnait sur une mandoline et chantait : les paroles aveulies d'une banale chanson d'amour passaient dans la mélodie vulgaire. Ces gauches rappels de l'infini venaient se poser, oiseaux du ciel aux ailes cassées, sur ce méchant morceau de bois, sur cette bouche de tristesse qui modulait, inconsciente, les motifs divins de la symphonie éternelle. On ne l'écoutait pas, dans le café ; les habitués continuaient leur partie de cartes ou leur discussion politique ; ils n'avaient pas d'oreilles pour la voix d'en haut qui pleurait dans le murmure du ruisseau de la rue, pas d'yeux pour ce haillon d'idéal.

« Le morceau fini, la pauvre femme promena inutilement sa sébile ; elle se tourna alors et fit signe à sa fille qui se dissimulait dans un coin. La revoyez-vous, cette malingre créature, jeunesse de fruit piqué, plus usée déjà que la maturité douloureuse de la mère ? La mère avait dit les sublimes ridicules du cœur populaire : l'enfant sollicita les bas instincts de ce cœur. D'une voix de verjus, pas faite, où montaient les relents de l'alcoolisme paternel, avec des gestes mignards qui voulaient être délurés, avec une gaîté apprise où tremblait le souci du pain quotidien, elle attaqua une chansonnette égrillarde de café-concert ; chansonnette *comique,* – cela devait s'appeler ainsi sur les répertoires, – mille fois plus navrante que les airs sentimentaux de la mère, qui parlaient de souffrance, pourtant, alors que celle-ci parlait de joie. Elle se trémoussa, elle ricana son couplet, et aussitôt les consommateurs relevèrent leurs têtes alourdies, posèrent les cartes, écoutèrent. Ils écoutaient, ces hommes, puisqu'il est convenu que ceci est de la joie, du plaisir ; ils montraient à nu tout leur fond d'infamie humaine, toute la grossière duperie qui leur faisait préférer ce mensonge de gaîté à la peine vraie où une mélopée faubourienne s'ennoblissait l'instant d'avant !

La sébile circula encore, plus lourde cette fois : les deux sombres muses de la rue regagnèrent le taudis quelconque où elles livraient leur dur combat contre la vie. Elles nous remercièrent du même regard humilié, en ramassant nos pièces de monnaie. Et nous entendîmes une voix dans le café : « Y a-t-il quelqu'un pour faire une partie de manille ? »

« Oh ! comme vous avez bien su dire, ce soir-là, toute la leçon d'amertume qui se dégageait de ces choses, tout ce que vous aviez vu passer du mystère de la vie derrière le rideau de ces tristes apparences ! De quel mouvement passionné vous avez redressé votre fière petite tête vers les grandes étoiles, lourdes de chaleur, et comme vous planiez de là sur le monde, quand vous me disiez : « La vie est ignoble, oublions-la, aimons plus haut, aimons plus fort ! »

« Oui, la vie est ignoble, quand elle n'est pas ridicule. – Si je suis injuste pour elle, ah ! c'est qu'elle m'est trop dure loin de vous ! Et vous m'écrivez, dans un langage plein d'énigmes, que ce martyre ne finira jamais ! N'est-ce pas, c'est jamais qu'il faut entendre ? – Vous me demandez quels livres je lis et vous engage à lire ; je relis une fois de plus le *Don Quichotte*. Goûtez à ce bon vin amer dans ce gobelet de folie. Regardez-le bien en dessous, le colossal poème de l'isolé qui traverse le monde avec son idéal, et vit heureux dans la misère, dans l'humiliation, dans la souffrance, aussi longtemps qu'il croit à cet idéal. Le voilà, le frère que je cherchais vainement : toujours meurtri par la vie commune qu'il se refuse à accepter, toujours prêt à combattre au nom de sa chimère des réalités plus fortes que lui, toujours affamé, parce qu'il veut dîner de justice et souper de générosité ; enviable pourtant, comme le sont peut-être les fous, et tous ceux qui préfèrent un rêve impossible à des satisfactions plus pratiques ; persuadé qu'il souffre pour sa Dulcinée, et que les

coups sont caresses quand on les reçoit dans ce doux service. Les coups ne seraient rien : mais le maigre idéaliste traîne derrière lui un petit gros, plein de bon sens sur son âne ; les propos du jovial réaliste inquiètent l'enthousiaste chevalier des idées ; à la voix du clairvoyant compagnon, il doute par instants de sa mission, de sa vision, des certitudes qui soutiennent son cœur ; il doute de sa maîtresse ! Instants de doute plus cruels que ses pires mésaventures.

Pauvre chevalier, si ridicule, si calamiteux, mais si bon, si vrai dans son erreur surhumaine, qu'après avoir ri des lubies qu'il poursuit et des horions qu'il embourse, on l'aime tendrement à travers les siècles. Arrêtez-vous sur les dernières pages, d'un sourire navré : « Véritablement, Alonso Quixano est guéri de sa folie, et il se meurt… L'avis du médecin fut qu'une mélancolie secrète le tuait. » Le malheureux homme remercie le ciel de lui avoir rendu la raison, et il en meurt, il meurt du regret de sa chimère, qui était plus belle que la raison.

« Je mourrais de même, si par impossible je perdais ma chimère, ou si seulement je doutais d'elle. Vous le savez, n'est-ce pas, Hélène ? Et vous ne vous étonnerez pas qu'il y ait une ombre si triste sur mon âme. Mon épargne de résignation est épuisée. Chère aimée, aidez-moi un peu mieux à souffrir.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Bjélizy, ce 12 mars.

« Je sens comme toujours avec vous, mon grand ami. Le monde n’est pas beau, et votre héros gagne nos cœurs parce qu’il veut le réformer. J’ai lu son histoire, je l’ai vu par vos yeux, donc je l’aime. Mais ne dit-il pas quelque part que son office est de secourir les malheureux ? Quand nous étions très heureux, mon Jean, nous n’avions qu’éloignement et dégoût pour l’humanité ; elle nous paraissait si vilaine, nous l’apercevions si bas au-dessous de nous ! Maintenant, dans le malheur qui rapproche et humilie, je ne pense pas tout à fait de même. Je vous disais, en m’arrachant à vous : « Je veux grandir pour vous, par la souffrance et par la bonté. » Je tâche. Je n’aimais autrefois que la nature, ses plantes et ses fleurs ; il y a aussi des fleurs humaines, les plus pâles, les plus cachées. Je les découvre, à travers les larmes qui nous sont communes : je m’apprends à les aimer.

« Si vous saviez comme le peuple de ces campagnes est intéressant, comme il force l’admiration dans sa misère résignée ! Ce sont des âmes riveraines du fleuve aux eaux tristes, des âmes engourdies sous la neige avec leurs noirs sapins. Quelle grandeur dans leur simplicité ! Je ne sais si je me trompe et si j’ai bien retenu ce que vous m’avez dit souvent : mais je crois que ces paysans russes doivent être très proches parents des hommes qui vous charment dans votre cher Homère. Vous m’appeliez, j’ignore pourquoi, une primitive ; alors, moi aussi, je dois me plaire avec ces primitifs. Je me suis fait depuis quelque temps une habitude de les visiter dans leurs villages ; j’assiste de mon mieux les plus malheureux, je regrette d’entendre à peine quelques mots de leur langue ; le peu que je saisis de leurs paroles me touche et me fait réfléchir. L’autre jour, je m’étais mise en frais de démonstrations pour consoler une femme qui venait de perdre son enfant ; avec le plus grand calme cette mère me répondit : « Le Seigneur nous a fait une grande grâce, il faut le re-

mercier ; Vanka ne souffrira pas ce que nous avons souffert. » – Ce mot d'une mère, sentez-vous quel ancien poids de douleur il révèle ? J'allais voir ces derniers temps une vieille infirme, très abandonnée ; on lui supposait une maladie infectieuse, on la tenait à l'écart ; elle s'était attachée à moi, elle ne voulait d'autres soins que les miens. Avant-hier, se sentant mourir, elle m'a fait demander en hâte ; elle a passé dans mes bras avec tant de sérénité, presque souriante. Peu d'instants auparavant, elle m'avait fait ce touchant adieu : « Panna, je veux te laisser ma part de bonheur que je n'ai pas eue. » – Recueillez ce legs de la pauvre vieille, mon Jean, je vous l'ai aussitôt cédé.

« Quand je vois de près ces misères, une épouvante me vient : je me figure que tout mal va vous arriver loin de moi. Un mot d'enfant m'a fait frissonner, l'autre soir. Je passais devant une ferme isolée, à l'heure équivoque où le reste de jour semble monter de la terre blanche et la nuit tomber du ciel. Des bruits vagues et plaintifs venaient de la lisière des grands bois : hurlements de loups, sanglots du vent dans la sapinière, grincements des essieux tardifs ; on ne sait quoi de toujours gémissant sur cette morose steppe russe. Un petit enfant écoutait, immobile devant la porte de la cabane, avec ce visage pensif qu'ils ont ici tout jeunes. Je lui jetai un bonsoir ; le petit me répondit gravement : « Entends comme on pleure ! » Oh ! je vous ai vu à cette minute, Jean ; ce que disait l'enfant, j'ai cru l'entendre là-bas, où vous êtes. Que ce ne soit pas, mon Dieu !

« Dans le traîneau qui me ramenait, sous les étoiles brillantes du ciel d'hiver, je pensais que ces étoiles furent des âmes de ce pays, belles et malheureuses ; elles tremblent là-haut, la nuit, par peur de retomber où elles furent humaines. Comme je les comprends ! Vous qui m'avez créée, retirez-

moi dans votre ciel, fixez-y près de vous l'âme faite de votre reflet.

HÉLÈNE. »

JEAN À HÉLÈNE

Port-Cros, le 18 mars.

« Je reçois votre dernière lettre, mon amie, je vous en remercie. Mais avez-vous songé qu'elle m'arriverait à l'anniversaire du jour d'où nous dations notre vie ? Vous ne m'en parlez pas. Vous ne me parlez plus de notre île, qui était pour vous toute la terre. Vous paraissez absorbée par le pays où votre cœur s'est réaccoutumé. Il y a aujourd'hui un an, vous m'avez dit : « Aimez-moi. » Et vous ajoutiez : « Tout ce qui n'est pas cela me laisse indifférente ; le monde n'existe pas pour moi. » Je me souviens ; depuis ce matin, je me répète ces mots avec une rage d'amour. Certes, je sais comme nous sommes vite repris, à notre insu, par les lieux et l'atmosphère qui façonnent nos pensées. J'admire avec émotion la source de charité qui a jailli en vous : j'y reconnais le cœur de mon Hélène, plus vaste que cette mer. Je veux croire que vos moujiks ont toutes les vertus et toutes les beautés qui rayonnent peut-être de votre âme sur les leurs. Pardonnez-moi, si je suis jaloux de tout, même de la pitié qui s'épand sur les autres, si je la réclame pour ma propre misère, qui est votre œuvre ; – oh ! votre œuvre bénie ! Ne me jugez pas trop sévèrement, quand j'ai peine à me hausser jusqu'à votre niveau ; mais j'ai gardé intact l'âpre exclusivisme de notre passion ; je tiens encore que le monde entier ne m'est rien en dehors de vous. Ces légères pertes du

rythme qui réglait si miraculeusement la marche égale sont sans doute inévitables, après une longue séparation.

« Vous ne parlez pas non plus du sujet auquel je pense toujours, de votre retour. J'ouvre d'un mouvement fébrile chacune de vos lettres ; je me dis : celle-ci apportera enfin une réponse à ma question intérieure. Rien. Hélène, la mer est belle, comme il y a un an, quand elle vous donna à moi ; quand je vous laissai si résolue, quand je m'en revins si délicieusement troublé, quand ce chant de pêcheur était si triste, à la pointe de Bagaud ? Hélène, toute la douceur d'aimer tout ce qui tiédit et frissonne en toi descend aujourd'hui sur cette mer, blanche, bleue, qui boit la clarté du ciel entre les terres alanguies des îles…

« Chère enfant, je ne méconnais pas l'accent tendre et bon de vos lettres j'en suis profondément reconnaissant ; mais, comment vous dire ? Il me semble que c'est la même voix de caresse ; seulement, elle vient de plus loin… Comprenez toutes les nuances que je ne puis exprimer. Notre âme se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour le dire. La mienne passe par tant de vicissitudes, confiance et désespoir, courage et lâcheté, que je renonce à décrire ses oscillations.

« Peut-être suis-je encore sous l'influence d'un bête de rêve, un cauchemar survenu durant le sommeil agité où je vous appelais. Pourquoi cette absurdité me poursuit-elle, obstinément, depuis le réveil en sursaut qui m'a soulagé sans effacer la vision ? C'est fou, écoutez. – J'étais sur une place, devant une cathédrale gothique. En face du portail se dresse un lion d'airain, de forme byzantine, d'un travail naïf et barbare, avec deux petites oreilles droites en saillie sur la tête. Je regardais un acrobate ; de la galerie sculptée au-dessus du

porche, il sautait dans le parvis, il franchissait lestement la distance entre cette haute corniche et le sol. Encore une fois, il vient de prendre son élan : au moment de toucher terre, l'extrémité de son pied accroche les petites oreilles du lion d'airain ; il tombe à faux, il fait signe qu'il ne peut plus se relever seul. On accourt, on l'aide à se redresser ; il montre son pied : « Je souffre trop ! » crie-t-il. Et brusquement, il dégaine un sabre qui pend à sa ceinture, frappe furieusement sur sa jambe, se tranche le pied. Un torrent de sang coule du moignon sur le parvis, tandis qu'on l'emporte, pantelant…

« Hélène, moquez-vous de ma déraison ; mais je souffre trop ! Et je vous sens trop calme. Mieux vaut me taire. Je vous ferais de la peine. Et je ne veux pas, et je vous aime.

JEAN »

HÉLÈNE À JEAN

Bjélizy, ce 25 mars.

« Pauvre cher ingrat, vos doutes me déchirent. Ah ! comme l'homme peut être injuste ! Et quelles preuves faut-il donc lui donner, si je n'ai pas fait assez pour être crue ? Pensez-vous que les souvenirs éveillés par ces journées ne soient pas gravés dans mon cœur aussi profondément que dans le vôtre ? La torture de l'absence suffit : n'y ajoutez pas celle du reproche immérité. Je ne vous annonce pas mon retour, dites-vous. Hélas ! je souffre plus que vous de ne pouvoir le hâter ; vous êtes libre, du moins, et je suis serve. Ne me demandez pas, puisqu'il m'est impossible de m'étendre par lettre sur ce pénible sujet, le détail des difficultés et des devoirs contradictoires entre lesquels je me débats. Sachez seulement que je dois me considérer comme la gardienne d'un

grand enfant malade, qui s'est réhabitué à mes soins, qui les réclame avec insistance, en un moment où ils sont très nécessaires. J'ai de fortes raisons d'espérer une issue favorable ; à cette heure, le brusque abandon serait une cruauté. Et cela dit, mon Jean, que je reçoive un mot catégorique de vous, un ordre, non, un assentiment du seul pouvoir que je reconnaisse ici-bas : le jour même, je quitterai ce lieu pour n'y jamais revenir. Voulez-vous ? – Si vous reculez devant une solution qui paraissait vous effrayer plus qu'elle ne m'effraye moi-même, remettez-moi le soin de préparer ce que je désire le plus au monde, – Et ne me forcez pas à parler de ces choses, sinon pour agir ; c'est un supplice trop atroce.

« Ô Jean, ne grondez pas votre malheureuse amie ! Qui me soutiendra, si vous ne le faites ? Je n'ai pas, hélas ! la foi sublime des femmes que je secours. Depuis que je regarde de près dans l'âme de ce peuple, j'admire plus que tout sa religion simple, sa confiance inébranlable en son Dieu, la force et l'abnégation qu'il y puise. Dans l'église où nos paysans répandent leur ferveur contagieuse, je retrouve parfois les élans d'adoration qui me jetaient, toute petite fille, aux pieds du Maître inconnu, je le prie comme eux de toute mon âme. Vous avez ri de moi, mon ami, le jour où je vous disais, au Val Notre-Dame, durant une de nos heures d'extase passionnée : « Nous avons manqué nos vocations ; j'étais née pour être Clarisse ou carmélite, abîmée sur la pierre nue derrière une grille de cloître ; comme vous pour être chartreux ou trappiste, méditant dans le silence anticipé de la tombe, hors de l'humanité. » Je ne plaisantais pas. Mon bien-aimé, vous ne m'en voudrez pas, si je vous confie toutes mes pensées ? Vous savez assez que je suis et serai toujours à vous corps et âme, votre esclave soumise, heureuse de l'être ; mais, si vous le vouliez, comme nous pourrions faire notre amour plus haut et plus fort, en nous aimant désormais avec la divine fo-

lie du sacrifice, sans souillures terrestres, sans ce douloureux cortège de dissimulations et de mensonges qu'elles entraînent ! Dieu sait que jamais je ne vous refuserai mon être de chair ; il sait aussi que le jour où vous, vous mon soutien dans le progrès, vous me voudriez vraie pour tous, irréprochable pour moi-même, digne de vous comme je le désire, je vous aimerais mieux encore, si c'est possible, d'un élan surhumain !

« Vous ne m'en voulez pas ? Je murmure timidement à votre oreille tout ce qui exalte mon âme, aux instants où une force passagère la soulève. Mais ta volonté est ma loi, aimé. Si j'avais mieux que moi à te donner, je te donnerais plus encore, ne doute pas.

HÉLÈNE.

JEAN À HÉLÈNE

« Port-Cros, le 2 avril.

« Vous ne m'aimez plus de même ! Pour la première fois, nous ne respirons plus à l'unisson. D'autres inclinations s'insinuent dans votre cœur et la recherche de l'infini, qui vous amena sur la route où nous marchions ensemble, se tourne aujourd'hui contre moi. Je ne sais quelle vision contraire et nouvelle de cet infini vous détourne de l'illusion où vous croyiez l'avoir trouvé. Je ne sais quelle reprise secrète de vous-même a marqué la fin de la passion que vous vouliez éternelle. Soyez bénie quand même ; mais il n'en fallait pas tant pour m'abattre !

« Je ne contrarierai jamais le moindre de vos désirs. Je comprends vos hautes aspirations ; je saurai vous aimer de

toute manière, ce n'est point là ce qui m'épouvante. La torture au-dessus de mes forces, c'est l'idée d'un changement dans ce qui était le parfait, l'illimité, l'absolu, dans ce qui était, enfin, et ne sera plus rien si c'est autrement. Vous savez que pour moi, s'il n'en est plus ainsi pour vous, le seul mot de changement est synonyme de mort, dans l'amour plus qu'en toute chose. Ainsi, vous admettez cela de sang-froid, notre chère ancienne vie biffée d'un trait de plume, devenue vraiment du passé aboli, que l'avenir ne ressaisira jamais ! Un vous et un moi séparés, au lieu du nous indivisible d'hier, de ce nous à jamais tué, mort qui regardera mélancoliquement, du fond de cette mer où nous l'aurons laissé, les deux étrangers qu'il ne reconnaîtra plus !

« Hélène, est-ce possible ? – Hélène, le printemps apporte sa douceur neuve à l'Île d'Or, il éveille sous les bruyères nos anciens baisers endormis. Les pins fleurissent dans la conque de Port-Man, sur l'autel de la Vigie ; leur vie ardente tombe sur la terre dans la pluie de leurs poussières parfumées. La vague attiédie frissonne de plaisir sur nos grèves, le soleil du soir déchire lentement de ses caresses de flamme les nuages qui lui font un nid d'amour sur la mer. Le ciel illuminé des nuits chaudes me dit qu'il n'est qu'apparence, qu'il était pour moi dans vos bras, il y a un an, dans ces bras où je trouvais plus de baisers, et plus brûlants, qu'il n'y a d'étoiles à ce ciel remonté là-haut.

« Je ne peux plus vivre dans le doute et la terreur. Il faut que je te voie. Si tu ne m'as pas condamné, si tu es celle de toujours, appelle-moi, je traverserai l'Europe, je te verrai un instant, où tu voudras, caché au fond de tes bois ; je retrouverai le printemps et l'île dans tes glaces et dans tes marais, pourvu que je te voie, que tu me dises : Rien n'a changé, voilà mes lèvres, voilà tout moi.

« Appelez, par pitié, je n'attends qu'un signal de vous. Mais si vous devez chanceler dans votre foi, dans votre volonté, dites-le franchement, sans ménagements et sans retard, Hélène ; je préfère à mon angoisse la vérité qui m'écrasera d'un seul coup.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Moscou, le 10 avril.

« Je vous écris en hâte, mon ami. Mes minutes sont comptées, dans la presse et la dissipation d'une vie dont j'ai horreur, vous le savez. Nous avons dû nous transporter à Moscou pour une quinzaine de jours ; une consultation, des visites de parenté, des affaires urgentes, et qui imposaient le devoir de figurer aux fêtes données ici pendant le séjour de la Cour. Un traitement d'eaux paraît nécessaire, il me délivrera de tout souci ; on penche pour les eaux du Caucase. Si loin ! Vous devinez mon désespoir ; ou bien vous ne me sentez plus palpiter en vous. Et je ne peux me soustraire à cet accomplissement de ma tâche ! Je n'ai jamais été plus à plaindre : j'envie le bonheur de celles qui pleurent tranquilles, tout semble bonheur au fond de l'abîme d'affliction où je suis. Je dois prendre sur moi, paraître souriante à ces fêtes, dans ces palais ma pensée absente y redemande ma retraite, vos lettres, vos livres, votre compagnie idéale.

« Il y a dans tout ce qui m'arrive des choses bien étranges, et que je ne comprends pas. Je me perds aux détours tortueux où l'on me traîne, sur cette route de mon calvaire que j'ai voulu gravir de bonne foi. Bientôt peut-être, je pourrai vous parler plus clairement. Je vous écrirai sous peu

de jours avec plus de loisir et de réflexion. Ce soir, je dois vous quitter pour me rendre au bal. Quelle ironie dans cette phrase ! Vous entendrez ce qu'elle enferme de révoltes, si vraiment vous m'avez connue. Et si vous me méconnaissez, qu'importe où la méchanceté du sort me conduit ! Courage, assistance pour moi, Jean. Je vous dis tout l'essentiel dans un mot toujours le même, si vous n'y croyez plus, des volumes d'explications n'y ajouteraient rien : je vous aime.

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 20 avril. – C'est trop clair. Je ne puis plus douter. Le nœud se desserre, s'il n'est déjà défait. Que signifient toutes ces énigmes ? Ne sait-elle pas qu'elle me crucifie ? Il me semble voir des figures étrangères sortir en foule d'une vieille maison dont je croyais connaître tous les habitants. Pas de réponse à mes supplications, à mon offre de la rejoindre. Je sais bien que la correspondance est lente, incertaine, entre Port-Cros et l'affreux pays où elle erre maintenant ! Mais si elle n'avait pas changé, elle devinerait, elle répondrait d'avance à mes prières, avant même que je les aie exprimées, comme jadis. Ils me l'ont reprise ; tous, ce mari inconnu, d'autres peut-être.

Ces fêtes, ces bals ! Hier, le démon qui nous incite à nous torturer nous-mêmes m'a poussé à Cannes. Je voulais voir des Russes qui arrivaient de Moscou. Ils ont raconté les fêtes, son éclat, ses succès de beauté, les empressements autour d'elle… Ils ont parlé de la réunion du ménage que l'on croyait séparé, qui est maintenant exemplaire ; oui, ils ont dit : exemplaire. Sauf Nozdreff, ce vieux sceptique, informé

de tout ; lui, il parle d'un très haut personnage, plus assidu que les autres… Tout cela est contradictoire ; mais qu'est-ce qui n'est pas contradiction et assemblage de maux, dans ce monde de mensonge ?

Une seule chose est certaine, elle a changé, c'est l'évidence ; changée, donc morte pour moi. Ces fêtes, ces succès, tandis que je me consume dans ma solitude ! Moi aussi, j'ai encore de la vie à dépenser. Cette mer d'avril me met au sang des forces neuves. L'inaction me pèse, à la fin. Hier, l'escadre évoluait au golfe Juan. Les beaux bateaux ! Ils se séparaient, une division partait pour le Levant. Elle allait à ma jeunesse restée là-bas, à mes rêves du temps où je voulais posséder le monde, dix mondes l'un après l'autre. Est-ce donc fini ? La semaine dernière, un officier qui revient du Siam a déjeuné chez moi. Il parlait d'un pays féerique où l'on vit sur un grand fleuve, où toutes les énergies de l'homme peuvent se déployer dans toutes les énergies de la nature, où la curiosité, toujours allumée et satisfaite, lasse le souci intérieur. J'étais mordu d'un désir d'aller noyer le mien dans la Ménam.

Je me sens capable d'un coup de tête. Je souffre trop. Je ne puis me faire à cette odeur d'abandon qui m'empoisonne le cœur. Si elle n'écrit pas avant peu, si elle ne me rassure pas pleinement, j'essaierai de la faire souffrir, moi aussi : c'est peut-être le seul moyen de la ramener. – Horreur, cette férocité de la passion ! – Écouter les conseils de la mer, la vieille, la seule amie sûre ? – Le pourrai-je ? Mon Dieu, quelle pauvre chose je suis !

L’AMIRAL DE KERMAHEUC À JEAN D’AGRÈVE

« Paris, 20 avril 1884.

« Bonne nouvelle, mon garçon, grande nouvelle ! Le vieux patron aura eu la joie de donner un dernier coup de barre à ton canot. Je souffrais pour toi de cette longue inactivité sur le quai de Toulon : tu as pu croire que ma sollicitude s’endormait ; oh ! que non ; c’est leur boîte de la rue Royale qui ressemble fort aujourd’hui à ce qu’on appelait de mon temps un navire endormi. Et on ne nous écoute plus guère, nous, les vieux. Sans reproches, depuis un an, tu ne t’es pas beaucoup remué pour décrocher un commandement. On raconte des histoires : une belle Armide, de perpétuelles disparitions dans ses jardins enchantés… Enfin, ce sont tes affaires. Mes compliments, s’il y a du vrai. Mais les Armides, ça n’a qu’un temps dans la vie du marin. Croirais-tu que les bons camarades t’ont même prêté de vagues projets de démission ? Comme si les nôtres démissionnaient autrement qu’au fond de l’eau !

« Je veillais au grain. Dès que j’ai appris le glorieux fait d’armes de Sontay et les vides creusés par les Pavillons-Noirs dans l’état-major de Courbet, j’ai écrit à ce brave ami ; un homme, et qui se connaît en hommes. Je lui ai dit qui tu étais, mauvaise tête. En reprenant il y a deux mois le commandement de la division des mers de Chine, Courbet me répondit qu’il te caserait près de lui dans le premier trou vacant. Il a tenu parole. Il m’a câblé hier soir : « Place vacante sur *Bayard*. Demande lieutenant d’Agrève. Devra partir immédiatement par transport *Mytho* ». Je n’ai fait qu’un bond à la Marine. Ta lettre de service a été aussitôt signée ; tu la trouveras sous ce pli. Le *Mytho* quitte Toulon dans cinq jours. Les paquets d’un marin sont vite faits. Ne flâne pas, et tu arriveras à temps pour de grandes choses. Je sais que

Courbet médite une opération décisive dans la rivière Min, et après, si on lui laisse les mains libres, à Tien-Tsin, à Pékin, peut-être ! Avant six mois, vous aurez enfin vos galons, monsieur le capitaine de frégate, et de la gloire par-dessus le marché.

« Embrasserai-je encore le vainqueur des Chinois ? Heu ! heu ! Je sens que je mets à la voile pour la traversée où l'on ne gouverne plus. Ma carcasse est sur ses fins, les amateurs n'auront pas longtemps à attendre les étoiles que je laisserai disponibles. Le ciel n'a pas permis qu'il restât un Kermaheuc pour les ramasser ; je partirai content tout de même, avec l'espoir qu'elles seront relevées un jour par le fils de ma pauvre sœur Yvonne. Ainsi, double les étapes. Tu t'attacheras à Courbet, vous vous entendrez sans peine ; c'est un chef ; il a l'œil ouvert, la main ferme, un grand cœur tout au fond, la religion du métier, et la sainte horreur des polichinelles qui chavirent ce malheureux pays.

« À revoir, adieu peut-être, mon cher Jean. Bonne chance ; je ne te souhaite pas belle mer : pour ceux de notre sang, la mer est bonne fille, elle leur obéit toujours. Aime-la jusqu'au bout, enfant, Dieu n'ayant fait rien de plus grand à aimer. Et pense quelquefois avec elle à ton vieil oncle

KERMAHEUC. »

QUARTS DE NUIT

Port-Cros, 23 avril. – Le Destin a décidé pour moi. C'est mieux. Une lettre de service, un poste sur un bateau qui va au feu, le départ obligatoire après-demain : ah ! il n'y a pas de porte ouverte aux tergiversations !

Que dira-t-elle ? Je ne puis télégraphier : j'ignore où elle est à cette heure, et ce serait trop cruel ; je vais écrire. Avant deux grands mois, je ne saurai pas ce qu'elle pense, comment elle aura reçu le coup. C'est terrible ; et c'est fatal. Et après ? Après cette suprême épreuve, l'avenir ? Y a-t-il un avenir ? Est-ce la fin de tout ? Vais-je quitter Hélène comme une maîtresse de garnison ?

Je sens encore toute sa chair dans ma chair, toute son âme dans mon âme. Non, il est impossible que de pareils liens se brisent. Hélène, ses yeux sur moi, ses yeux perdus où toute sa vie montait en amour… les effrois sombres qui passaient dans ces prunelles, à la seule menace d'un rappel sur la mer… Si un doute vague m'a égaré, si elle est demeurée telle qu'au temps de ces effrois, elle en mourra, je la connais, je l'aurai tuée.

Que faire ? C'est le Destin, la Force sourde qui nous courbe.

Je dis adieu à cette terre sacrée. Elle a bu tout le sang de mon cœur ; elle garde tout ce qui survivait en moi de jeunesse, de puissance à être heureux. Qu'importe en quels lieux, à quels jeux du hasard je vais porter le misérable reste de ce que je fus !

Monté une dernière fois à la Vigie. Plus sereine et plus belle que jamais, l'Île d'Or souriait à mes pieds. Pourquoi a-t-il dit qu'il y a des larmes des choses ? Les choses ne voient pas, ne sentent pas, elles sont heureuses. Regardé longtemps du côté d'Hyères, comme le premier jour où je cherchais sa maison, de cette crête. – Puis regardé de l'autre côté, vers la haute mer ; l'horizon obscur, les espaces illimités où je m'enfoncerai après-demain, jusqu'aux mers de Chine. Je les ai souvent sondées, ces mers ; qui sondera mon inconnais-

sable cœur ! J'y crois sentir le choc de deux forces contraires : un atroce déchirement, une ivresse de sève jaillissante. Serais-je un monstre ? Moins que cela, grand orgueilleux : un homme… un homme à la mer ! comme crie le veilleur dans la tourmente, sur le navire qui ne s'arrête pas pour si peu.

… Allons, Savéû, arme le *Souvenir* pour un dernier voyage. Tu vas repêcher un noyé de plus, mon vieux ! Tu ne repêcheras pas le glaïeul qui a sombré, la fleur éteinte qui la fit toute songeuse, et si tendre, et si belle, à expirer en adorant sur ses pieds, quand elle disait : Pourquoi les glaïeuls noircissent-ils le soir ? – Ah ! je l'aime encore, je souffre, j'aime mieux cela !

JEAN À HÉLÈNE

« Toulon, le 25 avril 1884.

« Hélène, chère Hélène, rassemblez tout votre courage pour lire ceci ; lisez sous mon meilleur baiser, qui boira vos larmes. Le devoir vient de se dresser devant moi, comme il fit pour vous, sous sa forme la plus cruelle. Il y a trois jours, j'ai reçu inopinément l'ordre exprès d'aller reprendre mon service dans les mers de Chine. Je n'ai rien fait pour provoquer cet ordre, je vous le jure. Il m'a surpris comme un coup de foudre. Il m'enjoint de partir sur un bâtiment qui lèvera l'ancre dans deux heures. L'amiral Courbet m'appelle à son bord, il va entrer en action. Refuser ou différer est impossible, vous le savez trop : c'est un cas où il n'y a de choix qu'entre l'obéissance immédiate et le suicide.

« Je ne vous peins pas l'état de mon cœur. À la minute où l'on tombe de certains sommets, précipité dans le vide,

on ne parle pas. On souffre l'épouvante muette. Si vous lisez comme autrefois, Hélène, dans une âme toute ouverte à vos regards, vous y verrez ces déchirements que les mots ne savent pas dire. Depuis un an, le monde se résumait pour moi en un seul être, ma vie entière s'était transportée sur lui. Par lui, j'ai connu des félicités que j'avais peut-être rêvées, que je n'avais jamais expérimentées. J'ai subi ensuite toutes les tortures de l'absence ; à cette heure, je me débats dans le chaos de troubles et de contradictions où m'a jeté le soupçon d'un changement en vous. Vos dernières lettres, la dernière surtout, celle de Moscou, mettaient entre vous et moi plus de distance que n'en pourront mettre les océans qui vont nous séparer. Je l'ai cru, du moins, au point de me demander si cette obligation imprévue, qui eût été naguère la plus horrible des épreuves, n'est pas présentement un bienfait providentiel. Oui, aujourd'hui, je ne sais comment je dois le plus souffrir : par le doute qui tuerait l'espoir dont je vivais, ou par la foi qui me montre mon Hélène immuable, recevant ce coup cruel avec ses sentiments accoutumés, brisée par ce qu'elle va lire ici. Je ne sais moi-même laquelle de ces deux douleurs je voudrais choisir : et je les endure toutes deux, passant à chaque minute d'un martyre à l'autre !

« J'attends tout de votre courage, si vous le puisez encore dans ce grand amour que rien ne pouvait ébranler. Pour moi, je pars avec une seule pensée, ma pensée de toujours. Je la rapporterai entière, et bientôt, je l'espère. Si vous me voulez encore tel que vous m'avez aimé, vous me retrouverez le même, celui qui alla vous prendre il y a un an au Lavandou. Cet amour, devenu le principe même de ma vie, le temps ni l'éloignement ne peuvent l'entamer.

« Je ne veux pas m'arrêter sur une prévision trop atroce : l'impossibilité pour vous, malgré tous vos efforts,

d’échapper à la vie qui vous a reprise. Si vous étiez vaincue dans cette lutte, si vous deviez vous résigner à subir votre sort, ne vous inquiétez pas de moi, Hélène : je saurai trouver une issue là où je vais. Êtes-vous toujours résolue à vous libérer pour mon bonheur ? Que j’aie cette certitude, et je partirai, je vivrai, j’attendrai, avec une confiance dans l’avenir plus forte que les événements.

« Écrivez ce que je dois espérer, écrivez que vous avez même confiance et même courage. Je n’ai pu télégraphier, j’ignore en quel lieu vous êtes depuis trois jours ; et j’avais peur de vous atteindre ainsi trop durement. Cette lettre va vous chercher ; un long temps, hélas ! s’écoulera avant que j’aie votre réponse. Adressez à Hong-Kong, pour faire suivre sur le *Bayard,* état-major de l’amiral. Je vous écrirai en cours de route.

« Pardonnez-moi, si j’ai douté de vous. Des obligations dont je ne saisis pas la nature vous ont paru d’autant plus étroites qu’elles vous coûtaient plus ; vous vous êtes tournée vers le secours du Ciel. Ma passion jalouse a pris ombrage de ce qui la menaçait : aujourd’hui, dans notre effondrement commun, je devrais remercier Dieu, s’il vous donne la force de supporter ce nouveau coup, et vous envier cette force, Hélène, mon Hélène, courage, espoir : je laisse ma vie, si elle est encore de quelque prix pour vous, sur vos pieds adorés ; s’ils ne doivent plus s’attarder sous mon humble caresse, j’y laisse la pire douleur qui ait jamais broyé votre, quand même et pour toujours votre

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Bjélizy, ce 25 avril.

« Jean ! Tes lèvres ! Pour un baiser qui ne finira jamais ! Je suis libre, tienne pour toujours ! J'arrive, sur de grandes ailes de joie, m'abattre contre ton cœur, d'où rien ne m'arrachera plus ! Jean ! mon Jean ! Ah ! c'est heureux qu'on ne meure pas de joie !

« Comment te dire les choses ? Je ne sais par où commencer, mon cœur saute si fort ! Voilà. J'étais une pauvre petite souris prise dans un piège très ténébreux. Je te le disais bien, en te quittant, qu'ils n'auraient pas changé. Ici, ils m'ont rendue perplexe ; on n'épargnait rien pour m'attendrir, maladies imaginaires ou feintes, câlineries, égards ; ils ne gagnaient rien sur mon cœur, ils ont intéressé tous mes sentiments de délicatesse, de fierté ; on me faisait responsable du succès ou de la ruine d'une grande entreprise ; ma présence et mon concours étaient indispensables, on me le disait chaque jour, pour sauver d'une catastrophe imminente cette entreprise et tout ce pauvre peuple qui en vit. – Oh ! cette sœur, surtout, quelle personne habile !

« Indifférente d'abord, et ne voyant rien que mon chagrin, plus attentive ensuite, je me débattais dans la nuit, j'y soupçonnais des contradictions, des manœuvres louches. – Enfin un ami sûr et expérimenté, pris de compassion pour mes souffrances, m'a ouvert les yeux. C'était tout un complot ; mariée avec des garanties qui me laissaient maîtresse de ma fortune, j'étais une proie : cette fortune pouvait seule rétablir une situation menacée. Ah ! que ne l'ont-ils dit plus tôt, au lieu de ruser, au lieu de me ménager, pour tirer de ma lassitude, petit à petit, ce qu'ils n'osaient pas me demander en bloc ? Mais on avait encore besoin de moi pour d'autres

services ; on me supposait capable d'acquérir de l'influence sur un personnage très important, seul en position de sauvegarder leurs intérêts… J'ai cru voir là des calculs si odieux ! J'ai dégoût à t'en parler. Je te raconterai. Non, à quoi bon ? C'est oublié, je ne leur en veux pas, au contraire, je dois mon bonheur à leurs machinations. Instruite enfin, j'ai parlé haut ; explication courte, marché vite conclu : mon argent, tout l'argent qu'ils veulent, contre ma liberté. Celui qui fut mon maître a consenti ; les pièces du divorce sont déjà chez le procureur du Synode. Quelques semaines encore, et la loi et l'église de ce pays m'auront refaite libre. Libre ! Je pars pour Pétersbourg, où l'ami qui m'a secourue se chargera de presser les formalités ; dès les premiers jours de mai, je serai à Hyères, je vais attendre la solution près de ma mère. Tu viendras au-devant de moi à Paris ?

« Comprends-tu, maintenant, que je ne t'aie pas parlé de toutes ces intrigues, obscures pour moi-même jusqu'à hier, inintelligibles et douloureuses pour toi, si répugnantes par certains côtés que la moindre allusion t'aurait inutilement exaspéré ? Comprends-tu que je ne t'aie pas appelé sur mon champ de bataille où tu aurais tout gâté, que je n'aie pas cédé vingt fois à mon envie folle de courir à toi ? Votre Silentiaire travaillait pour vous, méchant, tandis que vous doutiez d'elle ! Oh ! je te pardonne, je sais que le fond de ton grand cœur me reste tout entier ; et si tu es exclusif, jaloux, violent dans la passion, ne l'ai-je pas voulu et choisi parce qu'il était ainsi, ce cher cœur effréné ? Je te pardonne, qu'importent mes larmes d'hier ? Mais ai-je jamais pleuré ? Je sais si bien que je ne pleurerai plus jamais !

« Tu ne me reconnaîtras pas, je ne me reconnais plus moi-même. La douleur m'a mûrie de dix ans, j'ai ton âge, quel bonheur ! Et la joie me refait enfant, folle petite fille.

Pour la première fois de sa vie, votre triste mouette sérieuse devient la *mouette rieuse,* tu sais, cet oiseau dont le nom nous amusa, au Jardin d'Acclimatation ? Vous aimerez ce monstre nouveau ? Oh ! Jean, tes baisers encore, tout l'arriéré que tu me dois ! Tienne, toujours ! Seulement, vous serez très sage, monsieur, tout le temps qu'il faudra, avec la pauvre petite fille réfugiée chez sa maman… Ensuite… Ensuite, faites notre paradis très beau, mes bons amis de l'Île d'Or ; n'y changez rien, surtout. Avec ton avoir et les sous qu'ils m'ont laissés, nous serons encore assez riches pour l'acheter. Nous y vivrons très vieux, très heureux, et nous ferons heureux mes chers sujets. Il faudra être très bons, mon Jean : le bonheur menacé par le monde a droit de haïr cet ennemi ; mais le bonheur qui peut enfin éclater à la face du monde, celui-là doit rayonner sa bonté sur tous, comme le soleil, comme Dieu. Dieu est trop bon, il faudra l'aimer aussi !

« J'arrive. C'est le temps des fleurs, fleurissez la maison, fleurissez la barque ; qu'il y ait des glaïeuls et des violettes, beaucoup. Ce n'est plus vrai qu'ils noircissent le soir, les glaïeuls ! Tu verras de quelle neuve flamme rouge elle va flamber, la fleur d'amour ! Aimez-moi, voulez-vous ? – Dis que tu l'aimeras toujours, ta… Oh ! permets que je l'écrive, ce mot qui me brûle et me rend folle… tu veux, n'est-ce pas, tu me l'as si souvent juré… permets que je signe enfin

Ta femme,

Ton HÉLÈNE. »

NUIT

Eva ave.

QUARTS DE NUIT

En mer, à bord du « Mytho », 25 avril. – Le navire a pris sa route par le travers des îles. On voit flamber derrière nous les hautes murailles de roche incendiées de soleil ; elles ceignent le plateau de l'Île d'Or, autel de sacrifice où montent les flammes qui vont le consumer. Le soir les éteint, un de ces soirs délicieux sur les terres marines : insensiblement, tel un amour qui fuit d'un cœur, la lumière abandonne le ciel encore tendre, déjà refroidi, glacé de lilas et de rose. Là-haut, la Vigie, très distincte sur la crête, blanche, pâle, reproche de fantôme qui tend les bras. Il ne glissera plus devant moi sur les eaux, le fantôme toujours poursuivi, je le laisse dans cette tombe où j'ai tant vécu. – Ce bateau aurait bien pu m'épargner la cruauté de cette dernière vision. Nous gagnons la haute mer. La brume noie le fantôme. Plus d'île, plus de France, plus rien. – Je suis allé sur l'avant, jusqu'à l'étrave ; j'ai aspiré à pleins poumons les souffles enivrants du large : sous leur coup de fouet, le sang rapporte une allégresse physique au cœur désolé. La mer me grise comme d'autres le vin.

Décidément, la douleur est riche de formes multiples. Pourquoi la mienne n'est-elle pas cet abattement consterné d'il y a trois mois, dans la chambre d'auberge parisienne ? Heure autrement grave pourtant, coupure de vie plus pro-

fonde, peut-être irrémédiable. Faut-il croire que le moins abattu est toujours celui qui part, qui agit, qui… eh bien ! oui, j'écrirai l'affreux mot, celui qui abandonne, – laissant le pire lot à celui qui reste, inerte et passif, dans la solitude léguée par l'absent ?

Il ne faut rien croire, on ne sait rien, il ne faut pas penser. Je ne vois pas dans mon âme, il y fait noir comme sur cette mer. En avant ! *Vorwärts !* Je me le rappelle, ce cri rauque des soldats allemands qui emmenaient quelques-uns des nôtres, après la sortie malheureuse du fort d'Issy : ils harcelaient de cet aiguillon les prisonniers qu'ils poussaient à leur bivouac. *Vorwärts !* crie de même une voix dure qui nous chasse : nous allons de l'avant, prisonniers de nos fautes et des Forces invincibles.

Mer de Sicile. Avril. – Partout, sur cette route, les impressions d'autrefois se lèvent des lieux reconnus. Je les revois dans l'enchantement de leur recul, à travers ce prisme maudit où tout ce qui n'est plus s'illumine, uniquement parce que cela n'est plus ; où tout se décolore dans le présent par la perpétuelle comparaison avec le radieux passé. Si je m'aime, je n'aime qu'un moi mort. – Qu'elles sont vivantes, ces impressions ! D'hier, semble-t-il. Il y a pourtant vingt bonnes années que le *Château-Renault* m'a promené pour la première fois dans ces parages. Les souvenirs d'alors se mêlent à d'autres, un peu plus récents ; mais tous sourient ou pleurent sur le même plan de ciel perdu.

Le *Mytho* a traversé le bouquet embaumé des îles Lipari ; comme jadis, le parfum de leurs orangers en fleur flotte loin sur la mer, suit et enveloppe le navire. Rien ne fixe et ne ressuscite le souvenir aussi sûrement que les parfums… Nous

accompagnions l'impératrice à l'inauguration du canal de Suez : au jour déclinant, sur cette même soie d'argent bleu diamantée par le soleil oblique, on entrait dans les Lipari, dans cette même caresse d'une brise alanguie, exhalée par la terre odorante des arbustes en fleur. Elles s'écrient toutes, sur le pont : – « C'est trop exquis, il ne faudrait plus bouger ! » – Le commandant, toujours galant, s'élance sur la passerelle, ordonne à la machine de ralentir : – « À quinze tours ! » Le bateau se meut à peine, glisse lentement entre ces îles ensorceleuses. La jolie marquise, ma conquête du bal de la Marine, se met au piano, elle joue la sérénade de Schubert ; puis, c'est l'envolée d'une valse, – elles étaient si folles, alors ! – on danse sous la lune rouge qui pointe dans les fumées du Stromboli, très tard ; et vers le matin, comme elle se barricadait dans sa cabine : – « Laissez-moi, pas ici, on saurait, que dirait-on ? » longtemps je piétinai le pont au-dessus de cette cabine, furieusement, avec toutes les laves du Stromboli dans mes veines. – C'était hier ! – Je crois que la marquise est morte d'une embolie, l'automne dernier, à San-Remo.

Le *Mytho* a franchi le Phare de Messine : j'ai revu la maison blanche au balcon de fer, près de la digue, à l'angle de la *Piazza San Rainieri* ; et, sur ce balcon, la petite Sicilienne qui me jetait les étoiles de grenadier piquées dans ses cheveux, une nuit de juillet, pendant que le *Château-Renault* faisait du charbon sur rade. De celle-là, je n'ai eu que ces fleurs de pourpre, mais elles tombaient sur mes vingt ans ; et c'étaient tous les astres du ciel de Sicile qui pleuvaient de ce balcon ; et de l'enivrement, et de la mélancolie pour plusieurs jours, après ; le doux et triste infini du jeune désir qui met tout dans un seul rêve. – Et c'était hier !

Suez. Mai. – Devant nous, les maigres dattiers ont monté de la mer ; les plages basses d'Égypte ont émergé ensuite, et la jetée de Port-Saïd. La plus vieille terre du monde et la plus solliciteuse d'amour, le coin où j'ai peut-être brûlé le plus de vie. – Une nuit, surtout, cette nuit passée à Biban-el-Molouk, aux tombeaux des Rois, dans l'hypogée d'où l'ombre lourde des siècles tombait sur les fines épaules de la Smyrniote, tandis qu'elle frissonnait d'inquiétude sous le regard immobile des dieux sévères, et de plaisir au contact du sable chaud qui tiédissait ses petits pieds… Et cette matinée à Rôdah, dans l'allée de sycomores qui menait au jardin du duc d'Aumont, près de la sakieh où un fellah élevait en chantant l'eau du Nil ; ces heures passées là, à regarder fuir sur le fleuve les hautes voiles éperdues des dahabiehs, pendant que je la suppliais de mourir avec moi avant le départ qui allait me l'arracher… Et je ne suis pas mort, et je l'ai croisée quinze ans après, la belle Smyrniote, sur la place des Consuls, à Alexandrie : elle était devenue énorme, elle traînait une ribambelle de mioches ; et c'était pourtant hier !

Elles surgissent du désert, les visions du passé, longs vols des grêles oiseaux roses, ibis et flamants, qui se lèvent du lac Menzaleh et obscurcissent le ciel sur les berges plates du canal. On dirait que la mémoire venimeuse tâche d'abolir sous ces troupes d'ombres l'image qui avait chassé de mon cœur toutes les autres. Elle persiste, cependant, elle m'absorbe à certaines heures, obstinée et douloureuse. Je n'ai même pas fait un signe à mon vieil ami Du Plantier : il m'eût questionné ; et des épanchements, et des confessions… Non, je n'ai besoin de personne, qu'on me laisse seul avec mon chagrin farouche.

De Messine, de Suez, de toutes nos escales, j'ai expédié des lettres à l'adresse d'Hélène. Lettres stupides ; la pru-

dence, l'incertitude paralysaient l'expression de ma tendresse affligée ; où les recevra-t-elle ? À Bjélizy, à Moscou, au Caucase ? Avec quels sentiments les lira-t-elle ? Chaque jour, sans doute, la détache un peu plus, l'incline à la résignation ; si l'annonce de mon départ n'a pas éveillé en elle un sursaut de passion, cette nouvelle aura produit l'effet contraire ; Hélène se sera rejetée plus résolument du côté où le poids de sa vie l'entraîne depuis notre séparation. Ces doutes retiennent ma plume, quand je lui écris ; elle aura le droit de penser que mes lettres ne sont plus aimantes, le fossé se creusera davantage entre nous. Oh ! je laisse trop de nuit derrière moi ! En avant, en avant ! Il y aura peut-être un peu de jour, un peu de paix à l'horizon ; je saurai, du moins, en arrivant là-bas.

Océan Indien. Mai. – Le large mouvement de la mousson berce et endort le cœur fatigué de souffrir, l'esprit fatigué de penser. La mer, la grande pacificatrice, opère sur nos agitations par ses deux puissances, la continuité d'une même vue et d'un même bruit. Elle engourdit les morts qui sont en moi, ces morts qui me rongent, qui pourrissent le jour présent avec leurs jours d'autrefois. Elle fait ce que faisait naguère la chère voix qui couvrait les autres. Cette voix elle-même s'assourdit, ses appels déchirants se calment dans la plainte monotone de la souveraine berceuse d'oubli.

L'espace agit comme le temps, il adoucit le malheur qu'il éloigne. J'ai changé de ciel ; c'est presque changer de monde. Je ne vois plus les astres accoutumés, ceux que regardaient avec moi les yeux inséparables des miens ; ces témoins constants ne me rappellent plus les ivresses et les peines auxquelles ils s'associaient. Les constellations nou-

velles me parlent d'un univers élargi, d'autres humanités qui ont d'autres peines. Leur scintillement, ne serait-ce pas leur façon de rire, à ces lumières fixes, quand elles voient les pauvres hommes s'agiter au-dessous d'elles ? Si mesquines sont nos misères, si chétifs nous sommes dans la vie du vaste cosmos ; et cette vie elle-même n'est rien de plus que la mince pellicule irisée par un rayon sur les eaux profondes de cet océan. Pourquoi nous tourmenter dans ce rien ?

À bord du « Mœris ». Mai. – J'ai quitté le *Mytho* à Saigon ; le *Mœris,* des Messageries Maritimes, était en partance, il me portera plus vite à Haïphong : l'amiral croise encore dans le golfe du Tonkin, il y donne la chasse aux pirates. D'après les nouvelles que j'ai apprises dans la colonie, il ne faut pas espérer un divertissement plus chaud : le commandant Fournier vient de signer à Pékin une convention avec les Chinois, tout est à la paix, l'ère des grandes entreprises paraît close.

Ainsi, pas même ce dérivatif, l'action de guerre pour laquelle on m'appelait ici ! Ce serait pourtant le seul emploi de l'énergie qui pût encore me passionner, le seul où je n'aperçoive pas l'effroyable inutilité de tous les gestes qu'ils appellent action. Oui, tous les autres services qu'on croit rendre à notre pauvre pays ne sont que leurre, vaine dépense de bonne volonté individuelle, sans efficacité pour retarder d'un jour la chute de ce pays sur la pente où il dégringole. Il n'y a qu'un service réel, mettre la force aux ordres de sa nation, fonder ou refaire la puissance de cette nation avec l'unique ciment des constructions durables, avec du sang. L'histoire, fût-elle écrite par le plus méchant des démagogues ou par le plus niais des libéraux, l'histoire n'enseigne pas autre chose ; et la science leur joue le tour pendable de

ratifier par toutes ses conclusions, depuis un demi-siècle, la loi rigoureuse contre laquelle ils invoquaient son témoignage. Les seuls oracles qu'ils écoutent redisent à leurs oreilles ébahies la vérité qui les faisait sourire, quand un de Maistre la promulguait, qui les faisait hurler, quand un de Moltke la démontrait. Ils finiront peut-être par rapprendre ce que nous savons bien, nous autres qui le savons par tradition, depuis des siècles.

Bon signe : je me remets à philosopher, comme au temps où je reforgeais le monde dans ces *Quarts de nuit*. Si l'on pouvait intéresser à ce passe-temps l'homme de chair et de rêves qui gémit et s'agite… Je rentre dans ces mers de Chine où j'ai débuté. Elles auront bonne mémoire, si elles reconnaissent l'enfant qui promenait ses premiers songes sur leurs flots. Quel vendangeur a foulé dans cette grande cuve mes illusions et mes espérances écrasées ? Elle n'a pas changé, la mer de Chine : toujours dure. D'énormes lames de houle accourent, se dressent, se ruent sur la poupe, s'effondrent en creusant un abîme sous la quille ; au rude heurt de ces montagnes d'eau, on entend geindre et craquer la membrure. Le *Mœris* porte ses huniers de vent arrière, il se balance, il bondit, ce léviathan est agile. Une menaçante barre de houle semble lui refuser le passage ; il prend son élan comme un cheval de course devant l'obstacle, le bon bateau, il monte et replonge avec un tressaillement nerveux, il repart de sa folle allure. Bruits et colères qui ne s'élèvent pas bien haut ; un semis de poudre d'argent brille au firmament, les astres accomplissent paisiblement leur évolution silencieuse. On a hissé les feux de route ; de l'arrière, l'œil confond ces lueurs avec les étoiles qui dansent entre les mâts secoués, passent et disparaissent dans le treillis mouvant des vergues, des haubans, comme si elles jouaient curieusement autour de ces petites sœurs inconnues. – Elles

jouaient de même, entre les branches des grands pins, autour du fanal qu'on allumait le soir au mât de la Vigie : « Notre étoile, que les autres envient là-haut » disait la voix. Arrière, arrière, souvenirs !

À bord du « Bayard », Haïphong, 2 juin. – L'amiral m'a fait un accueil de bon augure. J'ai pris ce matin mon service auprès de lui. Je retrouve sur le *Bayard* d'anciennes connaissances, quelques-uns de ces officiers ont depuis longtemps conquis mon estime. Ils me mettent au courant des événements. Ils sont tous furieux ici ; je n'entends qu'imprécations contre l'ignorance ou la couardise de nos gouvernants. On se laisse duper par les Chinois, on a perdu une occasion magnifique de leur rogner les griffes pour vingt ans. À terre, au Tonkin, tout va de mal en pis, depuis qu'on a retiré la direction à la Marine pour la donner à la Guerre ; l'incapacité des chefs est notoire, ils gâchent la situation rétablie après Sontay par notre amiral. Nous, nous allons continuer notre besogne de gendarmes, muser après quelques sampangs de pirates ; on nous inutilise systématiquement… Je reconnais le milieu, ces belles ardeurs et ces belles colères des hommes dévoués à une tâche particulière, arrêtés au moment de l'accomplir. Ils ne voient que cette tâche, ils maudissent le frein serré par le mécanicien qui voit l'ensemble, les contrecoups, la nécessité de temporiser. Quelques jours encore, et je penserai, je parlerai comme mes camarades, emballé à leur exemple, regardant le monde comme eux par les verres de la lunette du bord.

Il n'est plus question de remonter au Nord. Il faut pourtant que je fasse demander à Hong-Kong si le câble n'a rien transmis à mon adresse.

18 juin. – La mouche nous rejoint avec les dépêches. Je savais déjà qu'il n'y avait pas de télégramme pour moi : elle n'a pas même pensé à me télégraphier ! Rien, non plus, par le courrier de France parti de Marseille le 11 mai, arrivé à Hong-Kong avant hier 16. Elle n'écrit même plus ! C'est l'abandon, l'oubli nettement signifié ; parce que j'ai obéi à mon devoir imprescriptible de soldat, comme elle avait obéi au sien. Pourtant j'ai écrit, moi, de toutes les escales ; si je ne le fais pas cette fois, c'est qu'autant vaudrait jeter une pierre dans la nuit, sans prévoir où et comment elle tombera, au risque de compromettre une vie refaite à mon insu. Le ciel m'est témoin que j'aurais donné cher pour apercevoir sur une de ces enveloppes le petit timbre bleu de Russie. – Je suis quitté. – Ah ! je ne l'ai jamais sentie si profondément en moi ! Je la veux plus follement, depuis que je suis certain de son ingratitude, depuis qu'elle a pris si vite son parti de la rupture de nos liens. Je me raidis, je triompherai. Mais il y a encore des soirées terribles, des heures où je demande grâce et pitié à la froide oublieuse.

Haïphong, 2 juillet. – Les affaires ont subitement changé de face. Le guet-apens de Bac-Lé a achevé d'ouvrir les yeux à nos aveugles. Enfin ! la guerre leur apparaît inévitable. Nous attendons d'heure en heure l'ordre d'appareiller. L'amiral voudrait frapper un grand coup dans la rivière Min ; la flotte chinoise est concentrée là, il faut aller la détruire sous les canons de son arsenal, à Fou-Tchéou. Je viens de réfléchir tout le jour sur le plan de notre chef ; c'est le seul qui ait le sens commun. Les équipages sont merveilleux d'entrain, les officiers tout à la joie. Pourvu qu'ils ne nous ar-

rêtent plus, les diplomates de Pékin et les généraux de Hanoï !

Le câble me passe une triste nouvelle : mon vieil oncle Kermaheuc a succombé à la maladie qui le minait. Il était ma dernière attache à la souche natale, au passé des jours d'enfance. Je le revois à tous les tournants de ma vie, comme un bon pilote à la barre d'un rafiau qui gouverne mal. C'est lui qui m'avait voué à la servitude de la mer. Va-t-elle enfin me payer de tous les sacrifices que je lui ai faits ? Le pauvre homme laisse des étoiles tombées dans l'eau, comme il aimait à dire. Son rêve était de me voir les repêcher. Pourquoi pas ? Elle va enfin sonner, l'heure qui me permettra de donner ma mesure. Si celle-là ne me trompait pas comme les autres ? En route, et à bientôt le branle-bas !

HÉLÈNE À JEAN

« Hyères, ce 11 mai.

« Jean, ce n'est pas bien !

« Que vous ai-je fait pour me frapper ainsi ? Je vous ai aimé, je vous aime de toutes les forces de mon être. Je vous ai cherché longtemps, je me suis donnée avant que vous ne me demandiez, j'ai tout brisé dans ma vie pour n'appartenir qu'à vous. J'étais bien peu de chose, sans doute ; mais le peu que j'étais, vous l'aviez agréé, vous m'avez dit mille fois que je vous suffisais, j'ai cru en votre parole. Vous étiez pour moi tout ce qu'il y avait de bon et de beau dans la création de Dieu. Je vous adorais comme j'adorais enfant Celui dont on m'apprenait qu'il avait fait le monde et moi. Enfin, vous étiez tout, vous le savez bien, et vous l'êtes encore ; j'étais, je reste vôtre, et vous me frappez sans pitié ! Vous

m'abandonnez, au moment où je m'apporte toute à vous, pour toujours, dans la première joie complète de ma vie. Vous me quittez comme une rencontrée d'un soir, sans une explication, sans un mot, avec cette affreuse brutalité…

« Oh ! je ne peux pas croire, il y a quelque chose que je ne comprends pas ; mais ce n'est pas de vous, cela, de vous que j'ai connu si délicat, si tendre ; de vous qui me traitiez comme une reine, les jours où vous ne vouliez baiser que mes pieds. Non, c'est impossible, je ne veux pas, je ne peux pas vous mépriser. Je vous aimerais encore, même dans cette indignité, c'est plus fort que moi ; mais je ne vous en croirai jamais capable.

« Et cependant, que dois-je penser ? Vous représentez-vous mon martyre, pendant ces dernières journées ? Toutes mes douleurs passées étaient à peine des contrariétés auprès de la passion que je viens de souffrir. À Pétersbourg, je n'ai rien reçu de vous ; je m'expliquais ce silence : je ne pouvais guère espérer là-bas votre réponse à la lettre qui vous annonçait ma libération, mon arrivée ; cette réponse me cherchait en Lithuanie, un retard n'avait rien de surprenant. Pourtant, j'étais inquiète ; pas même un télégramme ! Je vous ai écrit, je vous donnais rendez-vous à Paris. Je me mets en route, elle me paraît si longue ; mais je m'entretenais avec la joie qui m'emplissait le cœur. J'arrive, je vous cherche de tous mes yeux dans cette gare ; j'y attendais la réparation du grand chagrin qui avait commencé là. Vous n'y êtes pas : je ne comprends déjà plus. Je cours à notre hôtel ; pas de lettres, pas un signe de vous. Je m'affole, il est arrivé malheur à mon aimé ; je remets tout ce que j'avais à faire à Paris, je repars le soir même, enfin me voilà ici, hier matin. J'interroge, on ne sait rien de vous ; personne ne vous a vu, on vous croit parti. On me conseille d'aller

m'informer à Toulon. Je reprends le premier train, je vole à Toulon, dans vos bureaux ; je demande à ces gens, ils me répondent froidement, comme aux pauvres filles importunes qui vont pleurer là, abandonnées : vous êtes parti ! Parti il y a quinze jours, sur un bâtiment qui vous emmenait au bout du monde, avec les soldats, ceux qui vont mourir ! Et vous ne m'avez pas laissé un mot d'explication !

« Jean, avez-vous désespéré ? Ou bien m'avez-vous rejetée comme un fardeau qu'on a soulevé en passant, qui serait trop lourd à porter jusqu'au bout ? Je savais bien qu'elle vous reprendrait, la mer, j'avais toujours tremblé, elle m'épouvantait depuis la première heure, je la sentais tout entière entre vous et moi dès le premier baiser. Je savais bien ; mais pas comme cela !

« Je ne veux pas vous mai juger. Tout s'expliquera, je saurai, j'attends. Tu as été forcé, ou tu as désespéré ; mais tu m'aimes encore, j'en suis bien sûre. Reviens, Jean. Vois, je me suis arrachée de toute la terre, je n'ai plus rien, si je ne suis tienne. Je t'ai tout livré, ma vie, et l'autre après, s'il y a une autre vie où tu n'es pas. Elles étaient à toi avant ma naissance, elles te restent, quoi que tu fasses contre moi. Reviens. Tu n'as pas connu ce que je peux donner d'amour ; il était toujours menacé, contenu, sans lendemain ; tu m'auras trouvée trop triste, ennuyeuse, tu avais bien raison ; mais tu verras, maintenant, le bonheur sûr et complet me fera radieuse, telle que tu me veux. J'ai tant mûri, tant appris. Je te jure que je t'aimerai mieux. J'ai eu tort, c'est vrai ; j'ai cru qu'il fallait te quitter pour arranger ma misérable vie, pour te revenir avec sécurité et dignité ; je ne devais penser qu'à toi, je ne devais pas te quitter… Pardonne.

« Et j'ai tort de t'écrire ces choses. Pauvre cher aimé, tu souffres aussi, tu as besoin de tout ton courage ; tu es peut-être au milieu des dangers, dans cet horrible pays d'où il n'arrive que des nouvelles de maladie et de mort. Non, pas encore ; tu es sur les mers lointaines. Que Dieu te garde sur cette route ! Pourquoi ne m'as-tu pas prise ? Je t'aurais suivi, je t'aurais servi. Veux-tu que j'aille te rejoindre ? Oh ! permets, je ne te gênerai pas, j'attendrai là où les femmes peuvent demeurer, sans honte et sans incommodité pour toi. Écris que tu le permets. Hélas ! cette lettre mettra si longtemps à te parvenir. Ne saurai-je rien auparavant ? Je calcule mal le possible, aujourd'hui, je suis trop brisée ; je t'écris du lit où l'on me soigne ; maman, qui est venue me rejoindre ce matin, et qui n'est guère plus vaillante que moi. Mais je serai forte, ne t'effraye pas. Je te garde ma vie, c'est ta chose, tu en veux encore, n'est-ce pas, mon Jean ? Tu m'as châtiée, tu es le maître, tu es l'aimé, quand même, toujours ; mais tu n'abandonneras pas ton

HÉLÈNE. »

HÉLÈNE À JEAN

« Ce 12 mai.

« Oh ! mon Dieu ! Je n'ai pas songé à m'informer, dans mon désespoir des premières heures, j'avais la tête si malade ! Et j'apprends aujourd'hui que le courrier de Chine a quitté Marseille hier, pendant que je vous écrivais. Ma lettre attendra donc quinze jours, jusqu'à l'autre bateau ! Vous ne saurez jamais que je vous pardonne, que je vous attends, que je vous aime plus, de tout mon cœur élargi par la plaie que vous y avez faite ! »

« Ce 14 mai.

« Enfin ! un premier soulagement ! Elle me revient de la Russie où elle courait après moi, cette lettre, – pourquoi si lentement, si tard ? Ont-ils deviné qu'ils pouvaient me torturer en la retenant ? – cette cruelle lettre qui m'annonçait votre départ et les motifs de votre résolution. J'y vois plus clair dans ma nuit, je sais sur quoi je dois pleurer.

« Jean, vous m'avez sacrifiée, sans une minute d'hésitation, à un ordre de vos chefs, à des obligations de carrière, à ce que vous appelez votre honneur. Est-ce qu'il y a des ordres, des obligations, un honneur, quand on aime ? Ai-je compté un instant, moi, avec mon maître légal, mes obligations, mon honneur de femme ? Vaut-il donc moins que votre honneur de soldat ? J'étais heureuse de vous immoler toutes mes fiertés ; si je l'avais pu, j'aurais voulu en mettre davantage sous vos pieds. Maintenant encore, entre le mépris de tous et votre amour, je ne balancerais pas. Votre amour ? Il n'existe plus : n'importe, je vous choisirais quand même !

« Ce 15 mai.

« Pardon, j'étais folle, hier, je souffrais trop, j'ai encore tort. Tu as choisi autrement, je ne t'accuse pas, tu as bien fait. Je sais que vous ne cédez jamais, vous autres hommes, sur certaines idées ; l'amour n'est pas tout pour vous ; chez le plus aimant, l'orgueil sera toujours plus fort que la passion. Je ne te demande pas l'impossible. Si j'avais été là, si tu m'avais dit avec ton ancienne tendresse : « Je t'aime et il faut partir », j'aurais compris, je t'aurais crié moi-même :

« Pars ! » Seulement, il me semble que tout cela pouvait se faire autrement, d'une façon moins dure. Tu es parti parce qu'il le fallait, Jean, mais aussi parce que tu doutais, parce que ton amour allait décroissant, parce qu'un réveil de ton imagination t'appelait à une nouvelle vie. Oh ! je lis bien ton âme dans cette lettre, et dans celles qui l'avaient précédée ; sous les protestations que te dictaient l'habitude et la pitié, j'y lis tes doutes sur moi, sur toi-même.

« Ainsi, tu as pu douter de moi ! Sur des apparences, sur des malentendus, parce que ma sensibilité réchauffée par toi devenait attentive à la voix des misérables et à la voix de Dieu, tu as douté. Ah ! ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à mes ennemies et aux tiennes, à ces femmes que j'avais bien sujet de haïr dans ton passé. Elles ont empoisonné ton cœur, elles l'ont fait incrédule à la force et à la durée de l'amour ; tu as pu confondre avec leurs caprices un sentiment unique et impérissable. Jean, tu pourras douter de moi, quand je serai morte, si l'on te dit que je t'oublie près de Dieu ; et sache qu'alors encore on te trompera, c'est toi que je retrouverai, toi que j'aimerai en lui.

« Renseignée par cette lettre, je me suis traînée à Toulon, pour bien connaître la marche du bateau qui t'emporte, pour en avoir des nouvelles. Je voulais télégraphier à l'une des escales ; j'ai réfléchi, j'ai résisté à mon premier mouvement. Comprends-tu ? Je me suis dit que si tu m'aimais encore comme autrefois, tu perdrais la tête en apprenant brusquement tout ce que tu ignores, le désespoir de ton Hélène, revenue, seule ici, prête pour toi ; tu ne supporterais pas cette pensée, tu rebrousserais chemin, peut-être ; ce serait le bonheur pour moi, mais ce serait ensuite l'enfer, tu ne me pardonnerais jamais une faiblesse où tu verrais ton déshonneur. – Si, au contraire, tes doutes persistants ont refroidi ta

tendresse, mieux vaut te laisser ainsi, t'épargner un surcroît de remords et de peine qui te rongerait dans l'inaction de cette longue traversée ; tu m'accuseras, tu me désaimeras un peu plus, mais tu souffriras moins. Je te connais, j'y ai bien pensé ; et je veux avant tout que tu ne souffres pas, que tu gardes tout le courage dont tu vas avoir besoin. Le même instinct me conseille de ne pas télégraphier à Hong-Kong : comment te dire tant de choses en quelques mots énigmatiques, publics et officiels ? Ils te troubleraient sans t'éclairer, ils te renseigneraient mal sur ce que tu apprendras en arrivant par ma lettre de Bjélizy ; elle doit te suivre de près, elle te devancera peut-être dans ce port ; tu sauras tout en la lisant, et tu auras moins souffert jusque-là. Vois-tu, mon grand enfant adoré, au fond de toutes nos vraies passions de femme, il y a une maternité qui s'ignore, une mère qui se cherche sous l'amante. Vous ne comprendrez jamais que c'est encore une douceur, verser plus de larmes pour qu'il n'en monte pas à vos yeux.

« Que regardent-ils maintenant, les chers yeux qui étaient tout miens ? Quelles visions suivent-ils sur ces terrifiants océans ? Hélas ! je me sens disparaître de ces yeux voilés de doute. Tu sèmes derrière toi les lambeaux de ton amour sur la mer. Le présage disait vrai : la triste fleur de flamme n'est plus qu'un petit point qui s'obscurcit et sombre dans ces immensités. Devant toi se lèvent de nouveaux espoirs, tu cours à eux avec ta prodigieuse force de vie et de renouvellement. Je ne la maudis pas : c'est elle que j'ai aimée. Tu disais qu'on l'avait accumulée pour toi pendant des siècles dans tes roches natales, et que tu prodiguais à travers le monde cette réserve d'énergies. Pour moi aussi, peut-être, d'autres avaient accumulé pendant des siècles l'épargne d'amour qui a vainement essayé de contenter ton désir. J'ai aimé, j'aime dans ton âme sa volonté d'étreindre l'univers, et

l'élan qui te redresse quand cet univers t'écrase. J'ai aimé, j'aime sur ta lèvre le dédain visible des choses qui te dévorent le cœur. J'ai aimé, j'aime en toi, pauvre souffrant du mal d'en haut, ce mal que j'ai voulu guérir. Les fatalités de la vie ne m'ont pas permis de le vaincre : je n'ai fait que l'exaspérer ; mais je voulais sincèrement, tu le sais. Que n'ai-je pas aimé en toi ? Je n'ai plus de honte, méprise-moi, mais entends-moi : à cette heure encore, Jean, ma misérable chair, frissonnante sous le souffle qui monte de la mer, implore en lui ta caresse demeurée ; s'il reste un peu de vie dans mes veines, c'est l'étincelle que rallument tes baisers dont je garde la brûlure ; et sur ce lit de malade où je languis, une fièvre me soulève et me ressuscite au souvenir de notre lit fleuri de l'Île d'Or, celui que tu jonchais de violettes avant de m'y prendre dans tes bras, avant de m'y faire crier que je voulais mourir de toi… Pardon, ne lis pas cela, oublie ; mais si je dois passer loin de toi, il fallait que je le crie encore me fois !

« Ce 20 mai.

« Tu devines bien ma première pensée, dès que j'ai pu me tenir debout : j'ai fait signe à Savéû pour qu'il me conduisît à l'île. On dit qu'il y a des joies douloureuses : c'en était une de revoir le bon vieux. Je crois bien qu'il avait compassion de moi ; elle était éteinte la lueur de malice qui pétille habituellement dans ses petits yeux gris ; ils gardaient seulement l'obscure tristesse déposée tout au fond par la longue société de la mer. Enfin, quelqu'un qui me parlait de toi ! Comme nous approchions de l'île, j'ai vu un mouvement inusité sur le rocher de Bagaud : on achevait d'y construire de vastes baraquements en planches. Savéû m'a expliqué : on installe là un hôpital pour les malades et les convalescents

qui reviennent en si grande quantité du Tonkin. Ils seront en meilleur air qu'aux environs de Toulon, où le choléra sévit depuis un mois. – Du Tonkin, où tu seras bientôt ! Je me suis fait débarquer à Bagaud.

« Quelle misère, Jean ! Des spectres ravagés de fièvre, des ombres jaunes, et beaucoup qui ne se relèveront pas de la couchette d'ambulance où ils grelottent. Ils sont si jeunes, des enfants pour la plupart ; ils racontent naïvement les maux qu'ils ont endurés. Leur vue toucherait le plus indifférent ; pense à ce qu'elle était pour moi ! Ces malheureux viennent du pays où tu vas leur succéder ; je te voyais en chacun d'eux. Je leur ai distribué l'argent que j'avais sur moi, mais je n'ai pas eu le courage de rester ; je me suis enfuie, j'ai repassé la rade, j'ai fait mon pèlerinage à toutes nos stations de l'île.

« Qu'elle était belle, notre île, avec de l'amour dans l'air qui ne savait où se poser, une moisson de blés ardents sans moissonneurs ! Zourdan m'accompagnait, il m'a menée jusqu'à la Silentiaire. Je m'y suis attardée, à l'heure de la prière des pins d'Alep. J'ai prié comme eux, avec ferveur ; c'est pour moi, tu le sais, une autre façon de t'aimer. J'étais assise sous le vieil arbre isolé, celui que tu appelais le mien, parce qu'il fait une voûte de ses branches basses juste à la hauteur de mes cheveux. L'écorce repousse sur le tronc, à la place où tu as gravé le doux vers de ton Ronsard ;

… Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène.

« Jean, il est bien inutile que je mette sur ce papier des mots : tu comprends ce que j'ai senti là !

« Ce 24 mai.

« Je suis retournée hier à Bagaud, j'avais honte de ma faiblesse de l'autre jour. J'ai porté à nos malades des aliments, des remèdes, quelques bouteilles de notre bon myrte de Port-Cros. On a débarqué un nouveau convoi, il en arrive chaque semaine : ce Tonkin vous dévorera tous ! On commente à Toulon la dernière lettre écrite par l'amiral Courbet à un de ses amis de la marine ; il disait : « Nous gaspillons temps, peine, argent… Nos pauvres soldats que le feu de l'ennemi a épargnés continuent d'être décimés par l'acclimatement. » Cette lettre m'a mis la mort dans l'âme. Les baraquements ne suffisent plus, on en construit d'autres à Port-Cros même, entre notre maison et le Vieux-Château. L'île du bonheur est devenue l'île de douleur. Les sœurs de charité ne sont pas en nombre. Une d'elles, me voyant si intéressée par ses malades, m'a priée de l'aider à soutenir la tête d'un fiévreux qui buvait sa potion : un petit soldat de l'infanterie de marine, un enfant comme les autres. La sœur m'a fait un signe que j'ai compris : celui-là était condamné à brève échéance. Il le savait. J'ai causé avec lui, j'ai vu qu'il prenait plaisir à ma présence, à ma main posée sur son front. Quand ta chère folie me flattait, tu prétendais que les malheureux ressentaient du soulagement à mon passage. Le soldat m'a dit qu'il était de la montagne de Vaucluse, – de ton pays, – et qu'il aurait grand chagrin de mourir sans embrasser encore une fois sa mère, qui l'attendait chaque jour à la maison. Alors je t'ai vu là, Jean, dans cette pâle petite figure où descendait la mort ; je me suis penchée sur elle, j'ai embrassé l'enfant à pleine bouche, je lui ai dit : « C'est le baiser de votre mère que je vous apporte », et il a souri. Si tu dois te coucher là-bas sur quelque lit d'hôpital, qu'une bonne sœur te le donne de même, ce baiser qui te reviendra de moi.

« Je suis restée tard, j'en ai soigné d'autres, je veux devenir habile infirmière. Ce sera là désormais, je le sens, la

seule occupation qui pourra m'intéresser, me tirer du morne abattement où je végète. Je me suis arrangée avec Savéû ; chaque fois que l'état de la mer le permettra, – et aussi l'état de ma misérable santé, – il viendra me prendre pour me conduire aux baraquements des Tonkinois. Oh ! je ne m'en fais pas un mérite, je n'ai pas le dévouement des sœurs de charité ; si ces infortunés m'attirent, c'est que je te vois à leur place : je plains en eux le mal qui peut t'atteindre ; et ce sont tes hommes, comme vous dites de votre troupe. Que me seraient des hommes qui ne seraient pas toi ?

« Je ferme cette lettre, le paquebot part demain de Marseille. Voilà de longues écritures, et tu seras si occupé d'autres choses ! Mais c'est ma seule consolation de causer ici avec toi. Sur ce feuillet qui s'en va si loin, qui t'arrivera si tard, trouve mes lèvres demeurées à la place où tes mains se poseront, trouve tout mon cœur parti vers toi, pour battre encore sous ces mains, bien-aimé.

HÉLÈNE. »

QUARTS DE NUIT

« Bayard », 4 juillet. – Nous remontions vers le Nord, dans la fièvre de l'action prochaine. À notre passage à Hong-Kong, hier, on nous a remis le courrier de France arrivé par le bateau de l'avant-veille. Mon paquet contenait trois lettres, de cette écriture dont les traits ressemblent à des flèches envolées très haut. Une d'elles portait le timbre de Bjélizy : il y a dans son retard un acharnement de la fatalité. J'avais cru bien faire au départ de Toulon, en chargeant un camarade qui devait me suivre quelques jours après par le second transport de recueillir mes lettres en souffrance : le

malheur a voulu que ce bâtiment fût retenu par une avarie de machine à Obock, sans communications avec le premier paquebot des Messageries qui l'a devancé ; mon camarade a enfin rallié Saïgon et confié son pli au bateau postal parti de France le 25 mai. Celui-ci m'apportait deux autres lettres. – Quand j'ai vu sur ces dernières le timbre d'Hyères, un nuage a passé devant mes yeux : je suis resté quelques minutes sans courage pour les ouvrir ; enfin j'ai ouvert, j'ai lu.

… J'ai pris le quart, cette nuit, et je l'ai prolongé jusqu'à l'aube, dans ma longue promenade sur le pont du *Bayard*. Une fois de plus, j'ai refait sur moi-même l'examen dont j'étais coutumier, jadis, à ces heures de veille solitaire. Je ne l'avais jamais fait si sévère et si complet ; pour la première fois peut-être, j'ai vu clair en moi, à la lumière projetée dans ma conscience par cet ange. Comme ceux qui guérissaient les aveugles, dans les récits des Écritures, l'ange a fait tomber la taie de mes yeux. L'examen m'a montré nettement ce que je suis : un misérable et un sot. Par mon égoïsme et ma stupidité, j'ai gâché ma vie, j'ai brisé celle de l'adorable créature qui méritait tous les bonheurs.

Sans doute, la fatalité a sa part dans notre malheur présent et dans tous ceux que je prévois. Elle apparaît, bien visible en tout ceci, la Force, le personnage muet d'Eschyle qui conduit seul le drame, tandis que tous les autres parlent et se démènent en vain. Ah ! elle est économe de moyens dans la composition de ses tragédies, elle laisse à nos dramaturges les péripéties violentes qu'ils inventent. Il lui suffit pour nous broyer de combiner ses instruments éternels, le temps, l'espace ; il lui suffit de nous laisser ignorer quelques heures le fait qui décide à quelques lieues de distance nos destinées, tandis que nous croyons leur donner un autre cours. Lugubres imbéciles, qui s'en vont répétant que leur science a

vaincu le temps et l’espace ! Elle n’a pas su les raccourcir à la mesure des mouvements précipités de nos cœurs, et tout est là. Des lettres qui se croisent, un retard de poste, telle date arbitrairement assignée plutôt que telle autre aux départs d’un service maritime, il n’en faut pas davantage pour faire naître le doute, puis le désespoir, pour séparer des âmes, pour suggérer des résolutions irréparables. La science se flatte d’avoir gagné quelque chose sur la force mystérieuse qui joue avec nos vies, parce qu’elle nous arme d’un télégraphe, d’un paquebot plus rapide et plus résistant à la mer ; elle n’a fait que fournir à l’ironique souveraine des moyens nouveaux de varier le vieux jeu, renouvelé des Grecs ; et aujourd’hui comme aux premiers jours du monde, les combinaisons sagaces de cette force meurtrière sont trop bien servies par l’incohérence et la folie de l’homme, qui n’a pas changé.

Certes, rien ne pouvait empêcher mon départ à l’instant où cette lettre de service l’a commandé ; mais, comme le dit Hélène, « tout cela pouvait se faire autrement. » Ce sont mes variations et mes doutes injustes qui ont envenimé cette séparation ; envisagée résolument par nos cœurs unis, elle n’eût été qu’une épreuve pour nos courages ; j’en ai fait un meurtre. Oui, un meurtre. Je vais écrire à la pauvre abandonnée tout ce que je pourrai imaginer pour adoucir et leurrer sa peine ; je ne me paie pas d’illusions. Notre campagne sera longue ; un officier en service actif dans ces mers ne peut guère espérer qu’il reverra la France avant deux années ; c’est plus que ne supportera une victime frappée au cœur, isolée, traquée par toutes les férocités de la vie. Elle a maintenant le droit de douter, elle aussi ; ce doute la tuera à petit feu.

Et le mal vient de plus loin. J'en aperçois trop tard les racines profondes. J'ai horreur de moi. Je ferme ce cahier. Je n'y veux plus observer un si triste sujet d'étude. Je crains bien de n'avoir jamais célébré ici que le culte de mon orgueil. À quoi bon chercher à me connaître, puisque je n'apprends pas à me diriger ? Quand je prendrai désormais la plume, ce sera pour écrire à la malheureuse qui m'a enseigné, mieux que mes fastueuses méditations, le véritable sens de la vie.

JEAN À HÉLÈNE

« Du *Bayard,* le 5 juillet.

« Hélène, pardonne ! À genoux devant toi, divine offensée, je m'abîme dans le repentir et l'adoration. Entends un cri où tu reconnaîtras l'accent de la vérité, s'il y a en ce monde une vérité : jamais je ne t'ai mieux aimée, parce que jamais je ne me suis plus détesté.

« Ma pensée vient de voler à toi, bien incomplète, dans la gêne de quelques mots télégraphiques. Je donnerais des années pour hâter d'un jour le moment où ces lignes t'apporteront un peu de satisfaction.

« Je ne savais rien. Je reçois, je lis tes lettres, y compris celle de Bjélizy : le sort mauvais qui nous poursuit a voulu qu'elle s'attardât sur un bâtiment empêché ; elle m'a rejoint hier, avec tes lettres de mai. Depuis hier, je vis dans l'épouvante de ce que je vois : ton martyre ignoré, ton arrivée au pays de notre amour, ta chute brusque de la joie dans le désespoir. Je ne savais rien ; mais j'aurais dû deviner, j'aurais dû croire.

« Tu l'as compris, chère femme, il fallait partir au reçu de cet ordre, sous peine d'infamie. Tu n'accuses pas mon absence, tu n'accuses rien, créature de bonté ; tu aurais le droit d'accuser mes doutes et ma mobilité, qui t'ont fait souffrir plus que l'absence. Tu as bien lu en moi. Oui, je n'ai pas eu la première vertu de l'amour, la patience dans l'épreuve ; après le mal du doute, j'ai été repris par le mal de mon égoïsme, par mon inquiétude de vie nouvelle et de sensations inéprouvées. L'égoïsme, l'orgueil et la lâcheté qu'ils engendrent, voilà tout ce que je trouve au fond de moi, quand j'y regarde à ta lumière. Je ne sais comment tu as pu découvrir dans cet être misérable un objet digne de ton attachement : sans doute parce que tout est miroir à qui projette sur autrui sa propre perfection.

« Ah ! ne sois pas trop sévère pour celles à qui tu imputes mes déchéances, celles-là ou d'autres, si elles ont contribué à pourrir le fruit, c'est que le ver y était déjà. J'ai passé mon inutile vie à me payer de mots, moi qui prétends ne pas croire aux mots : je ne sais quel romantisme de pacotille, je ne sais quels sophismes répandus dans l'air de mon temps m'ont obscurci la clarté qui garde le cœur sain et droit. J'ai cru qu'un homme pouvait impunément user sa force à essayer des sensations, son intelligence à collectionner des curiosités ; et je m'imaginais que c'était beau, que c'était efficace pour le développement de la puissance latente en chacun de nous ; et j'étais fier de ce que j'appelais mes expériences, pauvre idiot ! Quand l'heure est venue de me montrer égal à l'un de ces grands bonheurs si lourds à porter, je n'en ai plus trouvé la force ; quand il a fallu combattre la douleur, j'étais vaincu d'avance par mon passé ; mes jours passés fuyaient derrière moi comme des soldats en déroute, ils jetaient la panique jusque dans mes jours à venir. Je n'ai pas deviné assez tôt le secret de la vie : l'homme doit rêner

son imagination, son cœur, ses sens, et attendre patiemment celle qui passera le soir, quand elle n'a point passé le matin, sur le chemin où on l'a méritée.

« Tu as passé enfin, tu m'as appelé, c'était trop tard ; de celui que tu appelais, il ne restait qu'une méchante ombre. Je t'ai apporté tout ce que j'avais lentement ramassé de souillures dans les égouts de ce monde où ma vie s'était traînée : je t'aurais corrompue, si l'on pouvait te corrompre. Je n'ai su te donner que l'incohérence et la furie de la passion, à toi qui avais la stabilité et la douceur du véritable amour. Un moment, je m'y suis trompé ; aussi longtemps que ma passion ne fut pas contrariée, je m'étonnai de la sentir confiante et calme, je me crus guéri du mal natif ; tu l'avais endormi mieux que les autres. Mais à la première contrariété, le mal m'a ressaisi ; en dépit de mes protestations et de mes extases, ce fut mon châtiment de te confondre alors avec les autres.

« J'ai douté, parce que je n'ai jamais su comprendre la volonté réfléchie du cœur qui t'avait brusquement jetée à moi. Esclave de mes préjugés, ce don spontané continuait de m'apparaître, même quand je t'ai mieux connue, comme un fait inquiétant, extraordinaire ; je n'ai pas su y voir ce qu'il était en réalité pour toi, un anneau négligeable dans la chaîne solide, unique, invariable de tes actions et de tes sentiments ; un don de peu d'importance à tes yeux, dans le don autrement précieux, infiniment résolu, de toute ta vie, de toute ton âme vierge.

« Je t'aimais mal quand je pensais le mieux t'aimer, dans mes fougues passagères de l'île d'Or. Tu m'as enfin appris à aimer : science désormais inutile, je te le jure, si je ne dois plus l'appliquer avec toi. Tu m'as tout appris. Nous avons pu

nous persuader, toi dans ta modestie et moi dans ma vanité, que je formais ton jeune esprit ; c'est lui qui éclairait le mien. Quand je t'ai cueillie, fleur naturelle qui s'ouvrait dans le bonheur, je n'entrevoyais qu'une partie de ta grandeur. Je te nommais ma primitive : déjà ta simplicité et ta raison claire me révélaient un monde idéal, plus proche de la nature, semblable à celui que nous imaginons aux anciens âges moins tourmentés. Depuis lors, la fleur s'est développée, elle a porté fruit dans la souffrance. De la compréhension instinctive de la nature, tu t'es rapidement élevée à l'intelligence de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, de tout ce qu'il y a d'accessible en Dieu. L'amour vrai et la douleur t'ont fait parcourir, en quelques moments d'une vie individuelle, la longue route où le genre humain a marché, où il a amassé ses lentes acquisitions de pitié, de charité, de lumière. Le malheur m'exaspérait contre les hommes et me révoltait contre le Ciel ; malheureuse, tu t'es penchée sur les hommes, comme autrefois sur les plantes de la vallée, tu les as compris du même instinct, tu as aimé chez eux l'affliction qu'ils avaient en commun avec toi, et tu as regardé le Ciel, parce qu'il ne pouvait venir que de là, ton amour plus grand et plus pur. Le symbole exemplaire que tu étais pour moi s'est élargi, agrandi : il embrasse les temps, il me montre tout l'achèvement possible de la merveille humaine dans les merveilles de l'univers. Ô Ève tombée de ton jardin de paradis dans les ronces, remontée en aimant et en souffrant dans un ciel plus haut, Ève, je te salue et je t'adore.

« Instruit par toi, je crois avoir changé, autant qu'on peut changer en une nuit ; je le crois, puisque j'ai horreur de cet étranger, l'homme égoïste, mobile et vain, que j'étais encore hier. Une première fois, je m'étais flatté de retrouver ma vraie nature, comme je disais alors sans en connaître la pauvreté. Un accès de lassitude et de misanthropie m'avait reje-

té pour un temps hors du monde ; j'en voyais le néant ; c'était encore mon orgueil qui parlait, qui s'opposait au monde, parce que j'y avais cherché l'impossible et pris seulement le pire. J'ai appelé rénovation ce qui n'était que l'exaspération de mes faiblesses. Ma vraie nature ! Il ne fallait pas la retrouver, mais la perdre. Tu as fait ce miracle de m'en dépouiller, d'en créer une meilleure qui se modèlera de loin sur la tienne. Si je te suis rendu, l'homme que je serai méritera peut-être ton amour, qui s'était trompé en se posant sur celui que je fus.

« Espérons, mon Hélène. Ne t'inquiète pas pour moi. Tu t'exagères les dangers insignifiants que nous courons dans cette lutte contre des adversaires peu redoutables. À bord de nos vaisseaux, en mer, nous sommes préservés des épidémies qui éprouvent dans l'extrême Orient les troupes du service continental. Hélas ! je n'aurai pas la chance d'être rapatrié à l'hôpital de Port-Cros, pour y recevoir les soins de la Dame, de la Sœur de l'Île d'Or. Mais mon absence sera courte ; l'amiral compte rentrer en France après une campagne vigoureusement menée ; il a des bontés pour moi, il me ramènera avec lui. Jusque-là, j'accomplirai un devoir qui ne me distraira pas de ta pensée, qui me donnera la fierté de t'avoir mieux gagnée, chère femme. Je serai fort désormais pour t'attendre : promets-moi de m'imiter. Tu dois attendre et me faire crédit, chérie, afin que tu puisses juger l'homme nouveau que je t'annonce et pardonner à l'homme du passé.

« Mon âme affermie ne s'égarera plus hors de la route que tu m'as montrée. Te souviens-tu, Hélène, de la toute première rencontre, sur la *Triomphante ?* Ta main s'était posée sur cette mystérieuse sensitive, sur l'aiguille qu'une vertu inexpliquée attire éternellement vers un pôle d'amour inconnu. Voulais-tu m'enseigner, dès cette première minute, ce

que tu serais à jamais pour moi, le pôle toujours cherché, l'orientation infaillible dans la nuit et la tempête ? Crois-le, la pauvre aiguille qui a tant oscillé ne déviera plus sous ta main.

« Humblement, tendrement, je la retiens dans les miennes et sous mes lèvres, cette frêle, douce, forte main, je la couvre de baisers et de larmes repentantes. Je la supplie de répandre encore sa bonté sur cette terre ; quand elle sera trop lasse de s'y meurtrir, sache-le bien, mon Hélène, où elle me mènera je la suivrai, dans la vie et dans la mort.

JEAN. »

HÉLÈNE À JEAN

« Hyères, ce 16 août.

« Jean, le bateau qui part demain te jettera encore cette lettre. Ils emportent tous ma pensée vers toi ; aucun ne me rapporte la tienne. Je serais devenue folle, si quelques télégrammes ne m'apprenaient depuis un mois que tu existes, que tu ne m'oublies pas tout à fait. La lettre annoncée par la première de ces dépêches va donc arriver à Marseille, avec le paquebot attendu le 18, après-demain ! Je me consume dans l'attente de ce courrier. Enfin, je vais lire dans ton cœur. M'y retrouverai-je ? Est-il possible que tu aies ignoré si longtemps mon séjour ici, ou que, le connaissant, tu aies cessé d'écrire ? Tu écrivais encore en Russie, sans doute. Les fâcheuses nouvelles que je reçois de mon protecteur à Pétersbourg me laissent deviner le sort de tes lettres. Figure-toi qu'ils ont retenu les premières, celles que tu m'adressais des escales, et qu'ils en ont abusé ; ils en prennent avantage contre moi ; on veut m'arracher, avec cette arme, de nou-

velles concessions, on traîne en longueur une affaire que je croyais résolue. Il ne me manquait dans ma désolation que ces nouvelles alarmes ! Mais dois-je m'en émouvoir ? Ma liberté a-t-elle encore pour moi un prix, un but ? J'attends que tu me l'apprennes, Jean.

« À part ce surcroît de soucis, que te dirai-je de ma vie ? Elle est telle que je te la dépeins depuis trois mois, concentrée dans mon hôpital de Bagaud. Les malades rapatriés continuent d'y affluer ; leurs récits sont de plus en plus terrifiants, quand ils racontent les souffrances qui vous exterminent là-bas. Et voici que les journaux annoncent la guerre avec la Chine, une descente de votre escadre à l'île de Formose, une bataille imminente avec la flotte chinoise ! Pas un de vous n'en reviendra ; ou ceux qui reviendront seront semblables à ces pauvres guenilles humaines que nous disputons ici à la mort. Elle nous en prend beaucoup ; notre petit cimetière de Port-Cros devient trop étroit ; chaque semaine, de nouvelles épaves vont rejoindre les anciennes dans ce coin d'oubli. Le Père André, le curé, dit tristement qu'il n'avait jamais eu autant de paroissiens.

« Je me suis liée avec lui dans notre œuvre commune d'assistance. Je ne le connaissais que par tes plaisanteries d'autrefois ; tu t'amusais du curé à la longue barbe qui couvrait ses ruches avec le drap mortuaire ; tu prétendais que cet ancien missionnaire avait pris sa retraite à l'Île d'Or parce que toutes ses ouailles s'étaient mangées les unes les autres, dans le pays de cannibales qu'il évangélisait. C'est l'exacte vérité, mais tu avais tort de te moquer. Le Père André est un homme intelligent et bon, esprit très large parce que son cœur l'est aussi ; comme ceux qui ont parcouru le monde et vu beaucoup d'hommes divers, il n'a aucune étroitesse, il comprend toutes les originalités de pensée, toutes

les misères d'âme. La ruine de ses missions du Congo et la maladie de foie qu'il y a contractée l'ont condamné au repos dans la petite cure de Port-Cros, créée pour lui ; ici, dit-il, parmi ces gens de tous les pays, il se croit encore un missionnaire. Il ne peut se consoler du désastre où il a perdu les centaines de petits sauvages qu'il avait recueillis, instruits, qu'il aimait comme ses enfants.

« Il hésitait bien un peu, à nos premières rencontres ; on avait dû me faire très noire dans son esprit. Puis, nous avons causé, nous nous sommes entr'aidés en soignant nos fiévreux. Un jour, il a regardé dans mes yeux de chagrin comme les vieux médecins regardent dans les yeux des malades ; et il m'a dit : « Madame, vous avez quelque grande peine ; laissez-moi vous donner un livre qui l'adoucira. » Il m'a prêté une Bible ; depuis lors, je lis avec avidité les deux Testaments. Le Père André a raison : ce livre noie nos peines dans l'immense réservoir des plus anciennes larmes, de toutes les larmes du genre humain. Cette vieille plainte me rapporte l'écho fraternel que tu aimes, mon Jean, dans la plainte infinie de ton Océan. N'est-ce pas pour moi qu'a été dite la parole que je lisais ce matin : « Pourquoi Dieu donne-t-il la lumière à celui qui souffre, à celui qu'Il cerne de toute part ? »

« Me sachant cernée par les maux, le Père André vient quelquefois me voir, quand je suis trop faible pour passer à l'île. Je lui ai tout confié. Que veux-tu ? On étouffe, à la fin, toute seule, il faut se verser. Et puis, il me parle de toi. Je lui ai expliqué ma position, je lui ai dit qu'il ne devait pas me gronder ; que j'étais presque et que je serais bientôt tout à fait libre de t'aimer. Je vois que ma situation l'embarrasse ; mais comme il est très bon, il a compris qu'il fallait d'abord secourir l'être qui périt ; il entre dans mon idée, il finit par

sourire, cherche à m'égayer, parle de la belle noce qu'il voudrait célébrer dans sa petite église de planches. Je le laisse dire : j'aurai peut-être besoin de son ministère, pour cela, ou pour un autre service.

« Il faut bien que je te l'avoue, mon Jean, pour m'excuser s'il m'arrivait de ne plus écrire : je ne suis pas brillante, ces derniers temps. Maman, qui ne vaut guère mieux, et le médecin avec elle me font la guerre sur mes fréquents voyages à Bagaud ; ils assurent que je me fatigue, ils ne savent pas que cela seul me soutient, puisque dans ton île et parmi tes soldats je suis un peu moins loin de toi. Le docteur n'est pas content de moi. Nous causions, hier ; je lui disais, comme je te l'ai dit souvent, que je retiens ma vie par un perpétuel effort, qu'elle s'échapperait d'elle-même, si je la laissais aller. Il a haussé les épaules ; mais j'ai surpris ensuite sa conversation avec mère, j'en ai retenu ceci : « Ce sont des enfantillages ; cependant, il y a quelquefois une part de vérité mal aperçue dans les à-peu-près des gens du monde sur les matières qu'ils ignorent. Le chagrin ne tue personne ; mais la dépression morale permet aux maladies réelles de tuer plus facilement. Votre fille est dans la catégorie de ceux que nous appelons des sujets sans défense physiologique, parce qu'ils sont sans défense psychologique. Telle indisposition qui ne compterait pas pour l'individu résistant peut mettre très bas ces sujets qui s'abandonnent. On vit quand on veut vivre ; on ne meurt pas quand on veut mourir, mais on laisse toutes les chances de victoire aux maux qui nous guettent et que la volonté de vivre tient en respect. Il faut vouloir vivre. » – Il en parle à son aise, le docteur. Pourquoi le voudrais-je ?

« Le Père André m'a conté une superstition qu'il a observée chez quelques peuplades de l'Afrique. Ces sauvages

croient qu'aucun homme ne meurt de mort naturelle : l'âme est attirée hors du corps par le maléfice d'un passant ; le sorcier qui l'a saisie l'emporte captive ; le corps délaissé maigrit, perd ses forces, il meurt s'il ne peut recouvrer son âme. – Tu as passé, tu as pris, je ne te redemande pas ta captive, oh ! non ! seulement… seulement, les sauvages ont raison, le corps ne vit pas sans son âme.

« Pardon, je ne dois pas t'attrister, tu n'as pas trop de toute ton énergie. Vous êtes à la veille d'un combat. Les nouvelles de ce maudit pays exhalent un vent de mort. Je n'entends parler que d'officiers blessés ou malades en Indo-Chine. Écris-moi que tu *voudras vivre,* comme dit le docteur, et je te promets de le vouloir aussi. Ne t'alarme pas, si tu peux encore t'alarmer à mon sujet : je serai vaillante, je me défendrai, je vivrai, pourvu que tu m'en donnes de bonnes raisons. Je les attends. Oh ! ce bateau qui me les apportera peut-être, comme il est lent ! – Mais s'il ne doit pas me les apporter, il sera toujours trop rapide. Jean, voilà trois mois que je n'ai pas vu ce mot tracé par ta main : « J'aime. » – Et j'ai tant besoin que tu m'aimes, ce soir. Je ressens une étrange lassitude, et en même temps un grand bien-être, comme si j'allais me reposer, en toi. Jean, quoi qu'il arrive, je t'ai bien aimé ; tu as eu seul, tu auras tous mes souffles, jusqu'au dernier. Je te redis encore, sous les cyprès qui noircissent à la place où j'attends, comme ce jour où tu vins enfin : – Aimez-moi, voulez-vous ? – Tu veux, toujours ?

HÉLÈNE. »

LE PÈRE ANDRÉ AU LIEUTENANT D'AGRÈVE

« Port-Cros, le 23 août 1884.

« Monsieur, je remplis en vous écrivant un devoir de mon ministère ; et j'exécute une volonté sacrée. J'ai à vous parler, vous le devinez, d'une personne à laquelle vous portiez un vif intérêt. Vous devez, monsieur, vous armer de courage pour lire ce que j'ai la triste mission de vous apprendre. Je prie le Seigneur qu'il augmente en vous la force qu'il nous dispense pour souffrir.

« Cette pauvre dame s'était surmenée, depuis quelques semaines, dans les soins qu'elle rendait aux soldats du Tonkin hospitalisés à Bagaud. Elle donnait là un exemple de charité active qui faisait l'édification de tous. Mais ses forces la trahissaient visiblement ; il ne m'échappait point que le cœur ne les soutenait plus, parce qu'un chagrin le dévorait. Nous l'avons vainement pressée, sa mère, le docteur et moi, de prendre quelque relâche ; elle a refusé de nous écouter. Le 17 encore, elle a passé toute la matinée aux baraquements, dans cet air saturé de germes infectieux ; on avait amené un nouveau convoi de rapatriés ; elle a voulu veiller à leur installation, disant qu'elle ne pourrait s'absenter d'Hyères le lendemain, qu'elle attendrait tout le jour l'arrivée du courrier de Marseille. Un orage avait abaissé la température, le voyage de retour a été pénible, elle a sans doute pris froid. Appelé en ville par une obligation, je l'accompagnais. Elle fut saisie sur mer d'un violent frisson, elle dût s'aliter en rentrant.

« Le lendemain, la fièvre lente qui minait cet organisme prit un caractère aigu ; le docteur observa des symptômes paludéens, il manifesta des inquiétudes. Sur son conseil, je suis resté à la disposition de ces dames : Dieu m'a bien inspiré. Le 19, la malade fut très agitée, elle demandait à chaque instant si nous avions des nouvelles de Marseille, si l'entrée en rade du courrier de Chine était signalée. Nous lui dîmes

que ce bateau avait un léger retard. Elle tomba alors dans une profonde prostration ; elle n'en sortit le 20 que pour nous interroger à plusieurs reprises : « Le bateau ? Le bateau ? » Le docteur hochait tristement la tête, répétant qu'il n'y avait plus de défense, plus de lutte et que ce serait rapide. Dans l'après-midi, le facteur remit enfin la lettre qu'elle attendait. Elle parut retrouver des forces, elle voulut lire, elle-même. À mesure qu'elle lisait, une expression angélique se répandait sur son visage ; les couleurs de la vie y revenaient, nous eûmes un moment d'espoir. – « Vous êtes mieux, madame ? » lui demandai-je. – « Oh ! oui, répondit-elle, bien mieux, très bien ! Mais pas le bien d'ici-bas : je m'en vais, je m'en vais contente. » Elle se fit donner une plume, essaya de tracer quelques lignes, sa main s'y refusa. Elle me dit alors ces mots, que j'ai le devoir de vous rapporter textuellement : « Mon bon père, promettez-moi d'écrire. Vous direz tout ce qui peut le consoler, le fortifier, tout ce que vous comptiez nous dire au jour que vous me faisiez espérer, dans votre église de Port-Cros… Vous joindrez ceci à la lettre, » – elle prit dans une coupe une tige de glaïeul inclinée sur le chevet du lit, – « vous direz que l'Hélène d'autrefois, l'Hélène de la terre, se laisse tout entière dans cette fleur. L'autre remonte à Dieu : dites qu'elle part en bénissant, dites que je l'emporte tout avec moi, au Ciel… »

« Je vis que la fin approchait : je parlai à l'agonisante de ses devoirs. Elle reçut les secours de notre sainte religion avec une résignation touchante. Je dois exprimer ici toute ma pensée, monsieur. Depuis quelque temps, je causais souvent avec cette personne remarquable des vérités et des consolations de notre foi. Elle n'en avait pas des notions aussi précises, aussi fermes que je l'eusse désiré ; malgré son humble soumission, je sentais qu'elle entendait mal mes éclaircissements, que cette âme allait à Dieu par d'autres

voies qui lui étaient habituelles, et que pourtant elle me rejoignait en Dieu, avec une ferveur que j'enviais pour moi-même. À ce moment suprême, elle n'avait pas le parfait détachement qu'il faut souhaiter au chrétien ; elle ne pouvait s'élever au ciel que sur les ailes d'un amour terrestre dont son cœur était encore plein. De plus scrupuleux s'en seraient inquiétés, leur rigidité jugerait peut-être que je n'ai pas exigé assez. Je ne suis qu'un pauvre missionnaire d'Afrique, j'ai pratiqué et instruit des hommes rebelles à nos formes de pensée ; ils continuaient de mettre leurs idées natives dans les mots que je leur enseignais ; jamais ces primitifs n'ont pu comprendre ces mots comme moi. Cependant j'ai vu là des âmes pieuses, leur prière autre valait la mienne, elle était certainement agréable au Dieu unique qu'ils voyaient avec des yeux différents des miens. Et pour ce qui est des attaches terrestres, je sais leur force ; il est beau de les rompre ; mais quand cette grâce n'est pas donnée, j'estime qu'on peut mourir dans le Seigneur en lui rapportant ces attaches purifiées. Je crois suivre l'exemple de mon divin Maître, qui ne demandait point par quels chemins on venait à lui. Si donc vous êtes, comme je l'espère, monsieur, pénétré de la religion de votre enfance, n'ayez pas d'inquiétudes sur l'âme que j'ai vue partir, pareille aux anges qu'elle allait rejoindre, après l'ardente prière faite avec moi ; je puis bien ajouter : avec vous.

« Elle a survécu quelques instants. Repliée en elle-même, elle ne parlait plus. Elle fit signe d'ouvrir la fenêtre ; nous pensâmes qu'elle voulait de l'air, nous obéîmes. C'était l'heure dernière du jour, si belle dans nos contrées. D'un effort calme, la malade se redressa sur son lit ; ses yeux s'abaissèrent sur la mer endormie, se relevèrent sur les sommets de Port-Cros, encore lumineux, qu'on voyait dans le ciel juste en face de la fenêtre. Elle montra du doigt des

mouvements d'ailes blanches sur la mer, elle murmura : « Les mouettes… s'en vont… à l'Île d'Or… » Ce furent ses derniers mots. Toute sa vie parut revenir dans ses yeux étrangement graves, étrangement fixes, qui regardaient là-bas ; et nous fûmes douloureusement surpris quand le médecin, se penchant sur le cœur, nous dit : « Il ne bat plus. » La vie s'était enfuie dans ce regard. Elle a passé de nos mains comme un oiseau, avec un frisson presque imperceptible.

« Un pli posé sur sa table contenait ses dernières dispositions. Elle y avait écrit :

« *Libre et seule maîtresse de ma personne, j'ordonne qu'on m'ensevelisse dans le cimetière de Port-Cros. Ma sépulture devra être pareille aux autres qui sont là. On n'inscrira sur la croix que mon nom : Hélène.* »

« Elle nous recommandait en outre d'expédier à votre adresse, sur le *Bayard,* un paquet de lettres qui vous appartenaient, disait-elle. Vous le recevrez par ce même courrier.

« Avec le consentement de sa pauvre mère, – le docteur estime que la vieille dame prendra bientôt le même chemin, – nous nous sommes religieusement conformés à ses volontés. Je lui ai fait dans notre île des funérailles bien simples, touchantes par le concours et l'émotion de tous nos braves gens. Savéû tient à vous en donner lui-même le compte rendu. Je veillerai pieusement sur la tombe qui m'est confiée.

« Je n'ai pas cru déroger à mon caractère, monsieur, en m'acquittant de la mission que j'avais reçue d'une mourante. Je n'ai point à connaître ce qui a été dans le passé ; je sais

seulement que j'ai eu l'édification d'assister à une fin exemplaire, le bonheur de consoler celle qui avait l'ardent désir, et qui allait avoir le droit de vous appartenir devant Dieu ; autant que je puis me prononcer sur les latitudes accordées par d'autres rites, d'autres lois, d'autres mœurs ; autant que je puis préjuger l'octroi des dispenses dont mes supérieurs ecclésiastiques disposent seuls dans leur sagesse.

« La courtoisie que vous m'avez montrée dans quelques rencontres ne m'autorise pas à entreprendre sur vos pensées intimes. Je n'ajouterai qu'un mot, dicté par mon devoir de prêtre et par mon cœur d'homme : je vous plains de tout ce cœur, monsieur, si vous apprenez ce malheur avec les sentiments que je présume en vous ; et j'appelle vos plus sérieuses méditations sur les dernières paroles que j'avais charge de vous transmettre : « Dites-lui que je l'emporte tout avec moi, au Ciel. »

« Je demeure, monsieur, votre très humble serviteur,

ANDRÉ,

Prêtre des Missions étrangères,
Ancien délégué au vicariat apostolique de l'Oubanghi,
Desservant à l'île de Port-Cros. »

SAVÉÛ AU LIEUTENANT D'AGRÈVE

« Port-Cros, le 24 août 1884.

« Mon Capitaine,

« Faites excuse si je prends la liberté de vous écrire. C'est pour vous adresser le procès-verbal de la cérémonie, et pour vous dire que nous avons bien pensé à vous, en rendant

les honneurs réglementaires à notre pauvre Dame. Le Père André m'avait fait savoir qu'elle voulait encore passer à l'île, quoique n'étant plus. Conséquemment, j'ai appareillé le 22, j'ai conduit le *Souvenir* aux Salins, par une jolie brise de S. -E. On m'a remis ce qui restait de ce qui était si beau. J'avais embarqué tout plein de fleurs, je les ai arrimées sur la pauvre chose, pensant bien que vous auriez fait ainsi. J'avais hissé votre pavillon personnel, en berne, naturellement. Vous m'excuserez, mon Capitaine, nous portions la voile rose ; une blanche eût été plus convenable, mais je n'en ai pas d'autre : et puis, elle l'aimait tant, ça lui aura réchauffé le cœur d'avoir cette toile sur son dernier lit, bien sûr.

« Nous sommes bien venus. La mer était belle, bleue et claire, on eût dit tout le ciel dedans ; comme au premier voyage où nous l'avons passée. Ah ! je me rappelais bien, c'était à s'y croire encore, c'était tout pareil avant-hier, quand on ne regardait pas sous les fleurs. Seulement, le curé était à votre place d'habitude, et il disait les prières des trépassés. La mer n'a pas de pitié, mon Capitaine ; on passe dessus avec la joie, avec la mort, elle sourit toujours la même : elle est durable, la mer.

« Quand nous avons accosté, tout le peuple était sur la jetée, bien respectueux ; les femmes pleuraient comme pour leur enfant. Le Père André a fait le service à l'église ; puis nous avons chargé la bière, Cordélio et moi ; si légère, elle ne pesait pas plus qu'un oiseau. En haut du sentier, devant le cimetière, nous avons trouvé Zourdan, dont c'est l'état : il nous a dit que c'était prêt, il avait fait très convenablement ce qu'il avait à faire. Alors nous avons envoyé notre pauvre Dame dans le lieu de son repos. Si votre vieux Savéû n'est plus là quand vous reviendrez, mon Capitaine, – on peut bien partir, à mon âge, quand des jeunesses comme ça vous mon-

trent le chemin, – vous la retrouverez sans peine : c'est dans le coin à droite, près du figuier, entre la tombe de Cabass et celle du naufragé de la *Lucie,* sous le plant de cinéraire. Il n'y a qu'une croix noire comme les autres, elle l'a voulu. Nous avons prié le commandant Jorioz d'écrire, pour que les lettres soient plus riches. Il y a écrit :

ICI REPOSE HÉLÈNE.

« Soyez tranquille, on ne la laissera pas manquer des fleurs qu'elle aimait. – Vous aurez bien du chagrin, mon Capitaine, même dans votre plaisir de faire la guerre aux Chinois, avec l'amiral : j'ai servi sous ses ordres ; c'est un bon chef, il ne fait pas tuer le monde pour rien. En 1860, quand nous étions sur la *Victorieuse,* à l'entrée du Peï-Ho… Excuse, vous n'avez pas affaire à mes histoires ; mais vous aurez tout de même bien du chagrin. J'ai fait trois fois le tour du monde, je n'en avais pas vu de plus douce. Qu'y faire ? Nous sommes tous ici pour la mort ; c'est la vie, n'est-ce pas, mon Capitaine ? Que Dieu vous garde et donne sa paix à celle qu'il a prise. Je suis, mon Capitaine, avec tout le respect que je vous dois,

« Votre obéissant gabier, SAVÉÛ. »

À M. DU PLANTIER
MINISTRE DE FRANCE AU CAIRE

« De la *Triomphante,* Tamsui, île de Formose
10 octobre 1884.

« Monsieur le Ministre,

« D'ordre de l'amiral commandant en chef, et en mon nom personnel comme ami du lieutenant d'Agrève, j'ai l'honneur et le chagrin de porter à votre connaissance les circonstances dans lesquelles notre camarade a trouvé une fin glorieuse. D'Agrève ayant perdu récemment son oncle de Kermaheuc, nous ignorons s'il lui restait des parents proches ; il vous désignait souvent comme son plus ancien et plus intime ami, vous savez sans doute quelles personnes représentent aujourd'hui la famille. L'amiral a jugé qu'il convenait de vous adresser toutes les communications dues à ces personnes, et il vous prie de leur en faire part.

« Chargé de commander par intérim la compagnie de débarquement du *Bayard,* le lieutenant d'Agrève avait pris une part active aux opérations heureuses qui nous firent maîtres de Kélung, les 1er, 2 et 3 octobre. Le 5, M. le contre-amiral Lespès reçut la mission de réduire les forts de Tamsui ; il amena dans ces eaux le *La Galissonnière,* la *Triomphante* et le *d'Estaing*. Le petit corps de débarquement formé avec les combattants de ces navires fut renforcé par la compagnie du *Bayard,* détachée de Kélung à cet effet ; elle rejoignit la *Triomphante* à notre mouillage de Tamsui. L'état de la mer fit différer l'attaque des forts jusqu'au 8.

« Je dois mentionner ici un fait qui peut avoir son intérêt pour les proches et les intimes de mon camarade. Dans la soirée du 7, à l'issue du conseil où l'on venait d'arrêter toutes les dispositions pour l'action du lendemain, une mouche remit à notre bord le courrier de France, arrivé à Hong-Kong par le paquebot du 6. D'Agrève s'empara d'un volumineux paquet à son adresse, il sortit pour lire ses lettres. Deux ou trois heures plus tard, comme je faisais une ronde de nuit sur le pont de la *Triomphante,* j'eus la surprise d'apercevoir à l'arrière un homme affalé sur l'habitacle de la

boussole, tenant encore à la main des lettres ouvertes, et qui paraissait en proie à une crise de souffrance physique ou morale. Je reconnus d'Agrève : il se redressa à ma voix, reprit immédiatement son empire habituel sur lui-même, répondit à mes questions que ce n'était rien, et m'entretint de certaines omissions auxquelles il fallait parer pour la réussite du coup de main projeté.

« Le lendemain 8, à neuf heures, le corps de débarquement prit le contact de l'ennemi sur les bords de la rivière de Tamsui. Les relations officielles vous auront instruit, monsieur le Ministre, du regrettable insuccès de cette journée. Pour gagner les pentes où se trouvaient nos objectifs, le fort Neuf et le fort Blanc, nous devions traverser une plaine accidentée, couverte d'épais fourrés et coupée de haies vives. Formose rappelle la Corse, la végétation y revêt le même aspect dans les maquis impraticables dont l'île est semée. Les Chinois, embusqués derrière ces défenses naturelles, nous reçurent avec fermeté. Leur tir bien dirigé fit tout d'abord de nombreuses victimes : MM. les lieutenants Fontaine et Dehorter tombèrent mortellement frappés à la tête de leurs compagnies. Un flottement se produisit sur notre front d'attaque, la droite de la ligne plia et commença de battre en retraite. La gauche, menacée d'être tournée par une bande d'environ 500 Chinois qui débouchait du fourré, imita ce mouvement. La compagnie du *Bayard,* déployée de ce côté, couvrit la retraite.

« D'Agrève avait manœuvré sa troupe avec ses qualités habituelles de prudence et de sang-froid ; nous l'avons toujours connu plus soucieux de ménager ses hommes que d'attirer l'attention sur lui par d'inutiles témérités. À ce moment, du point où se reformait notre tête de colonne, on signala un de nos canons Hotchkiss embarrassé dans le bran-

chage d'une haie, sur le terrain d'où se retirait la compagnie de l'arrière-garde ; les servants avaient été tués, la pièce allait fatalement tomber aux mains de l'ennemi. D'Agrève s'en aperçut, il fit faire demi-tour à ses derniers échelons et se mit en devoir de dégager l'affût roulant du Hotchkiss. L'opération, vivement conduite, permit à la petite troupe de ramener le canon ; mais dans l'engagement à l'arme blanche qu'elle soutint contre les coureurs chinois, un soldat blessé d'un coup de lance fut entraîné par ces irréguliers ; ils l'emportèrent avec leurs hurlements accoutumés, présage trop certain du sort réservé à ce malheureux. Nous vîmes alors d'Agrève s'élancer brusquement sur leurs traces ; il se croyait sans doute suivi par le reste de ses hommes ; seul, le matelot attaché au service du lieutenant, et qui a montré dans cette affaire un grand dévoûment à défaut d'intelligence, s'engagea sur les pas de son officier. Ils disparurent tous deux derrière un fourré impénétrable à nos lorgnettes. Que s'est-il passé durant le court moment où nous les perdîmes de vue ? On ne le saura jamais exactement. Après quelques minutes, nous aperçûmes le matelot ressortant du couvert ; il courait sous le feu des Chinois, aussi vite que le lui permettait le fardeau qu'il portait sur ses épaules. Ce fardeau était le corps de notre infortuné camarade ; l'homme le déposa à nos pieds, littéralement criblé de balles, déjà inanimé.

« Dois-je rapporter ici, malgré son absurdité, le récit incohérent que nous a fait le matelot ? Le brave garçon est un de ces jeunes gens de la basse Bretagne, ignorants et superstitieux, chez qui l'imagination crédule paraît incapable de saisir les réalités. Interrogé par nous en présence de l'amiral, il s'est obstiné dans une déposition dont je transcris pour mémoire le procès-verbal.

« Le capitaine et moi, dit cet homme, nous sommes sortis de l’autre côté du fourré, derrière les Chinois qui emmenaient le fusilier. Alors le capitaine s’est arrêté, il a regardé en l’air devant lui, avec les yeux qu’il a quand il voit Notre-Dame. Vous ne savez peut-être pas, mon Amiral, mais le capitaine, il était très pieux, il restait des fois une heure comme ça, quand il voyait Notre-Dame. Je connais ce regard-là, c’est celui des innocents de chez nous, qui la voient. Un jour, je m’étais risqué, j’avais demandé à mon officier : – Mon capitaine, bien sûr que vous voyez Notre-Dame ? – Oui, qu’il m’avait répondu, moitié riant, moitié sérieux. Quand il s’est arrêté fixe à la sortie du fourré, je lui ai encore fait la même question ; cette fois, il était très sérieux, il a dit : – Oui, je la vois, elle m’appelle. – Et, là-dessus, il a remis son sabre au fourreau, il a pris à la main une fleur sèche de nos pays qu’il avait en poche, et il est parti au pas accéléré vers les Chinois, il ne s’est arrêté qu’à cinq mètres d’une palissade de bambous : ces coquins se reformaient derrière, dans une espèce de retranchement qu’ils avaient fait là. Je lui criais : – Capitaine, vous allez vous faire tuer ! – Je me suis défilé tout de même sur ses talons, en rampant dans la brousse, pour voir, pour ne pas le laisser là. Quand les jaunes ont vu cet officier seul devant eux, ils ont été si ébaubis qu’ils n’ont pas tiré ; ou peut-être ils l’ont pris pour un parlementaire qui voulait racheter le fusilier, rapport à ce que le capitaine leur faisait des signes, comme pour leur proposer d’échanger l’homme contre lui. Je l’ai entendu qui leur criait : – Prenez-moi à sa place ! – Les païens n’ont pas compris. Motus. Alors je crois bien qu’il leur a dit, je ne suis pas très sûr : – Tirez donc, imbéciles, – mais de sa voix basse, ennuyée, comme quand il me dit sans se fâcher : – Allan, laisse-moi donc dormir, imbécile. – Rien encore, mes Chinois ne bougent pas. Alors, il a levé son revolver et fait feu sur eux, mais sans viser, pour

ainsi dire. Du coup, il a réveillé les brigands ; leurs remingtons se sont abaissés entre les bambous, la décharge a couché mort mon capitaine, tel que vous le voyez. Ils se précipitaient pour le prendre ; heureusement, il leur fallait faire un détour pour retrouver le passage dans la palissade ; moi, je m'étais défilé dans la brousse, jusqu'à la place où était tombé mon officier ; je l'ai chargé en un temps, j'ai couru sous leurs pruneaux, que j'en ai partout dans mes effets ; mais, Dieu merci et sainte Anne, mon officier ne sera pas haché par les coupe-coupes des païens, j'ai rapporté son pauvre corps pour la terre chrétienne. »

« Nous n'avons pu tirer autre chose du matelot. Vous me pardonnerez, monsieur le Ministre, de transcrire ces divagations ; mais je vous dois tous les détails, même invraisemblables, d'où peut jaillir quelque lumière sur les derniers moments de notre camarade. Me rappelant son indisposition de la veille, je me suis demandé un instant s'il n'aurait pas été frappé d'une de ces insolations si fréquentes ici, surtout dans la fatigue et le trouble des affaires malheureuses ; mais à la réflexion, je croirais volontiers que si quelqu'un a été victime d'un accident de cette nature, c'est plutôt le matelot. Quant à un dessein funeste et prémédité chez un homme aussi pondéré que l'était d'Agrève, tout exclut ce soupçon : tout, jusqu'au désordre dans lequel il laisse ses papiers intimes. J'ai fait ce matin l'inventaire de ses effets à bord du *Bayard :* une cantine renfermait des liasses de manuscrits et de correspondances ; je n'ai trouvé aucune instruction relative à la destination de ces papiers en cas de malheur. Nous vous expédions par le même courrier cette cantine avec les objets personnels du lieutenant.

« En l'absence de témoins dignes de foi, on peut reconstituer les circonstances de sa mort d'une façon aussi natu-

relle qu'honorable pour lui. Le chef de compagnie n'a pas supporté l'idée qu'un de ses hommes allait être torturé par ces barbares ; il a voulu le dégager à tout prix ; se croyant suivi par sa troupe, il s'est avancé imprudemment dans la brousse. Les Chinois ont aussitôt prononcé un retour offensif contre cet isolé : il a succombé sous leur feu. Cette explication si plausible a été adoptée par le chef d'état-major et consignée dans les rapports officiels ; c'est également en ces termes que l'ordre du jour de l'amiral a porté à la connaissance de la flotte la mort glorieuse du lieutenant Jean d'Agrève.

« Il ne pouvait être question d'inhumer notre camarade dans cette terre que nous étions contraints d'abandonner aux Chinois : nous savons trop de quelles hideuses violations de sépulture ils sont coutumiers. Nous avons rapporté sa dépouille à bord. En le déshabillant, on a trouvé sur une feuille de carnet quelques mots tracés à la hâte ; il aura sans doute eu le temps et la présence d'esprit de les écrire avant d'expirer :

« *Si possible, mes restes en France, cimetière de Port-Cros. Sinon, à la mer, de la* Triomphante, *par le couronnement. C'est ma volonté.* D'AGRÈVE. »

« Le magasinier a vainement cherché dans les soutes, durant les heures affairées qui suivirent cette fâcheuse expédition, du plomb en quantité suffisante pour confectionner un cercueil. Nous étions dépourvus. D'autre part, les nombreuses et larges blessures du lieutenant amenaient une décomposition rapide. Quelque inusitée que soit aujourd'hui

l'immersion pour un officier, l'amiral a décidé de passer outre, vu le cas de force majeure et la volonté formelle du défunt. Les règlements veulent que ces tristes missions soient confiées à des bâtiments légers qui vont les accomplir au large : nous n'avions pas d'aviso à Tamsui ; sur ce point encore l'amiral a fait céder les règlements devant la nécessité et le désir catégorique exprimé par le mourant. D'ailleurs la *Triomphante* gagnait le large ce même soir, pour chercher un mouillage plus sûr.

« Vous connaissez, monsieur le Ministre, et je n'ai pas à vous décrire la cérémonie simple et émouvante des funérailles en mer. Voici le relevé du livre de bord.

« Aujourd'hui, 8 octobre 1884, en vue de Formose, un quart d'heure avant la fin du jour, le navire a mis ses pavillons en berne pour l'immersion d'un officier. Le corps du lieutenant Jean d'Agrève, tué à l'ennemi, a été porté sur la dunette par les maîtres du bord et enveloppé dans les couleurs nationales. La compagnie de débarquement du *Bayard,* en subsistance à bord, a pris les armes. L'aumônier a dit les prières. L'état-major et l'équipage ont défilé devant le corps. Au coucher du soleil, les clairons ont sonné les honneurs funèbres : selon sa volonté, l'officier a été immergé du pont de la *Triomphante,* par le couronnement. Dieu fasse grâce au lieutenant Jean d'Agrève, rendu à la mer. »

« L'amiral me charge de vous dire, et j'ajoute en notre nom à tous, que ce vaillant officier emporte l'estime et les regrets de ses chefs, de ses camarades. Veuillez en trouver ici le témoignage, monsieur le Ministre, et agréez les sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre respectueux serviteur,

HORQUIN,
Lieutenant de vaisseau
à bord de la *Triomphante,*

Le ministre reclassa silencieusement dans le portefeuille les papiers qu'il venait de nous lire. Cette opération achevée, il reprit :

— Vous comprenez maintenant comment ces reliques intimes sont en ma possession. D'Agrève n'avait plus de parents ; je suis resté dépositaire de la cantine qui renfermait, avec les *Quarts de nuit* et les lettres d'Hélène, toutes celles qu'il avait écrites à son amie, qu'elle lui renvoya du lit de mort, et qu'il reçut la veille du combat de Tamsui. Je ne vous ai lu qu'une partie de ces correspondances, les passages qui peuvent servir de points de repère à un coup d'œil rapide sur les félicités et les désespoirs de ces deux cœurs. Je n'ai pu vous lire les lettres écrites par Jean pendant les trois derniers mois ; elles allaient chercher à Hyères celle qui n'existait plus à leur arrivée. Que sont-elles devenues ? Je l'ignore. Pauvres pensées des morts qui se croisaient et se manquaient après eux sur la mer !

Vous comprenez aussi, maintenant, pourquoi je ne vous ai pas refusé cette lecture, au risque de vous donner une étrange idée de ma discrétion. Il m'a paru que les deux personnes à la mémoire desquelles je m'intéresse n'avaient pas trop à en redouter l'effet. Si elles furent sévèrement jugées de leur vivant par ceux qui soupçonnaient leur intimité, votre impression corrigera peut-être ce qu'il y eut d'excessif dans ces jugements mal informés. Qu'importe d'ailleurs ? Elles ont sombré dans un oubli si profond ! De toutes deux on peut vé-

ritablement dire que leurs noms furent écrits sur l'eau. Il n'en demeure même pas un vestige sur la terre.

À plusieurs reprises, j'avais formé le projet d'aller porter sur la tombe d'Hélène un souvenir de Jean. Je devais ce dernier service d'amitié à celui que les flots de l'Océan n'auront pas roulé jusqu'au rendez-vous où elle l'attendait. Les affaires, les diverses tyrannies de la vie m'ont toujours contraint de différer. Enfin, l'hiver dernier, au cours de ce déplacement à Nice que je fis avec quelques-uns d'entre vous, pendant cette disparition de deux jours sur laquelle vous me plaisantiez, je me suis rendu à Port-Cros. J'ai eu peine à reconnaître la vallée et la maison, modifiées par les travaux, par les embellissements du nouveau propriétaire. Le petit cimetière avait reçu plusieurs couches successives d'occupants, avec l'afflux des rapatriés tonkinois dans l'hôpital où ils venaient achever de mourir. La lutte pour la vie, pour la place au soleil, continue jusque chez les morts. Nulle croix ne portait le nom d'Hélène : son souvenir s'était évanoui avec celui de ses voisins, les anonymes naufragés. Personne ne put me renseigner. Le Père André était mort et remplacé par un jeune prêtre venu de loin. Mort de son absinthe, le commandant Jorioz. Seuls les plus humbles témoins de cette histoire, Zourdan, Cordélio, Savéû, vivaient encore. Mais si vieux ! Leur mémoire était brouillée. Savéû chercha, parut se rappeler quelques détails, s'embarrassa, et finit par conclure :

— Peut-être… J'en ai tant vu de choses… Il passe tant de choses sur la mer !

La charmante Île d'Or donnait ses mêmes fleurs à de nouveaux hommes, oublieux des anciens. Jean avait raison : il semble qu'une force hostile se soit acharnée jusqu'au bout

à pulvériser ces deux pauvres ombres, jouets de l'antique Fatalité.

— Dites mieux, dites l'Expiation, qui peut seule nous inspirer quelque indulgence pour ces deux coupables. Ils avaient mérité leur sort par leur faute, ils ont expié leur rébellion contre les lois divines et humaines.

Cette sentence tombait de la bouche du jeune homme grave, néo-chrétien, venu de la Suisse romande pour réussir à Paris.

Du Plantier le dévisagea, avec ces yeux vitreux qu'il s'était composé dans la carrière pour certaines occasions, et dont on ne savait jamais si l'on y devait lire : « Monsieur, je m'honore de penser entièrement comme vous, » ou : « Monsieur, je vous tiens pour un parfait imbécile. » Ennemi par état des affirmations coupantes, il répondit sur le ton de condescendance polie qu'il prenait dans ces occasions :

— Sans doute, sans doute, mon jeune ami ; mais, vous qui êtes si bien avec Dieu, vous savez certainement qu'il s'est réservé le soin de juger. Il s'en acquittera mieux que nous. Il voit plus loin, plus au fond, plus longtemps ; et, ce que vous négligez peut-être de faire, quand il regarde nos cœurs, il les voit à travers les larmes que nous avons versées. J'ai idée que cette eau-là dévie son regard du côté de la pitié.

Port-Cros, septembre – Costebelle, 31 décembre 1896.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2016

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, AlainC, PatriceC, Coolmicro